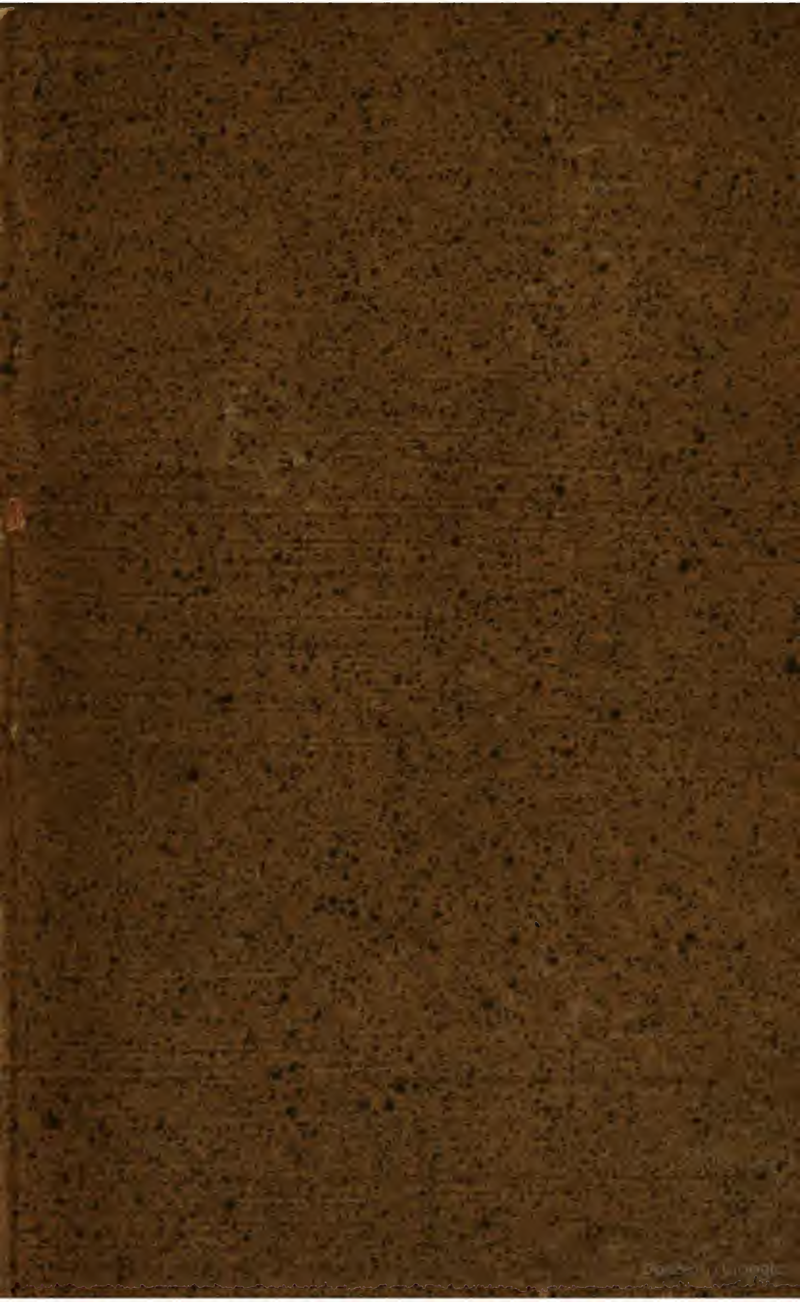
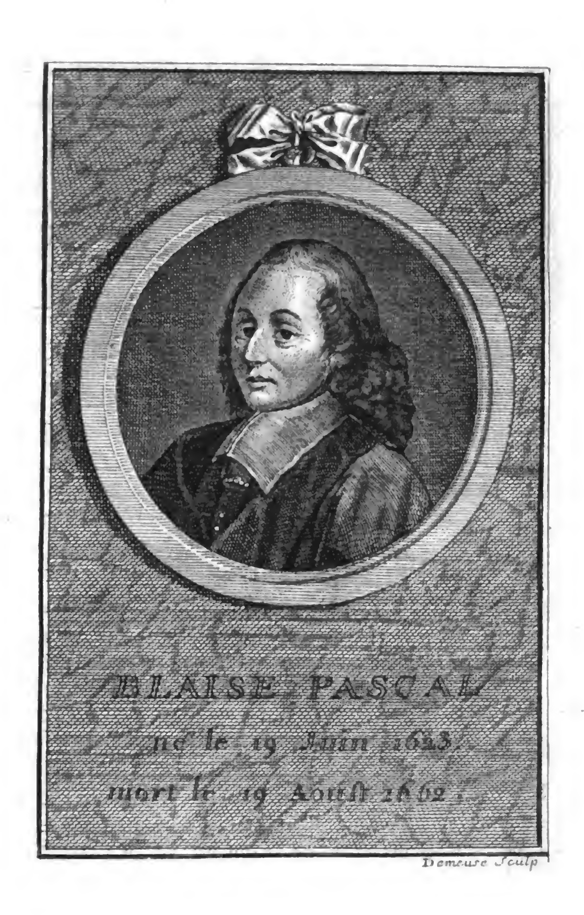



X. A. 22.

ÉLOGE
ET PENSÉES
DE
PASCAL


DE VOLTAIRE

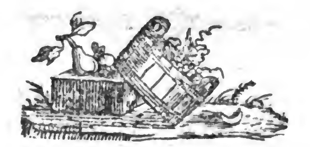

BLAISE PASCAL
né le 19 Juin 1623.
mort le 19 Aoust 1662.
Demeuse Sculp

ÉLOGE
ET PENSÉES
DE
PASCAL.

NOUVELLE EDITION,

Commentée, corrigée & augmentée.

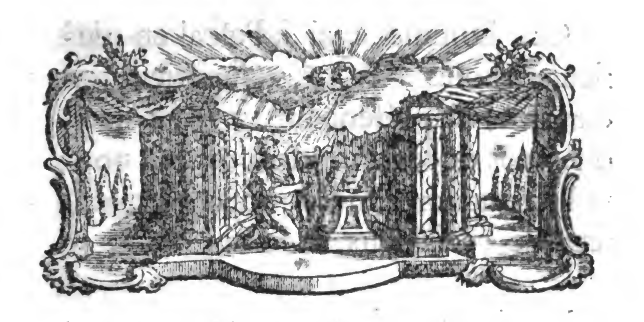
Par MR. DE ***.



A PARIS,

M. DCC. LXXVIII.

JMB.n de Chambrier./



AVERTISSEMENT DU NOUVEL ÉDITEUR.



IL eſt un homme de l'ancienne chevalerie, & de l'ancienne vertu conſtitué dans une eſpèce de dignité qui ne peut guères être exercée, que par un ou deux hommes dans un ſiècle.

Cet homme égal à Paſcal en pluſieurs choſes, & très ſupérieur en d'autres; fit préſent en 1776, à quelques-uns de ſes amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les penſées de ce fameux Paſcal.

La plus part de ces monuments de philoſophie, & de religion, ou avaient été négligés, par les rédacteurs, pour ne laiſſer paraître que certains morceaux choiſis, ou avaient été ſupprimés par la crainte d'irriter la fureur des jéſuites: car les jéſuites perſécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de Paſcal, & Arnaud fugitif, & les débris de Port-royal détruit, & les cendres des morts dont on violait la ſépulture.

La perſécution religieuſe qui ſouilla ſi malheureuſement, & en tant de

manieres la fin du beau régne de Louis Quatorze, fit place au régne des plaisirs sous Philippe d'Orléans régent du royaume, & recommença sourdement après lui sous le ministère d'un prêtre longtems abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tiran, mais c'était un petit génie entêté des prétentions de la cour de Rome, & assez faible pour croire les jansenistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les Pascal, les Arnaud, les Nicole mêmes, & quelques autres chefs de parti éloquents, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionaires des ruës,

ayant ſuccédé aux peres de cette égliſe, le janſéniſme tomba avec eux dans la fange. Les jéſuites inſultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me ſouviens que le jéſuite Buffier qui venait quelquefois chez le dernier préſident de Maiſons mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes janſeniſtes, lui dit; *& ego in interitu veſtro ridebo, vos, & ſubſannabo.* Le jeune Maiſons qui étudiait alors Térence lui demanda ſi ce paſſage était des Adelphes, ou de L'eunuque, non dit Buffier, c'eſt la ſageſſe elle-même qui parle ainſi dans ſon premier chapitre des proverbes.

Voila un proverbe bien vilain dit Mr. de Maiſons, vous vous croyez donc la ſageſſe, parce que vous riés à la mort d'autrui! prénez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande eſpérance a été prophête. On a ri à la mort du janſeniſme & du moliniſme, & de la grace concomitante, & de la médecinale, & de la ſuffiſante & de l'efficace.

Quelle lumiere s'eſt levée ſur l'Europe depuis quelques années? elle a d'abord éclairé preſque tous les Princes du nord. Elle eſt deſcendue même juſques dans les univerſités. C'eſt la lumiere du ſens commun.

De tant de diſputeurs éternels Paſcal ſeul eſt reſté, parce que ſeul il était un homme de génie. Il eſt encor debout ſur les ruines de ſon ſiècle.

Mais l'autre génie, qui a commenté depuis peu quelques-unes de ſes pen-

ſées, & qui les a données dans un meilleur ordre, eſt ce me ſemble autant au deſſus du géomêtre Paſcal, que la géomètrie de nos jours, eſt au deſſus de celle des Roberval, des Fermat, & des Deſcartes.

Je crois rendre un grand ſervice à l'eſprit humain en feſant réimprimer cet *Eloge* de Paſcal qui eſt un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de deſſiner de tels traits. Peu de connaiſſeurs démêleront d'abord l'art & la beauté du pinceau.

Je joints les penſées du peintre à celles de Paſcal, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne ſont pas dans

dans le même goût. Mais je crois qu'elles ont plus de vérité & de force. Paſcal eſt commenté par un géomêtre plus profond que lui, & par un philoſophe, j'oſe le dire beaucoup plus ſage. Ce philoſophe véritable tient Paſcal dans ſa balance; il eſt plus fort que celui qu'il pèſe.

Après le ſecond paragraphe de l'article trois des penſées, on trouvera une diſſertation attribuée à Monſieur de Fontenelle, ſur un objet qui doit profondément intéreſſer tous les hommes. Je ne crois pas que Fontenelle ſoit l'auteur d'un ouvrage ſi mâle & ſi plein. Ce que je ſçais c'eſt qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé & équitable lirait le procès du genre humain.

Ce livre n'eſt pas fait pour ceux

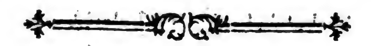
qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant qui osera le lire & le méditer, sera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.



ELOGE



PRÉFACE
DE
L'ILLUSTRE AUTEUR
DE L'ELOGE
DE PASCAL.



PASCAL est un de ces génies extraordinaires qui ont plus de droit à notre admiration qu'à notre reconnaissance, & que la nature semble n'avoir formés que pour étonner les hommes ; & dé-

ployer à leurs yeux toute ſa puiſſance. L'enthouſiaſme qu'inſpirent les écrits de cet Homme illuſtre, m'ont fait deſirer de connaître ſa perſonne. J'ai voulu lire ce qu'ont écrit de lui, ſa ſœur, ſes amis, & j'ai vu avec indignation qu'ils ſemblaient affecter de ne rapporter de ſa vie que tout ce qu'il avait fait d'indigne de lui (*a*).

(*a*) Voici ce qu'on trouve dans la vie de Paſcal, par Madame Perrier.

Un Régent de Philoſophie s'occupe gravement de rechercher, avec quelle matiere, le corps de Jeſus-Chriſt a été formé. Paſcal imagine que l'opinion de ce Profeſſeur eſt hérétique, le dénonce & le force de ſe rétracter.

On voit enſuite Paſcal ſe revêtir d'une ceinture de fer, armée de clous; & il a ſoin de ſe l'enfoncer dans la chair, lorſqu'il ſe ſurprend avoir quelque plaiſir. Il craignait ſur-tout de trouver bon ce qu'il mangeait; & il tâchait d'appliquer ſon eſprit de maniere à ne recevoir jamais de ſenſations agréables.

Si Madame Perrier diſait qu'elle avait vu une jolie femme, Paſcal ſe fâchait, & prétendait *qu'il ne fallait pas tenir ces diſcours devant des laquais, ou de jeunes gens, parce qu'on ne ſait pas quelles penſées cela peut leur faire naître.* Madame Perrier ſe donne beaucoup de peine pour prouver que Paſcal était chaſte, comme s'il lui eût été

Ces puérilités ne ſont pas le ſeùl tort que le zele aveugle des amis de Paſcal ait fait à

---

poſſible de ne pas l'être ; & une de ſes preuves, c'eſt que peu de tems avant ſa mort, Paſcal rencontra une jeune fille, aimable & malheureuſe, & qu'il reſpecta ſa beauté & ſa miſere. C'eſt ainſi que depuis deux mille ans, aucun Rhéteur n'a manqué de louer Cyrus & Scipion de n'avoir pas violé leurs priſonnieres.

Paſcal était parvenu au point de perfection, de n'aimer perſonne, & il ne voulait point qu'on l'aimât. *C'eſt une faute, diſait-il, plus grande qu'on ne croit que d'aimer une autre homme, ou de ſouffrir qu'on en ſoit aimé. C'eſt faire à Dieu un larcin de la choſe du monde qui lui eſt la plus précieuſe. Il avait*, dit-on autant d'éloignement *pour faire la guerre civile que pour voler ſur les grands chemins, ou aſſaſſiner le monde ;* & l'on aſſure que de *tous les péchés, la guerre civile était celui dont il était le moins tenté.*

Il avait un amour *ſenſible pour l'Office divin* & ſur-tout *pour les petites heures.*

Il s'était procuré un almanach pour *toutes les menues dévotions qui ſe pratiquent dans les Egliſes.*

Enfin cet homme, dont la ſanté eût été ſi utile à ſes ſemblables, préférait d'être malade, *parce que*, diſait-il, *la maladie eſt l'état naturel d'un chrétien*, comme ſi l'état d'un chrétien était de n'être bon à rien.

ſa mémoire. Cet Homme célèbre avait jeté ſur le papier, les idées qui ſe préſentaient à ſon eſprit. Il s'en trouve un grand nombre qu'il eſt bien étrange de voir ſortir de la même tête, qui avait trouvé le ſecret de peſer l'air, & d'aſſujettir au calcul les effets du haſard. Ce ſont ces penſées que les Editeurs ont raſſemblées avec le plus de ſoin, dans le deſſein, non d'en faire honneur à Paſcal, mais de donner de la valeur à des miſeres ſcholaſtiques, ou myſtiques, en les appuyant du nom de cet Homme célèbre.

De telles penſées auraient nui à la réputation de Paſcal, & à ſa cauſe même, ſi quelque choſe pouvait leur nuire. J'ai donc cru qu'il ſerait utile de faire, des penſées de Paſcal, une édition nouvelle, où l'on ſupprimerait beaucoup de ces penſées (*a*), & où l'on en ajouterait

---

(*a*) Je doute que ceux qui s'intéreſſent à la mémoire de Paſcal, & même à la Religion, puiſſent regretter beaucoup qu'on ait ſupprimé les penſées ſuivantes.

„ L'ancien teſtament contenait les figures de

quelques-unes, que des motifs particuliers avaient engagé les Editeurs à retrancher dans la premiere édition. On a trouvé dans les manuſcrits de l'Abbé Perrier, ſon neveu, une copie de ces penſées,

---

„ la joie future, & le nouveau contient les „ moyens d'y arriver. Les figures étaient de „ joie, les moyens ſont de pénitence. Et néan„ moins l'Agneau Paſcal était mangé avec des lai„ tues ſauvages, *cum amaritudinibus*, pour mar„ quer toujours qu'on ne pouvait trouver la joie „ que par l'amertume.

Tout ce qui eſt au monde eſt concupiſcence „ de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou „ orgueil de la vie. *Libido ſentiendi*, *libido ſci*„ *endi*, *libido dominandi*. Malheureuſe la terre „ de malédiction, que ces trois fleuves de feu „ embraſent, plutôt qu'ils n'arroſent. Heureux „ ceux qui étant ſur ces fleuves, n'ont pas plon„ gé, n'ont pas été entraînés, mais immobi„ lement affermis; non pas debout, mais aſſis „ dans une aſſiette baſſe & ſûre, dont ils ne ſe „ relevent jamais avant la lumiere, mais après „ s'y être repoſés en paix, tendent la main à celui „ qui les doit relever, pour les faire tenir debout „ & fermes dans les porches de la ſainte Jéruſa„ lem, où ils n'auront plus à craindre les attaques „ de l'orgueil, & qui pleurent cependant, non „ pas de voir écouler toutes choſes périſſables,

rejetées par les Editeurs; & cette copie authentique avait été faite sur l'original de Pascal; déposé à la Bibliotheque de S. Germain des Prez.

Un homme de lettres, qui les cultive comme une source de consolation, &

„ mais dans le souvenir de leur chere patrie, de „ la Jérusalem céleste, après laquelle ils sou- „ pirent sans cesse dans la longueur de leur exil.

„ La charité n'est pas un précepte figuratif. „ Dire que Jésus-Christ, qui est venu ôter „ les figures pour mettre la vérité, ne soit venu „ que pour mettre la figure de la charité, & „ pour en ôter la réalité qui était auparavant: „ cela est horrible.

„ La distance infinie des corps aux esprits, „ figure la distance infiniment plus infinie des „ esprits à la charité: car elle est surnaturelle.

„ Les faiblesses les plus apparentes, sont des „ forces à ceux qui prennent bien les choses; „ par exemple, les deux généalogie de St. Ma- „ thieu & de St. Luc; il est visible que cela n'a „ pas été fait de concert. S'il n'y avait qu'une re- „ ligion, Dieu serait trop manifeste; s'il n'y „ avait des martyrs, qu'en notre religion, „ de même.

„ Les septante semaines de Daniel sont équi- „ voques pour le terme du commencement, „ à cause des termes de la prophétie; & pour le

non comme un moyen de gloire, m'a permis d'y joindre un éloge de Pascal qu'il a fait, il y a quelques années. Cet éloge, auquel j'ai ajouté quelques notes me paraît peindre le génie & le caractere de Pascal, beaucoup mieux que sa vie écrite par Madame Perrier. D'ailleurs il a le mérite, bien rare aujourd'hui de n'être point infecté de l'esprit de parti; & cela était difficile en parlant d'un homme, qui ne peut être indifférent pour aucun parti. Jansenistes, molinistes, croyants, incrédules, tous virent dans Pascal un défenseur, ou un adversaire.

,, terme de la fin, à cause des diversités des ,, Chronologistes; mais toute cette différence ,, ne va qu'à deux cents ans.

,, Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu ,, soit infini sans parties? Oui. Je veux donc ,, vous faire voir une chose infinie & indivisible. ,, C'est un point, se mouvant par-tout d'une ,, vitesse infinie, car il est en tous lieux, & tout ,, entier dans chaque endroit.

,, Jésus-Christ a été dans une obscurité ,, (selon que le monde appelle obscurité) telle ,, que les Historiens qui n'écrivent que les cho- ,, ses importantes, l'ont à peine apperçu.

L'Auteur de cet éloge trouve quelques défauts dans le ſtyle des Provinciales; & il a oſé le dire. Il ſerait injuſte de lui en faire un reproche; plus un homme a laiſſé une réputation impoſante, plus il eſt utile d'avertir les jeunes gens des fautes qui lui ſont échappées, & c'eſt pour les jeunes gens qu'il faut écrire (*). Les hommes du monde ne liſent que pour s'amuſer; les gens de lettres cherchent dans les livres des matériaux pour leurs ouvrages. Mais les jeunes gens, dont les opinions ne ſont pas encore fixées, dont l'ame ſe laiſſe entraîner à toutes les impreſſions, les jeunes gens qui n'ont point

(*) *Vous ſavez Monſieur, que c'eſt pour les hommes de tout âge. Qui ſait mieux que vous qu'on ne doit cacher la vérité à perſonne? Il y a d'excellentes plaiſanteries ſans doute dans les Provinciales & dans Tartufe. Il y a d'admirables traits d'éloquence dans ces deux ouvrages. Mais tout n'eſt pas parfait. C'eſt être un ſot de ſouffrir Livie dans Cinna & l'Infante dans le Cid. C'eſt à vous de chaſſer les Infantes & les Livies partout où vous les trouverez.*

Note du préſent Editeur.

encore appris à se défier, ni des livres, ni des hommes, prennent, sans s'en douter, les idées, les sentiments des Auteurs qu'ils lisent. Ainsi les préjugés, une fois consacrés dans les livres classiques, se transmettent de génération en génération.

On lit dans le même éloge de Pascal, que ce pieux Philosophe ne croyait pas qu'on pût trouver, par la raison seule, ni une démonstration de l'existence de Dieu, ni une base solide pour la morale. En relisant ses pensées avec plus d'attention, j'ai vu que cela n'était que trop vrai. J'ai craint d'abord qu'il n'y eût du danger à donner à cette opinion l'appui du nom de Pascal. Mais plusieurs considérations m'ont rassuré.

Il n'y a point dans la philosophie spéculative de dogmes importants, qui n'ayent été soutenus & combattus par des hommes également célèbres. Ce fait, qu'on ne peut dissimuler, nous montre que ce n'est point par l'autorité, mais par la raison, que ces questions doivent être décidées, & nous apprend à souffrir avec indulgence, que l'on ne soit pas de notre avis.

D'ailleurs, si l'opinion de Pascal, sur l'existence de Dieu semble favoriser les athées, elle est très défavorable aux déistes, c'est-à-dire, à ceux qui prétendent parvenir, par la raison seule, à la connoissance d'un Dieu, qui veille sur nos actions, & qui, juge d'une justice analogue à la justice humaine, récompense nos vertus, & punit nos crimes. Il semble qu'il faut conclure de-là que l'opinion de Pascal ne peut que servir à la religion. La religion n'a rien à craindre des athées. Leur morale a pour regle l'utilité générale des sociétés, & pour motifs l'intérêt que les hommes ont d'être bons, & l'aversion naturelle de l'homme pour causer de la douleur à son semblable. Cette morale parle trop peu à l'imagination & aux ames communes, pour devenir jamais populaire. D'ailleurs, on accusera toujours les athées de détruire toute morale, & il leur sera toujours impossible de faire à cette objection une réponse satisfaisante, & sur-tout de mettre cette réponse à la portée du commun des hommes.

La morale des déistes, au contraire, est appuyée sur la même base que celle

de la religion. Ils offrent les mêmes espérances & les mêmes craintes; l'ame y trouve les mêmes consolations; leur systême a ce caractere imposant de majesté & de grandeur, auquel l'imagination a tant de peine à résister. Leurs preuves, tirées de l'ordre qui paraît régner dans le monde, sont à la portée de tous les esprits; au lieu que pour sentir la force des objections qui attaquent ces preuves, il faut avoir étudié, & même approfondi les sciences naturelles. Enfin les raisonnements des déistes contre la religion, sont propres à séduire les ames honnêtes & douces; on ne peut pas dire, que, fatigués du joug d'une morale austere, ils cherchent à le secouer; & il n'attaquent les religions exclusives, qu'en parlant de la bonté universelle d'un Dieu; pere de tous les hommes, qui n'a dû parler à tous ses enfants que le même langage.

Une autre raison de croire que ce sont les déistes, & non les athées, qui sont vraiment dangereux pour la religion, c'est qu'il y a eu beaucoup d'athées qui ont prétendu qu'une religion, même fausse,

pouvait être bonne politiquement, & qui en conséquence se sont conduits avec un zele plus ardent que celui des croyants les plus convaincus; au lieu que jamais déiste n'a marqué le moindre zele pour ce qu'il a le malheur de regarder comme une superstition.

L'intérêt de la religion est donc surtout de détruire le déisme, de prouver la nécessité d'une révélation, en montrant que la raison seule ne peut élever l'homme à la connaissance de Dieu.

Quant à l'opinion, qu'il est impossible d'établir sur la raison seule une morale solide, il est clair, que si elle est fondée, la croyance d'une révélation devient nécessaire au genre humain, & que l'utilité temporelle des religions en est une conséquence incontestable.

On sait que M. de Voltaire a examiné quelques-unes des pensées de Pascal. J'espere que cet homme illustre me pardonnera d'avoir joint ses réflexions aux pensées critiquées par lui, & que j'ai cru devoir conserver. M. de Voltaire est le premier qui ait osé dire que tout ce que Pascal avait écrit, n'était pas sublime;

on l'a accusé d'envie, & on a fini par convenir qu'il avait raison. Le sort de ce grand Homme a été de dévancer son siecle sur tous les points, & de forcer son siecle à le suivre.

Pascal a prétendu que, pourvu que la religion chrétienne ne fût pas impossible, il fallait la croire, & se conduire comme si elle était vraie, parce qu'il y avait peu à gagner, & beaucoup à risquer en ne la croyant pas. Il s'ensuivrait de cet argument, que s'il se trouvait sur la terre cinq ou six religions, qui toutes ménaceraient les non-conformistes de peines éternelles, il faudrait les croire & les pratiquer toutes à la fois, ce qui pourrait devenir embarrassant. Cet argument suppose encore qu'on est maître de croire ce qu'on a intérêt de croire, cela n'arrive que trop souvent dans la conduite de la vie; mais il n'en faut pas faire une regle de philosophie. La religion chrétienne a tant d'autres preuves, qu'elle doit en rejeter une, que toutes les religions intolérantes & cruelles peuvent employer avec un égal avantage. Ainsi je n'ai pas craint de placer, à la suite de

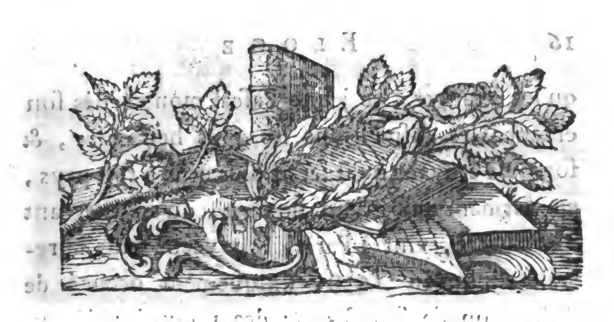
ce recueil de Paſcal, une réfutation peu connue, qu'on attribue à M. de Fontenelle, & où l'on ſemble reconnaître ſa philoſophie & ſon ſtyle.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire. J'ai parlé beaucoup de moi dans cette préface, ſans recourrir, ni au pluriel, ni à la troiſieme perſonne.

L'uſage de ſupprimer le *moi*, que l'auſtérité janſéniſte a introduit, me paraît plus propre à embaraſſer le ſtyle, qu'à montrer la modeſtie de l'Auteur. On ne peut d'ailleurs me ſoupçonner de vanité. Je ne me nomme point; & en parlant de moi, on ne ſait pas de qui je parle.



ELOGE



ÉLOGE

DE

BLAISE PASCAL.

BLAISE PASCAL naquit à Clermont, en Auvergne, le 9 Juin 1623, d'Etienne Pascal, premier Président de la Cour des aides, & d'Antoinette Begon.

Etienne Pascal était fort habile en Géométrie, & savait sur la physique tout ce qu'on pouvait savoir de son temps. Il ne voulut pas abandonner à des mains étrangeres le soin de l'éducation de son fils. Cette négligence si commune suppose, dans un pere, bien de l'indifférence, ou bien de la modestie; mais elle est moins nuisible que l'on ne croit communément. Il est probable qu'un homme, capable de confier à d'autres le soin d'élever son fils, ne l'aurait pas mieux élevé

qu'un étranger. Le jeune Pascal montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses, & son pere croyant qu'il serait plus utile à son pays, en formant un grand homme, qu'en exerçant une charge, vint à Paris, & y vécut dans la retraite jusqu'en 1638, uniquement occupé de l'éducation de son fils, & des nouvelles découvertes de la Géométrie qu'il cultivait en silence, sans même prétendre à la gloire. Lié avec Fermat & Roberval, il s'unit quelquefois avec eux pour combattre Descartes; mais respectant un grand homme persécuté; il ne voulut point mêler sa voix à celle de Voétius, & de ces Ecrivains maintenant oubliés ou méprisés, mais alors écoutés & dangereux, qui ne pardonnaient pas à Descartes le bien que sa philosophie devait faire aux hommes. Etienne Pascal après avoir combattu Descartes, avec honnêteté, voulut devenir son ami; & il le fut jusqu'à la mort de ce grand homme.

Quoiqu'Etienne Pascal eût entiérement renoncé aux affaires, il fut obligé de quitter Paris en 1638. Un de ses amis s'était vu forcé de s'opposer au Cardinal de Richelieu, alors tout puissants, & qui savait également violer les formes, ou les faire servir à sa vengeance. Cette résistance de

de l'ami de Pascal fut regardée comme un crime, & punie par la prison. Pascal n'abandonna point un ami malheureux, il osa même attester publiquement son innocence ; il réfuta la basse calomnie qui cherche toujours des crimes à ceux qui sont opprimés. Il alla enfin jusqu'à défendre ceux qui avaient eu le même courage que son ami, & qu'on appellait ses complices. La conduite de Pascal fut présentée au Chancelier Séguier, comme un attentat contre l'autorité: car le mérite modeste & obscur a encore des ennemis: & Pascal, sachant que le plus sûr moyen de suspendre l'activité de la haine, est de soustraire à ses regards l'objet qui l'excite, se retira à la campagne. Il n'y fut pas longtems: Les vices de Richelieu n'étaient pas sans un mélange de grandeur. Souvent petit & cruel dans les tracasseries de la Cour, & dans ses vengeances particulieres; il avait de la hauteur & de la noblesse dans les affaires publiques.

Il ne vit dans Pascal qu'un homme courageux, mais honnête & simple, dont il n'avait rien à craindre, ni pour sa vanité, ni pour sa place. Il le rappella à Paris, & l'Intendance de Rouen fut le dédommagement de son absence volontaire, & la récompense de ses vertus.

Son fils avait alors retiré de son séjour dans

la capitale tous les avantages que le pere en avait espérés, & d'ailleurs une ville qui avait produit le grand Corneille, ne pouvait être regardée comme étrangere aux arts.

Le jeune Pascal était déja célèbre ; son pere n'avait pas cru qu'il pût être utile de surcharger la tète d'un enfant de mots auxquels il ne peut attacher que des idées fausses, ou incompletes. Il avait retardé jusqu'à douze ans le moment de commencer l'étude des langues : celles des sciences exactes, pour lesquelles son fils avait une espece d'instinct, fut renvoyée à une époque encore plus reculée. Etienne Pascal avait éprouvé avec quel empire ces sciences s'emparent de l'esprit ; quelle fâcheuse incertitude elles font appercevoir dans toutes les autres, & il craignit que si son fils s'y livrait trop tôt, il n'eût plus dans la suite que du dégoût pour l'étude des langues anciennes, dont la connaissance approfondie était alors regardée comme nécessaire. Ainsi, jusqu'à douze ans, on n'avait presque rien appris au jeune Pascal ; & de tous les enfants célèbres, le seul peut-être qui l'ait été à juste titre, a reçu une éducation tardive, ou plutôt n'en a point eu d'autre que son génie.

Etienne Pascal avait écarté de son fils tous les livres de géométrie. Ce jeune homme ne con-

naissait que le nom de cette science, & l'espece de passion qu'avaient pour elle son pere & les savants, parmi lesquels il était élevé. Son pere cédant quelquefois à ses importunités, lui avait donné quelques notions générales; mais on se réservait à lui en apprendre davantage *quand il en serait digne.* Toute l'ambition des enfants est de devenir hommes. Ils ne voient dans les hommes que la supériorité de leurs forces; & ils ne peuvent savoir combien les préjugés & les passions rendent si souvent les hommes plus faibles & plus malheureux que des enfants.

Pour Pascal, devenir homme, c'était devenir géomètre. Tous les moments où il était libre, étaient employés à tâcher de déviner cette science des hommes, dont on lui faisait un mystere; il cherchait à imiter ces lignes & ces figures, qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Son pere le surprit dans ce travail, & vit avec étonnement que la figure, que traçait son fils, servait à démontrer la trente-deuxieme proposition d'Euclide. Cet événement a été rapporté par Madame Perrier, sœur de Pascal. Elle a joint à son récit des circonstances qui l'ont fait révoquer en doute. Mais si on examine le fait en lui-même, si on songe qu'il est moins question ici d'une démonstration rigoureuse, que d'une simple observa-

tion, faite (*a*) sur les figures que Pascal avait construites, on verra (*b*) qu'il n'y a plus de prodige.

Qu'on juge des sentiments que dut éprouver à cette vue un pere sensible, qui préférait les Mathématiques à toutes les autres sciences, & qui voyait le seul objet de ses soins donner une preuve si certaine de sa passion pour les sciences de combinaison, & d'une sagacité singuliere. Dès ce moment l'étude des Mathématiques lui fut permise; & il y fit des progrès si rapides,

(*a*) Un enfant qui serait parvenu de lui-même à faire des multiplications de nombres composés, ne l'aurait pu sans faire, pour chaque exemple, des raisonnements qui, étant généralisés, donneraient les regles de la multiplication algébrique. Cependant on ne pourait pas dire qu'il eut inventé ces regles. De même Pascal appercevait sur la figure qu'il avait construite, la vérité de la trente-deuxieme proposition d'Euclide, sans avoir une démonstration générale de cette proposition. *Note de l'Auteur.*

(*b*) N'est-ce pas trop dire? Un génie aussi singulier que Pascal, n'est-il pas lui-même un prodige? D'ailleurs l'Auteur de l'éloge, qui paraît très-familiarisé avec les idées de la géométrie, n'est peut-être pas assez étonné qu'un enfant soit parvenu sans secours à acquérir ces idées. *Note de l'Auteur.*

que quatre ans après il composa un traité des sections coniques assez supérieur à son âge, pour qu'on crût cet ouvrage digne de la curiosité de Descartes. On mandait à cet homme illustre que plusieurs propositions étaient mieux démontrées que dans Apollonius. Descartes qui prétendait, avec raison, que de nouvelles questions demandaient une analyse nouvelle, & qui aurait voulu hâter la révolution qu'elle devait opérer, vit, avec peine, qu'on attachait en France quelque prix au mérite d'avoir démontré, avec un peu plus d'élégance, ce qu'Apollonius avait découvert quinze siecles auparavant. D'ailleurs le traité des sections coniques pouvait n'être qu'une compilation que le jeune géometre aurait faite des leçons de son pere & de M. Desargues, & c'est ainsi qu'en jugea Descartes. Il s'obstina à le regarder comme un ouvrage des Maîtres de Pascal, où il lui était impossible de distinguer ce qui appartenait à leur écolier.

Pascal était alors à Rouen, où bientôt il se montra digne de sa réputation par une invention brillante, & ce n'était plus l'ouvrage d'un enfant qui donne des espérances. A dix-neuf ans, il conçut l'idée d'une machine arithmétique, (*) &

(*) *J'ignore Monsieur, de qui sont les notes*

la fit exécuter. On ſait que les regles d'arithmétique réduiſent, à des opérations techniques, tous les calculs de cette ſcience ; & que l'addition, la ſouſtraction & la multiplication des nombres ſimples, ſont les ſeules opérations qui reſtent à faire à l'eſprit. Mais la ſimplicité de ces opérations devient elle-même un inconvénient. L'eſprit ſe laſſe bientôt de ces opérations tant répétées & ſi monotones ; elles ne peuvent ni ſe paſſer de l'attention de celui qui les fait, ni la captiver. Une machine arithmétique n'a pas les mêmes inconvénients. Toutes les opérations y ſont purement techniques, à peu près comme dans la méthode de calculer par les jetons ; & dans celle que M. le Gentil a trouvée, chez les Brames, & par laquelle ils exécutent avec tant de promptitude & de ſûreté les calculs les plus compliqués. Avec une de ces machines, le Géomètre, l'Aſtro-

---

alphabétiques au bas de vos pages, ſi elles ſont de vous, ou d'un de vos ſavants amis. Mais je ſais que dans les montagnes de Suiſſe, des Voſges & du Tirol, on a vu des jeunes gens ſans éducation conſtruire des machines arithmétiques à peu près ſemblables.

Second Editeur.

nome, feraient eux-mêmes, avec facilité & fans dégoût, tous leurs calculs numériques ; & ils feraient difpenfés de recourir à la reffource, moins fûre & plus difpendieufe des Calculateurs fubalternes. Ce fut la vue de cette utilité qui arrêta longtems l'efprit de Pafcal fur cette idée, & qui engagea Leibniz à s'en occuper après lui ; mais les machines arithmétiques, propofées jufqu'ici, font d'une conftruction trop compliquée & d'un ufage trop embarraffant pour être employées. Il faut attendre leur perfection du tems, & fur-tout de cette énorme complication des calculs numériques, que le progrès de l'Aftronomie rationnelle rend inévitable, & qui déja nous fait fentir le befoin de nouvelles reffources.

Pafcal avait éprouvé, dès l'âge de dix-huit ans, les premieres atteintes de ces maux, qui le conduifirent au tombeau après plus de vingt ans de fouffrances. Il difait que depuis dix-neuf ans, il n'avait paffé aucun jour fans fouffrir. Cependant fon goût pour les fciences était toujours le même ; & jufqu'à vingt-cinq ans, ou environ, il y confacra tous les moments de relâche que fes douleurs lui laiffaient. Ce fut dans ces intervalles qu'il fit fes expériences célèbres fur la pefanteur de l'air. Elles furent l'occafion de fon traité fur l'équilibre des liqueurs ; & c'eft le premier ou-

vrage *Français* où cette ſcience ait été appuyée ſur des principes ſolides. Galilée avait remarqué que l'eau ne montait pas dans les pompes au-delà de trente-deux pieds, & il en conclut que la force, qui la ſoutenait à cette hauteur, n'était pas une force indéfinie, telle que l'horreur du vuide des ſcholaſtiques, mais qu'elle était déterminée & égale au poids d'une colonne d'eau de trente-deux pieds.

Galilée s'arrêta à cette remarque. Il ſavait cependant que l'air eſt peſant, & qu'un ballon rempli d'air, peſe davantage, que lorſque cet air en a été chaſſé.

Toricelli confirma, par de nouvelles expériences, l'obſervation de l'aſcenſion de l'eau dans les pompes; il prouva que cette force élevait l'eau dans les tuyaux inclinés à la même hauteur perpendiculaire; que le mercure ne montait qu'à vingt-huit pouces, hauteur proportionnelle au rapport des peſanteurs des deux fluides. Le pere Merſenne avait été témoin de ces expériences dans un voyage d'Italie; il en rendit compte à Paſcal, & vraiſemblablement d'une maniere aſſez vague, puiſqu'il ne lui dit pas même que Toricelli en fut l'Auteur. Paſcal les répéta de pluſieurs façons, ce qui était important dans un tems où ces premieres vérités d'expériences étaient of-

ſertes à des hommes remplis de tous les préjugés des Philoſophes ſcholaſtiques : ces expériences furent publiées en 1647. Alors Paſcal attribua la ſuſpenſion des liqueurs à l'horreur limitée du vuide. Il ſe préparait même à ſoutenir la poſſibilité du vuide contre Deſcartes, qui avait déja apperçu que c'était à la peſanteur de l'air qu'était due l'élevation du mercure, & qui même avait indiqué les expériences qu'il fallait faire pour le démontrer. Jamais peut-être l'eſprit humain ne fit en ſi peu de tems d'auſſi grands progrès que dans cette époque. Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Deſcartes, que déja Newton avait deviné le ſecret de la nature qui avait échappé à Deſcartes, & corrigé les fautes de ce Philoſophe. L'hiſtoire même des travaux de Paſcal, nous préſente une obſervation, qui prouve à la fois, & combien la marche des ſciences fut alors rapide, & combien ceux qui parlent en Juges des ſciences qu'ils n'entendent pas, s'expoſent à ſe rendre ridicules. Paſcal avait reconnu en 1647 l'horreur du vuide pour une cauſe naturelle ; cependant lorſque le traité de l'équilibre des liqueurs fut imprimé en 1663, les Editeurs, qui, comme tous les hommes, animés de l'eſprit de parti, ne veulent pas reconnaître la moindre imperfection dans leurs Héros, diſent dans leur

préface que M. Pascal n'avait garde de soutenir une doctrine aussi absurde que celle de l'existence du vuide. Ils ne pouvaient pas deviner, que vingt ans après seulement (en 1687), l'opinion de l'existence du vuide reparaîtrait dans Newton avec une nouvelle force ; ensorte que s'il n'y a point de preuve convaincante (a) qu'il existe dans la nature un vuide absolu, du moins est-on trop avancé maintenant pour croire que des raisonnements métaphysiques puissent en prouver l'impossibilité. Cependant Pascal apprit enfin que Toricelli avait eu la même idée que Descartes sur la cause de la suspension des liqueurs. Il crut alors devoir s'assurer, par des expériences, de la vérité de ces conjectures. Descartes lui avait proposé de porter un barometre au haut d'une montagne, & l'avait assuré que le mercure y serait sensiblement plus bas que dans la plaine, parce qu'alors la colonne d'air, qui pese sur le mercure, serait devenue plus courte. Pascal, avant de tenter cette expérience, qui demandait des apprêts

---

(*) *Oserais-je vous demander Monsieur, pourquoi vous n'osez pas affirmer que le vide est prouvé ?*

Second Editeur.

considérables, en imagina une non moins convaincante. Près de l'extrêmité supérieure d'un barometre simple, dont le haut du tube était fermé avec un bouchon : Pascal avait scellé un tuyau coudé, communiquant, par la partie supérieure de sa plus petite branche avec le haut du barometre ; la plus haute branche était fermée hermétiquement, & le coude était rempli de mercure, qui se tenait de niveau dans les deux branches, tandis que dans le barometre il était élevé de vingt-sept pouces au dessus. Ainsi l'on voyait le mercure de niveau toutes les fois que la colonne d'air pesait, ou ne pesait pas en même tems sur les deux surfaces du mercure ; au lieu que toutes les fois que l'air ne pesait que sur une des deux surfaces, le mercure s'élevait dans l'autre branche au dessus du niveau.

Encouragé par ce succès, Pascal voulut encore essayer dans sa maison, & sur le clocher de St. Jacques du Haut-Pas, l'expérience que Descartes lui avait proposée : il vit qu'elle avait un succès sensible ; alors il se détermina pour achever de lever tous les doutes, à la répéter sur une montagne d'Auvergne, haute de cinq cents toises. Perrier, son beau-frere, l'exécuta d'après ses instructions ; car l'admiration, qu'inspirait le génie de Pascal, avait subjugué toute

sa famille, & il avait fait de tous ses parents des Physiciens & des Savants aussi facilement que dans la suite il en fit des jansénistes & des dévots. La même expérience réussit à Descartes en Suede, & dès ce moment, la cause de ce grand phénomène fut connue; une foule d'effets, & de ces effets qui se présentent journellement, dépendait de cette cause. Telle est la résistance qu'on éprouve en ouvrant un soufflet, dont le tuyau est bouché, l'adhérence d'une clef à la levre qui la suçe, la cohésion de deux corps polis que l'on veut séparer; ainsi cette découverte de la Philosophie nouvelle, qui substituait une cause physique & lumineuse, aux causes obscures & vagues de la Physique ancienne, fut bientôt une connaissance populaire. Bientôt l'ancienne Physique devint susceptible de ridicule, & il fut du bon ton de s'en moquer. C'est peut-être ce qui contribua le plus à hâter en France la décadence des chimeres de l'école, & le triomphe de la bonne Philosophie.

Dans le cours de ses expériences, Pascal eut occasion de marquer l'élasticité de l'air, (*a*) &

(*a*) *Supposé qu'il y ait un élément élastique, distingué des vapeurs continuellement émanées de la terre,*

de voir que cette élaſticité tient l'air en équilibre avec le poids dont il eſt chargé. Un ballon flaſque au bas du Puy-de-Dome, reprit en haut toute ſa rondeur ; & redevint flaſque au bas de la montagne ; un autre ballon, qu'on avait rempli d'air au ſommet, s'applatit en deſcendant.

Paſcal obſerva auſſi que les variations du barometre, qui répondaient aux poids de l'atmoſphere, avaient quelques rapports avec les changements de tems. Deſcartes avait eu la même idée. Il avait imaginé le barometre double pour obſerver ces rapports ſur une échelle plus grande. Le barometre devait ſe tenir plus haut lorſque l'atmoſphere était plus peſante. Il était naturel d'imaginer que dans le tems de pluie, l'air eſt plus peſant. Auſſi Paſcal trouvait-il, d'après quelques expériences équivoques, que le barometre baiſſait lorſque l'air était chaud, agité & ſerein, & qu'il hauſſait lorſqu'il était froid, calme & pluvieux.

& que cet élément ſoit autre choſe que l'atmoſphere dans laquelle nous nageons, laquelle eſt tantôt ſéche, tantôt humide & agit toujours ſur les corps.

Second Editeur.

L'erreur était d'autant plus difficile à connaître ; qu'on ignorait alors que les variations du barometre prédisent souvent celles du tems, plutôt qu'elles ne les accompagnent.

Nous n'avons garde de faire à Pascal un reproche de cette erreur, nous la rapportons seulement comme une preuve de la lenteur à laquelle sont nécessairement assujettis les progrès des systèmes fondés sur les faits. Cette lenteur est la source de bien des jugements injustes ; ne pouvant suivre la chaîne des progrès insensibles de l'esprit humain au milieu des erreurs de chaque siecle & des inutilités dont chaque âge embarrasse la philosophie, la plupart des hommes méconnaissent la lente circonspection du génie, & n'admirent que les sophistes éloquents & prodigues de promesses (*a*).

(*a*) La justice nous oblige d'observer que dans tout ce récit, l'Auteur de l'éloge accorde beaucoup à Descartes, tandis que les Editeurs de Pascal lui ont presque tout refusé. Mais on a rapporté dans cet éloge les faits tels qu'ils résultent des lettres de Descartes, & de sa vie écrite par Baillet.

Les Savants Indiens trouveront sans doute qu'on est ici trop favorable aux deux Philosophes Français, & peut-être auront-ils raison (*).

(*) *Que cette note soit de l'illustre & savant*

A ces expériences ſur les fluides, Paſcal joignit des recherches profondes ſur la théorie de l'équilibre des liqueurs.

Archimede, qui le premier des anciens, traita de la théorie des fluides, n'avait conſidéré que l'équilibre des ſolides plongés dans un fluide. Il avait déterminé le poids des corps peſés, dans un fluide plus léger, le degré d'enfoncement, où ils reſtaient en équilibre dans un fluide plus peſant, la force avec laquelle ils tendaient à s'élever lorſqu'on les avait forcés de s'y plonger tout entiers, & la poſition qu'ils y prenaient rélativement à leur figure.

Stevin, mathématicien Flamand, paraît avoir prouvé le premier, par l'expérience & la théorie, que les fluides peſent dans la direction de leur peſanteur, en raiſon de leur baſe & de leur hauteur, & qu'ainſi le cylindre & le cône fluide, qui ont une baſe & une hauteur égales, peſent également ſur cette baſe.

---

auteur de l'Eloge ou de ſon ami, il n'importe. Le fait eſt que l'académie del cimento *fut la premiere dont les membres découvrirent la plûpart de ces vérités.*

Second Editeur.

Pascal démontra la même vérité dans son ouvrage ; & il employa de même, & l'expérience, & la théorie, dont le concours est si nécessaire, lorsque les sciences ont à combattre à la fois les préjugés du peuple & les erreurs des Savants.

Des deux démonstrations de Pascal, l'une est fondée sur ce principe de méchanique, connu de Toricelli, que si, en supposant un changement dans la position de deux corps liés ensemble, il arrive que leur centre de gravité ne doive pas changer de place, ces deux corps seront en équilibre ; ce principe ne s'applique immédiatement qu'à l'équilibre des fluides, pressés par deux pistons de masses proportionnelles à leurs bases ; il faut donc pour l'appliquer à l'équilibre des fluides en général, les considérer comme divisés en canaux, de figure quelconque, à l'extrêmité desquels on suppose que la force des pistons soit appliquée: cette même considération de canaux, de figure quelconque, & supposés en équilibre, a conduit de savants Analystes à déterminer en général les loix de l'équilibre des fluides, que M. d'Alembert a démontrées ensuite d'une maniere encore plus directe & moins hypothétique. La seconde démonstration de Pascal est fondée sur l'égalité de

de pression, & il déduit cette égalité de l'incompressibilité des fluides. Dans ce siecle, une Géométrie nouvelle devait apprendre aux Analystes, le moyen de déduire de ce principe les loix générales du mouvement des fluides. Ces recherches sur les fluides furent les derniers efforts de ce génie, a qui la nature n'avait refusé que des organes proportionnés à sa force; ramené sans cesse à lui-même par la douleur, l'étude de l'homme fut la seule à laquelle son esprit, absorbé par la mélancolie, put alors se livrer. Cette mélancolie avait encore été augmentée par un accident singulier. Pascal était allé se promener à quatre chevaux, & sans postillon, comme c'était alors l'usage. En passant sur le pont de Neuilly, qui n'avait pas de garde-fou, les deux premiers chevaux se précipiterent. Déja ils entraînaient la voiture dans la Seine; mais heureusement les traits rompirent, & Pascal fut sauvé. Son imagination, qui conservait fortement les impressions qu'elle avait une fois reçues, fut oubliée le reste de sa vie par des terreurs involontaires. On dit que souvent il croyait voir un précipice ouvert à côté de lui. Pascal ne pouvant ni chercher des ressources dans les sciences, ni trouver de repos en lui-même, n'eut plus d'espoir qu'en la religion.

Jamais il n'avait cessé de l'aimer ; & elle fut dans ses infirmités sa consolation & son appui.

L'Eglise de France était alors divisée en deux partis. L'un avait pour chefs les Jésuites, & l'autre les hommes de France les plus savants (a). Le premier était tout puissant : l'autre était opprimé. C'était celui que Pascal devait préférer ; les chefs

---

(a) Dans la grammaire, dans les langues, dans l'histoire ecclésiastique, dans la théologie ; car la France avait alors des hommes bien supérieurs dans les sciences humaines. On aurait dû faire ici une distinction, d'autant plus nécessaire que l'enthousiasme ignorant des Jansénistes, a souvent mis Nicole & Arnauld à côté de Descartes ou de Pascal ; à la vérité dans un siecle où l'on attachait tant de prix à la scholastique, les solitaires de Port-Royal pouvaient être regardés comme de grands hommes ; mais la postérité n'a point confirmé ce jugement. L'Auteur nous paraît trop favorable aux Jansénistes (*).

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

(*) *Il ne faut pas se dissimuler ici que l'Auteur de l'éloge, supérieur aux matieres qu'il traite, se donne le plaisir de corriger lui-même dans ses notes ce qu'il a mis de trop fort dans le texte ; cela est rare. Cette méthode n'appartient qu'à un homme passionné pour le vrai.*

Second Editeur.

de ce parti affectaient de mépriser les sciences humaines, tandis qu'ils étaient avides de passer pour y exceller. Pascal y renonce de bonne foi: mais comme il fallait toujours à ce génie ardent & profond de grands objets, & des routes nouvelles; il se proposa d'établir la vérité de la religion, & de l'appuyer sur une connaissance plus approfondie de la nature humaine. Ce projet, qu'il suivit tout le reste de sa vie, ne fut interrompu que par quelques distractions, & nous leur devons des ouvrages de genres bien différents, les *Provinciales*, *le Triangle arithmétique* & le *Traité de la roulette*.

Le Docteur Antoine Arnaud, fils de celui qui avait dénoncé les Jésuites à la France entiere comme des ennemis du Trône, de la morale & de la religion, Arnaud était à la tête des Jansénistes. Tandis que les autres Théologiens se faisaient presque un devoir de conscience d'ignorer les sciences naturelles, & de combattre la philosophie de Descartes, Arnaud avait approfondi (*a*) les sciences, & s'était montré le disciple de

(*a*) *Approfondi*, c'est trop fort. Arnaud savait très peu (*) de géométrie, d'astronomie, d'optique, d'anatomie; de son tems, les autres sciences naturelles

cette philoſophie nouvelle. Sa profonde érudition théologique, une éloquence incorrecte, mais véhémente, abondante quoique diffuſe, une réputation de ſcience & de vertu, qui s'était étendue loin des bornes de l'école, un caractere inflexible, une ame qui, née pour les paſſions, les avait toutes ſacrifiées à celles de dominer ſur les eſprits, & de ſoutenir contre les Jéſuites ce qu'il regardait comme la cauſe de ſa famille, tout cela le rendait l'ennemi le plus redoutable de *la Société*, elle réſolut de le perdre. Les ouvrages d'Arnaud, ſur les querelles du Janſéniſme, en furent le prétexte, & la Sorbonne allait le condamner, lorſque ſes amis eſpérerent arrêter ce

---

étaient encore au berceau, ou étaient demeurées un ſecret entre les mains de leurs inventeurs.

Ce qu'Arnaud avait approfondi, c'était la partie ſyſtématique de la Philoſophie de Deſcartes, c'eſt-à-dire, préciſément tout ce qui n'en valait rien.

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

(*) *Oui c'eſt trop fort, mais votre note ne l'eſt pas trop. Arnaud n'était que diſert, Paſcal était un genie* (ardent) *Nicole l'homme le plus médiocre. Deſcartes eût été le meilleur écolier de Galilée, s'il eût pu étudier ſous lui.*

Second Editeur.

Corps par la force de l'opinion publique. Cette espece de Tribunal, qui n'inflige point d'autre supplice, que le ridicule ou le dèshonneur, fait souvent trembler les Tribunaux les plus redoutables; mais pour armer ce Tribunal de l'opinion en faveur du savant, qu'on cherchait à opprimer, il fallait faire entendre à un public frivole ce que c'était que le *pouvoir prochain*, & la *grace suffisante*, qui ne suffisait jamais; il fallait rendre ridicule la querelle suscitée à Arnaud, afin de rendre ses Juges méprisables & ses ennemis odieux. Le projet était excellent. On en chargea Pascal, & ses premiers lettres eurent un succès, qu'on n'aurait pû espérer de l'espece de matiere, qu'il était obligé de traiter. Cependant ces lettres ne produisirent aucun effet. Arnaud fut condamné, malgré la voix publique, par des Moines Docteurs, dont les Jésuites avaient rempli la Sorbonne, soit que cette voix n'eût pas eu le tems de se faire entendre, soit qu'elle ait moins de force sur les Moines que sur les autres hommes. Pascal crut alors devoir consacrer quelques lettres à la vengeance d'Arnaud, mais il connaissait trop le monde pour croire que l'apologie d'un innocent pût intéresser longtems; il savait que la sensibilité des hommes se lasse plutôt que leur malignité;

& la morale des Jéſuites lui parut propre à ſervir d'aliment à cette malignité.

Les rapports des hommes entr'eux ſont devenus ſi compliqués, que ſouvent il ſe préſente des circonſtances où la voix de la conſcience ne ſuffit plus pour les guider, où leurs devoirs ſemblent ſe contredire. Dès lors, l'homme ignorant & faible, craignant à la fois Dieu & les remords, voulant être honnête, ſans pourtant qu'il lui coûte de trop grands ſacrifices, a beſoin de guides qui puiſſent lui montrer ſes devoirs & en fixer les limites.

Les ſcholaſtiques porterent dans l'examen de ces actions douteuſes toute la ſubtilité de leur philoſophie. Au lieu de ſoutenir cette belle maxime de Zoroaſtre, *dans le doute abſtiens toi* (*a*), ils

---

(*a*) J'ajouterais volontiers à cette maxime : ſi tu as quelque intérêt à agir, mais ſi tu n'en as point, agis, de peur que la pareſſe ou l'indifférence pour le bien, ne ſoient la cauſe ſecrete de ton doute (*).

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

(*) *Votre petit commentaire ſur Zaroaſtre eſt juſte & beau. Dites-moi comment on pu imputer tant d'horribles extravagances à un légiſlateur qui avait dit :* dans le doute abſtiens toi? *Quelle ſubli-*

prenoient plaisir, pour faire briller la finesse de leur dialectique, à combiner des actions qui eussent toutes les apparences du crime, & ensuite à trouver des principes pour les justifier. Comme le but de leurs travaux était, non de faire haïr le crime, mais de décider si telle action était, ou n'était pas un péché, si elle devait être punie par l'enfer, ou si elle méritait seulement des peines plus légeres; ils voulurent tracer, entre le juste & l'injuste, une ligne imperceptible, sans songer que celui qui ne veut s'interdire que ce qui est injuste à la rigueur, est bientôt emporté, par ses passions, bien loin des limites de la morale.

Il paraissait plus aisé de rendre ces Casuistes odieux, que de faire rire à leurs dépens; mais ils avaient discuté si doctement les questions les plus niaises (*a*) & les plus burlesques, ils avaient don-

---

mité dans les maximes des bracmanes, de Pithagore leur disciple, de Zaleucus, quelquefois même de Platon! Mais nous avons des casuistes.

Second Editeur.

(*a*) Par exemple, ils demandent quelle espece de péché il y a à coucher avec le Diable; si le sexe, sous lequel le Diable juge à propos de paraître, change l'espece du péché. Ils répondent que non, mais qu'il y a

né, avec tant de bonhommie des moyens si plaisants, pour trahir la vérité sans mentir, pour imputer à ses ennemis des crimes supposés sans les calomnier, pour les tuer sans être homicide, pour s'approprier le bien d'autrui, sans voler, pour se livrer à tous les rafinements de la débauche, sans manquer au précepte de la chasteté, qu'ils étaient encore plus ridicules que dangereux.

---

complication; & ils appellent cette espece *Bestialité*, quoique le Diable ne soit pourtant pas si bête : (*) ainsi lorsque le Diable prend la forme d'une Religieuse, il y a bestialité, avec complication d'inceste spirituel. Ils demandent si une Religieuse, qui donne un rendez-vous à son Amant, sur la brêche du Monastere, & qui a la précaution de n'avoir hors du Couvent que la moitié du corps, échappe par ce moyen au crime d'avoir violé la clôture; si un homme, qui entretiendrait cinq filles, & qui, en reconnaissance de leur services, aurait promis de dire un *Ave Maria* pour chacune, pécherait en accomplissant ce vœu, on en ne l'accomplissant pas, &c.

Tout cela est fort curieux, & sur-tout fort important pour le bonheur de l'humanité. Cependant c'est ce qu'on a appellé longtems, & ce que, dans les écoles, on appelle encore la *Morale*. (*)

(*) *Il ne reste plus qu'à savoir combien on paya de florins par la taxe apostolique pour ces mésalliances.*

Second Editeur.

Le Corps entier des Jésuites n'avait point enseigné toutes ces sottises, mais chaque particulier en avait adopté quelques-unes : heureusement pour le projet de Pascal, que, selon la plupart de ses casuistes, une action que plusieurs Docteurs graves regardaient comme indifférente, pouvait être suivie dans la pratique : de-là, Pascal en conclut, que tous étant des Docteurs graves, il n'y avait pas une seule action justifiée par deux casuistes, qui, selon tous les autres, ne dût être regardée comme permise.

Cette maxime générale devenait par-là un vaste champ pour le ridicule ; & en présentant cette opinion, comme un système adopté par la société des Jésuites, il était aisé de la faire passer pour le résultat d'un projet formé de corrompre le genre humain. Ce probabilisme, qui a causé tant de disputes, contre lequel on s'est élevé avec tant de force, & dont il était si facile d'abuser, devait peut-être son origine à cette observation très simple & très vraie : on ne dispute sur la légitimité des actions, que lorsqu'elles sont presqu'indifférentes. Ainsi, en permettant ces actions, on tendait moins à détruire la morale qu'à guérir des scrupules, qui, à la vérité, ne produisent pas des crimes, mais qui empêchent d'agir & de vi-

vre. Au reste, quand le probabilisme (*a*) n'aurait pas été dangereux par lui-même, il le serait devenu par les subtilités des casuistes, qui avaient étendu leurs doutes sur la légitimité de beaucoup d'actions, que le simple bon sens, & la conscience abandonnée à ses mouvements, n'auraient pas hésité à mettre au rang des crimes.

Pascal, en attaquant ces Jésuites, si scandaleux & si sots, (*) eut l'art de placer continuellement

---

(*a*) Cette remarque me paraît juste ; si l'on pouvait faire qu'il n'y eût pas de méchants, la morale, qui empêche de faire le mal, serait suffisante ; mais puisque l'on ne peut empêcher qu'il n'y ait des méchants, il faut que les bons agissent ; & toute morale, qui tend à les faire rester dans l'inaction, devient dangereuse pour la société. Voilà pourquoi une morale austere, minutieuse, qui, en détruisent les passions, détruit l'activité, me paraît mauvaise. De tous les Ecrivains Français, du siecle de Louis XIV, la Fontaine est le seul qui ait senti combien les passions pouvaient être utiles. Son instinct a dévancé la Philosophie du siecle suivant. Voyez la fable du Philosophe Scythe & du Jardinier. (*)

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

(*) Sots *paraît un mot trop hazardé au vulgaire qui croit encor que tout Jésuite était un fripon, mais* sots *est le mot propre : les habiles, les fins étaient les chefs de l'ordre, Italiens résidents à Ro-*

le ridicule à côté du crime, ſans que l'horreur, que l'un excite, empêchât jamais de rire de l'autre. Par cet art heureux, de mêler la plaiſanterie à l'éloquence, ſes lettres devinrent le livre de tous les états, de tous les eſprits, de tous les âges. Les Jéſuites furent immolés à la riſée de tous ceux qui ſavaient lire.

Toute puiſſance fondée ſur l'opinion eſt perdue ſans reſſource, dès l'inſtant où l'on a pu s'en moquer publiquement, & quelques bonnes plaiſanteries peuvent briſer les pieds d'argile du coloſſe le plus effrayant; mais ſa chûte peut être lente (*a*). Tel fut l'effet des Provinciales. Si,

---

me, eſpions dans toute l'Europe ſous le nom de Peres ſpirituels, *confeſſeurs des rois & des reines depuis qu'on eut pendu le Pere Guignard. La foule des petits Jéſuites de college était compoſée d'écoliers jeunes & vieux argumentants à toute outrance contre Calviniſtes, Janſéniſtes, Rigoriſtes & Philoſophes; bons Grammairiens en latin, ne ſachant pas un mot des ſecrets du Pere général & de ſon conſeil. C'était parmi eux qu'étaient les* ſots.

Second Editeur.

(*a*) L'Auteur aurait pu remarquer que les plaiſanteries ne font rien contre la vérité. Celles des Cartéſiens n'ont

cent ans après la mort de Pascal, les Jésuites ont été chassés de France, & bientôt détruits dans toute l'Europe; c'est dans les lettres de Pascal que leurs ennemis ont appris à les haïr & à les mépriser; & que ceux, qu'animaient des intérêts particuliers, ont cherché un prétexte pour justifier le mal qu'ils voulaient faire aux Jésuites. Lorsque les Provinciales parurent, Descartes était le seul qui eût écrit en Français, d'un style à la fois naturel & noble. Pascal joignit au même mérite, celui de la finesse & d'une correction, dont il a été le premier, & pendant longtems l'unique modele. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que dans un ouvrage de plaisanterie, sur les matieres théologiques, il n'y ait peut-être pas un seul mot de mauvais goût, excepté le titre, *Lettres à un Provincial*; mais ce titre est l'ouvrage de l'Imprimeur, & Pascal a eu soin d'en avertir (*a*).

---

pas empêché la gravitation universelle d'être regardée, par tous les gens instruits, comme une loi de la nature. Celles de Despréaux & de Gui-Patin n'ont point empêché l'usage de l'émétique de s'établir: c'est pour cette raison, que malgré des plaisanteries sans nombre, la religion catholique se soutient toujours dans le même état.

(*a*) Dans les pensées manuscrites on trouve ce passage. „ Nul ne se dit courtisan que ceux qui ne le sont pas. . . .

Si on osait trouver des défauts au style des *Provinciales*, on lui reprocherait de manquer quelquefois d'élégance & d'harmonie; on pourrait se plaindre de trouver dans le dialogue un trop grand nombre d'expressions familieres & proverbiales, qui, maintenant paraissent manquer de noblesse (*a*). La Cour polie & délicate

» Pédant qu'un pédant : Provincial, qu'un provincial,
» & je gagerais que c'est l'Imprimeur qui l'a mis au titre
» des *Lettres au Provincial*. Note de l'Auteur.

(*a*) Ce jugement paraîtra peut-être trop sévère. Voici cependant quelques passages qui pourraient le justifier.
» Je les viens de quitter sur cette derniere raison pour
» vous écrire ce récit; par où vous voyez qu'il ne s'agit
» d'aucun des points suivants, & qu'ils ne sont condam-
» née de part ni d'autre.

» De sorte qu'il n'y a plus que le mot de *prochain* sans
» aucun sens qui court risque.

» Mais je vois qu'elle ne fera point d'autre mal que
» de rendre la Sorbonne moins considérable par ce pro-
» cédé, qui lui ôtera l'autorité qui lui est si nécessaire
» en d'autres rencontres.

» Le bon Pere se trouvant aussi empêché de soutenir
» son opinion, au regard des Justes, qu'au regard des
» méchants, ne perdit pourtant pas courage.

» Comme je fermais la lettre que je vous ai écrite, je
» fus visité par M. N*** notre ancien ami; le plus heu-

de Louis XIV ne sentit pas ce défaut, & l'on voit, par beaucoup d'écrits, postérieurs à Pascal,

---

» reusement du monde pour ma curiosité, car il est très » informé des questions du tems; il sait parfaitement » le secret des Jésuites, chez qui il est à toute heure, & » avec les principaux.

J'ajouterai que quand Pascal, après avoir cité un passage des casuistes Jésuites, demande sérieusement, si ce sont des *Chrétiens*, ou des *Turcs*, *qui parlent*, *si leurs textes sont des inspirations de l'Agneau*, ou des *abominations suggérées par le Dragon*; quand après avoir rapporté, je ne sais quelles sottises du Pere le Moine, il s'écrie: *Cette comparaison vous paraît-elle chrétienne dans une bouche qui consacre le corps adorable de Jésus-Christ*; quand il fait un long parallele de *Jésus & du Diable*; quand, pour s'excuser d'avoir plaisanté les Jésuites, il rapporte *que Dieu le pere s'est moqué d'Adam dans* le paradis terrestre, & *qu'au jour du jugement il plaisantera les damnés, &c.* On est obligé de convenir que ces traits ne sont ni d'assez bon goût, ni d'assez bon sens. Il ne faut pas accuser notre Auteur de manquer de respect à Pascal, en remarquant quelques défauts. Le respect superstitieux, qui ne voit pas les fautes des grands hommes, ou les dissimule, ne peut convenir qu'à des esprits petits & froids. L'enthousiasme, qu'un grand homme inspire à de grandes ames, ne le leur fait point voir comme parfait, mais comme supérieur à ses défauts.

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

que les Auteurs se plaisaient alors à placer dans leurs ouvrages ces tournures familieres, comme un moyen de ne point passer pour pédant, & pour se donner un air cavalier. Depuis on a senti que le style devait être plus élevé & plus soutenu que la conversation, puisque l'Auteur a plus de tems pour écrire, & le Lecteur plus de tems pour juger. La conversation même a pris un ton plus noble, sans cesser d'être naturelle; & c'est peut être encore plus à la nécessité, à l'habitude de bien parler, qu'à l'étude des grands modeles, que nous devons l'avantage d'avoir, à cette époque de notre litérature, un plus grand nombre de gens de lettres qui écrivent avec agrément & avec élégance.

On pourrait dire encore que les plaisanteries de Pascal, perdent une grande partie de leur prix pour les lecteurs, a qui les matieres de Théologie sont étrangeres; que la crainte d'être accusé d'impiété & de profanation, l'oblige d'émousser ses plaisanteries, & de les resserrer dans un cercle trop étroit; qu'il parle souvent des hérésies des Jésuites sur la grace, avec une chaleur qui ne pouvait échauffer que les Théologiens de son parti; qu'enfin, en attaquant la morale relâchée des Jésuites, & leur acharnement dans les disputes de Jansénisme, il a respecté leur intolérance

& leur fanatiſme, & qu'il n'a vengé que les Janſéniſtes, au lieu de venger le genre humain. Le plus grand défaut des *Provinciales*, c'eſt d'avoir été écrites par un Janſéniſte; & ſi Paſcal l'a été, c'eſt la faute de ſon ſiecle.

Les Jéſuites ont reproché aux *Provinciales* quelques infidélités; mais elles doivent moins être imputées à Paſcal qu'aux Théologiens qui lui ont fourni des mémoires. Il ſe ferait fait un ſcrupule d'en avoir la moindre défiance. Ces taches légeres, que quelques corrections euſſent fait diſparaître, ne méritaient pas le bruit qu'en firent les Jéſuites, & ne les rendaient pas innocents. On doit ſavoir gré ſans doute à ceux qui, en examinant l'ouvrage d'un homme de génie, y obſervent des défauts; mais ils doivent ſe ſouvenir que le ſoleil, malgré ſes taches, a aveuglé les yeux qui les ont découvertes.

Un autre reproche plus grave, c'eſt que Paſcal a préſenté comme un ſyſtême formé par les Jéſuites, ce qui n'était qu'un abus de la ſcholaſtique, commun aux Jéſuites, & aux autres ordres. Peut-être même que dans la pratique, les Jéſuites n'en avaient guere plus abuſé que les autres; pourquoi donc donner pour le crime d'un ſeul Ordre, ce qui était celui de tous? C'eſt que quelque fois on va rechercher les crimes oubliés d'un

d'un coupable insolent & dangereux, tandis qu'on pardonne à ses complices, méprisés ou repentants : c'est que Pascal avait besoin, pour perdre les Jésuites, de ménager les autres Moines, ou même de les attirer dans son parti.

Il y a peut-être, dans cette conduite, plus de politique que de justice rigoureuse, mais c'est ici un de ces cas, où la faiblesse oppose un peu de ruse à la force ; & Pascal eût été absous, du moins par les maximes des casuistes Jésuites. D'ailleurs, en relevant la turpitude de tous les scholastiques, ou catholiques, ou réformés, il eût élevé un scandale nuisible à tout le Christianisme ; & si le zele des Jansénistes leur ordonnait de mettre au jour les scandales des Jésuites, la charité leur prescrivait d'étendre un voile sur ceux des autres Ordres.

La fureur des Jésuites éclata de toutes les manieres, dont peut éclater la fureur d'une société de Moines.

Pascal fut accablé d'injures grossieres, auxquelles il répondit par d'excellentes plaisanteries. On rendit au Jansénistes leurs calomnies, & même avec usure.

L'Auteur des *Provinciales* fut accusé d'hérésie, d'impiété, de sédition : il était peut-être hérétique, mais il n'était ni impie, ni séditieux ; & ces

accusations, qui pouvaient compromettre sa sûreté, firent dire que les Jésuites suivaient dans la pratique les maximes de leurs Casuistes; enfin, ils porterent l'aveuglement jusqu'à faire un crime à l'Auteur des *Provinciales*, de ce qu'il avait révélé dans ses lettres, des opinions que l'utilité publique devait ensevelir dans le silence; mais si le livre, où Pascal ne parlait de ces opinions que pour les combattre, & les rendre ridicules, était encore dangereux, combien donc n'étaient pas coupables ces Auteurs, contre qui Pascal s'était élevé, & qui avaient sérieusement soutenu ces mêmes opinions? C'est cependant sur ce prétexte que les Jésuites solliciterent la condamnation des *Provinciales* à Rome, & dans ceux des Tribunaux de France, où ils croyaient avoir du crédit. Enfin ces lettres furent condamnées par l'Inquisition de Rome, par le Parlement d'Aix, & le Conseil d'Etat. Un siecle après, Rome a détruit les Jésuites; le Parlement d'Aix, en faisant brûler leurs livres, comme les *Provinciales*, & en chassant les Jésuites, a pris dans ces mêmes *Provinciales* le motif de ses arrêts (*a*). Exemple inf-

(*a*) J'aurais desiré, qu'en applaudissant à la destruction des Jésuites, l'Auteur se fut élevé contre l'horrible du-

tructif, & qui montre quelle force a le génie, lorsque dans une nation éclairée, il s'éleve contre une puissance qui ne doit sa force qu'à l'erreur & à l'habitude de la craindre. Rien ne prouve mieux l'utilité des lumieres, & ne donne une espérance mieux fondée, que le tems n'est pas éloigné peut-être, où les erreurs, qui on fait si longtems le malheur des hommes, disparaîtront enfin de la terre (*a*).

---

reté avec laquelle on a traité tant d'individus, la plupart innocents du fanatisme & des intrigues de leur Ordre. On a trop oublié qu'ils avaient été des hommes & des citoyens, avant d'être des Jésuites; & l'opération la plus utile à la raison & au bonheur de l'humanité, a été souillée par les emportements de la vengeance & du fanatisme (*).

(*) *Vous êtes trop bon, Monsieur, il semble qu'on ait fait une St. Barthélemi des Jésuites; il n'y a eu pourtant que frere Malagrida de brulé en Portugal, & le général Ricci de mort en prison à Rome.*
Second Editeur.

(*a*) Je crains que l'Auteur ne se trompe ici, & que la destruction des Jésuites n'ait plus été l'ouvrage du Jansénisme que de la raison. Peut-être le genre humain est-il condamné à être toujours esclave des préjugés, & ne fera-t-il que changer d'erreurs. Cela peut tenir à la pro-

C'eſt en 1656 que parurent les *Provinciales ;* & les queſtions propoſées à Paſcal par Fermat, & diſcutées dans les lettres de ces deux grands Géometres, avaient produit en 1654 le traité du Triangle arithmétique, ouvrage très court, mais plein d'originalité & de génie.

Les problêmes, dont Paſcal y donne la ſolution, conſiſtent à ſommer les nombres naturels, triangulaires, pyramidaux, & à trouver auſſi les ſommes de leurs quarrés & de toutes leurs puiſſances. Ces queſtions, que l'habitude de l'algebre a rendues faciles, & que Fermat a auſſi réſolues, ont été traitées par Paſcal, ſelon une méthode ingénieuſe & ſinguliere. Il forme des caſes dans un triangle équilatéral, en le diviſant par des lignes paralleles à chacun de ſes deux côtés, & également diſtantes entr'elles. Il place dans les

---

digieuſe inégalité des eſprits, de laquelle il réſulte néceſſairement, qu'il y aura toujours des opinions que la multitude adoptera ſans les entendre (*).

(*) *Qu'aurait dit à cela notre ami Helvétius qui aſſura que tous les eſprits étaient égaux pour dire quelque choſe de neuf; & qui fut condamné par gens graves ſe mêlants peu des choſes d'eſprit ?*

Second Editeur.

cases les plus voisines de chaque côté, les nombre constants, & ensuite, successivement dans chaque case de l'intérieur, la somme de tous les nombres écrits dans la suite des cases qui la précedent, depuis le sommet de ce rang, jusqu'au terme correspondant à la case qu'on veut remplir. D'après cette formation, on voit que tous les nombres figurés se trouveront successivement inscrits dans ces cases; & puisque chaque case est déterminée par deux nombres rélativement à chaque côté du triangle, un des deux marquera le rang que le nombre figuré occupe dans la suite à qui il appartient, & l'autre l'ordre qu'occupe cette suite parmi celles des nombres figurés.

Pascal déduit ensuite, de la formation de son triangle, le rapport de chaque nombre, avec celui qui le précede dans les deux rangs qui lui font supérieurs, chacun par rapport à un des côtés du triangle. Ce rapport une fois trouvé, il applique cette connaissance à la détermination de la somme de chaque suite de nombres figurés, à celle de leurs puissances, à la doctrine des combinaisons, & enfin celle-ci au calcul des probabilités.

Les formules, trouvées par Pascal, conduisent à celles du binome de Newton, lorsque l'exposant du binome est positif & entier. Aussi

la découverte de Newton consiste-t-elle principalement à avoir étendu la formule du binome aux exposants négatifs ou fractionnaires, par lesquels Wallis avait appris à exprimer les radicaux & les dénominateurs. Cette considération de Wallis, qui semble d'abord n'être autre chose qu'une maniere différente d'écrire ces quantités, a été une des principales causes des grands progrès de l'analyse moderne; & l'on peut même dire, en général, que les découvertes, qui ont paru plus d'une fois changer la face de cette partie des sciences, n'ont presque jamais consisté qu'à imaginer des notions nouvelles, par lesquelles on pût exprimer, sous une maniere simple & susceptible d'être soumise au calcul, une classe très étendue de quantités, qu'auparavant on ne pouvait exprimer que par des formules très compliquées. Cette remarque ne doit point diminuer la gloire de Wallis, ni celle de Newton. En effet, si le moyen de déduire des recherches de Pascal, la formule du binome, nous paraît très simple maintenant, il faut observer, qu'indépendamment des progrès de la théorie, l'habitude d'employer l'algebre a rendu cet instrument d'un usage si simple, qu'il n'y a point de jeune homme qui, après six mois d'étude, ne sache s'en servir avec plus de facilité que Newton ou que Descartes. Pascal

n'a considéré qu'un seul cas du calcul des probabilités; c'est celui où l'on propose de partager un enjeu donné, lorsque les joueurs veulent cesser de jouer, & que la probabilité de gagner n'est point égale entr'eux.

Les principes que Pascal a employés, reviennent à ceux de Huyghens, qui s'occupait de ce calcul à peu-près dans le même tems, & il me semble que Pascal les appuie sur des fondements encore moins solides.

S'il était question de donner ici l'histoire de ce calcul, je ferais observer que ces principes ne sont pas incontestables, qu'ils supposent une égalité parfaite entre deux cas essentiellement différents : celui d'un homme qui est sûr de gagner une somme, & celui d'un autre homme qui n'a qu'une petite probabilité de gagner une somme beaucoup plus forte, que, à la vérité, la différence entre l'état de ces deux hommes diminue si on multiplie le nombre des coups où les deux joueurs feraient entr'eux cette convention, ensorte que le principe, qui fait regarder semblable l'état des deux joueurs, n'est sur-tout applicable, en aucune maniere, au cas, où le jeu ne pourait être joué qu'une seule fois. Cette condition rappelle une application singuliere que Pascal fit du calcul des probabilités; il observa qu'il y avai

une différence infinie entre le ſort qui attend les impies, s'il y a des peines éternelles, & le peu qu'ils ont à gagner, s'ils ſubiſſent un anéantiſſement total; & il en conclut qu'il y a un avantage infini à préférer dans ſa conduite, l'opinion de l'éternité des peines, pour peu que la probabilité ne ſoit pas infiniment petite, c'eſt-à-dire, en langage ordinaire, pourvu qu'elle ne ſoit pas abſurde.

On eſt étonné que Paſcal ſe ſoit permis, dans une matiere ſi reſpectable, un raiſonnement qu'il eſt ſi aiſé de prendre pour une plaiſanterie; mais il eſt plus étrange encore que ſes Editeurs aient pu le croire ſérieux. Les Jéſuites mêmes, qui avaient commencé par en parler comme d'une dériſion impie, finirent par la propoſer aux incrédules, comme une raiſon ſans replique. Un des ſectateurs, du parti de Paſcal, mais qui n'était pas un Paſcal, a fait, à cette occaſion, un ouvrage curieux. Il y ſoutient qu'il y a des démonſtrations d'un autre ordre que celles de la Géométrie, & plus certaines encore; l'Auteur prétend, par exemple, qu'il eſt plus ſûr de l'exiſtence de la ville de Rome que de cette vérité, deux & deux font quatre.

Paſcal, tourmenté par une longue inſomnie, ſe permit d'abréger l'ennui de ſes veilles, en mé-

ditant ſur la théorie des Cycloïdes. C'eſt l'excuſe que ſa ſœur donne à cette violation du vœu qu'il avait fait de renoncer aux occupations profanes. Baillet prête à ce travail un motif plus religieux. On croyait alors en France que l'étude des ſciences naturelles, & des mathématiques, ſur-tout, menait à l'incrédulité; c'était principalement aux Géometres & aux Phyſiciens, à ces hommes qui doivent être les plus difficiles en preuves, que Paſcal avait deſtiné ſon ouvrage; & il voulait les prévenir d'avance en ſa faveur, & leur montrer que celui qui avait entrepris de les éclairer ſur la foi, aurait pu les inſtruire, même ſur les objets de leurs occupations.

Roberval & Deſcartes avaient déja fort avancé la théorie de la Cycloïde, celle de toutes les courbes, après les ſections coniques, ſur laquelle les Géometres avaient le plus travaillé, & celle, ſans exception, qui leur a fourni le plus de vérités curieuſes, ou utiles; on ſait que la Cycloïde eſt égale à quatre fois le diametre de ſon cercle générateur, & que ſon aire eſt triple de celle du même cercle; que tous les ſolides, & toutes les ſurfaces courbes, que produit la Cycloïde, les centres de gravité de ſes arcs, de ſon aire, des ſolides qu'elle engendre, & de leurs ſurfaces, ſont déterminées en ſuppoſant la qua-

drature du cercle; on ſait que la développée de la Cycloïde, eſt une Cycloïde égale & ſemblable; que cette courbe enfin réunit les deux propriétés, d'être la courbe de la plus vite deſcente, & celle où les oſcillations ſont iſochrones.

Paſcal avait écrit d'abord un petit ouvrage latin, intitulé *Hiſtoria trochoïdes* : c'eſt un factum pour Roberval, contre Toricelli & Deſcartes, plutôt qu'une hiſtoire.

Roberval avait été l'ami de Paſcal le pere, & ſon fils était très capable de prévention; il avait à la fois un eſprit vif & une ame ſimple; il crut Roberval ſur le compte de Toricelli, comme il avait cru les Solitaires de Port-Royal ſur les jéſuites. Il ſerait à deſirer qu'on pût excuſer, auſſi facilement, la conduite de Paſcal dans les démêlés avec Wallis & le jéſuite Laloubere. Paſcal s'était engagé à donner cent piſtoles à chaque Géometre, qui réſoudrait, avant le premier Octobre 1657, les problêmes propoſés ſous le nom de Détouville. Wallis les réſolut avant ce terme. Un certificat d'un Notaire d'Oxford le prouvait : & Paſcal avait même reçu cette ſolution avant le jour preſcrit; mais Détouville exigeait, dans ſon programme, que la ſolution fût remiſe à un Notaire de Paris, où à M. de Carcavi, dépoſitaire des cent piſtoles;

& c'eſt uniquement, ſur le défaut de cette formalité, que le prix fut refuſé à Wallis. Laloubere, dont la ſolution avait été trop tardive, ne pouvait prétendre au prix, mais il avait réſolu les problêmes propoſés : Paſcal ne voulut pas en convenir.

Nous avons dit que ſon projet, en publiant ces problêmes, était de gagner de l'autorité auprès de ce que l'on appellait alors eſprits forts (*a*). Sans doute il crut que pour l'intérêt de *la*

(*a*) C'eſt le nom, que dans le ſiecle dernier, on donnait à ceux qui ne croyaient pas la religion chrétienne, comme ſi c'était là une preuve de force d'eſprit. Ce mot devenu de mauvais goût ; les noms de libertins, d'incrédules, de matérialiſtes, de déiſtes, d'athées, ont paſſé rapidement, & on s'eſt arrêté à celui de philoſophes, on d'encyclopédiſtes, dont l'un ſignifie ami de la vérité, & l'autre coopérateur de l'encyclopédie ; ces mots dureront plus longtems, parce que, les rendant ainſi ſynonimes d'incrédules, on peut eſpérer de trouver le moyen de nuire aux véritables Philoſophes, & aux Savants célèbres qui ont travaillé à l'encyclopédie. (*)

(*) *Il faut toujours en France perſécuter quelqu'un, tantot c'eſt Vanini à qui on fait accroire qu'il eſt ſorcier & athée parce qu'on a trouvé chez*

bonne cause, il ne fallait pas qu'un Jésuite partageât sa gloire. Quelques fautes de copiste, que Laloubere avait laissées dans le manuscrit envoyé à Pascal, furent le prétexte de cette injustice. Pascal, dans les écrits qu'il publia à ce sujet, eut encore, comme dans les autres querelles avec les Jésuites, le secret d'être plaisant, & d'avoir le public pour lui. Peut-être Pascal s'imaginait-il n'avoir été que juste envers Laloubere, & qu'il haïssait trop les Jésuites, pour imaginer qu'il pût y avoir chez eux de bons Géometres. Il ferait cruel d'être obligé de soup-

---

lui un crapaud dans une bouteille; tantot c'est un nommé Toussaint auteur d'un très plat livre sur les mœurs qu'on a la sottise de trouver hardi. C'est dans un autre pays une société de francs-maçons, gens dangereux qui portent un tablier a table. Il n'y a pas encor longtems qu'on pendait en Espagne un Juif entre deux chiens; en France on tient Arnaud en exil pour la grace triomphante, & Fénelon pour l'amour pur. Autrefois on voulut faire bruler à Paris comme ayant fait pacte avec le Diable les premiers imprimeurs qui apporterent des livres. Second Editeur.

çonner Pascal de mauvaise foi; disons plutôt qu'il se laissa entraîner à l'esprit de parti, seule tache qu'il faille reconnaître dans cet Homme célèbre, & qu'on doit pardonner, sur-tout dans un siecle où la raison réduite à quelques disciples isolés & cachés, n'avait point encore de parti. Pour ce qui regarde Wallis, comme il n'était point question de gloire, mais d'intérêt, il est impossible qu'un motif si bas, pût animer un homme qui avait dissipé sa fortune en aumônes. Mais ce défi de Détouville avait été une espece de bravade, adressée aux ennemis des Jansénistes, encore plus qu'aux Géometres. L'honneur de ce parti demandait que l'Auteur des *Provinciales* n'eût pas de rivaux dans les sciences, & sur-tout qu'il n'eût pas un hérétique pour rival. Or, quand l'intérêt d'une secte est compromis, on ne peut plus compter sur la justice de personne.

Pascal ne survécut que trois ans à l'impression du traité de *la Roulette*. Il y avait vingt ans que la vie n'était pour lui qu'un supplice; on trouva, sur des feuilles volantes, le peu qu'il avait pu ramasser des matériaux de son grand ouvrage, quelques pensées sur la méthode géométrique, & des notes informes, qui paraissaient avoir été faites dans le tems de la compo-

ſition des *Provinciales.* Il y a dans ces notes une penſée d'une vérité frappante à l'occaſion de cette perſécution, qui, ſuſcitée par les Jéſuites contre les ſolitaires de Port-Royal, attira à ſes Auteur la haine de tous ceux qui cultivent les lettres, de ces hommes chez qui les générations futures vont apprendre ce qu'elles doivent penſer, & qui, par-là, deviennent bientôt les maîtres de l'opinion. *Ils ſont bien peu politiques en perſécutant Port-Royal*, dit Paſcal; *chacun des Solitaires, une fois diſperſés, oſera dire ce que la crainte de cauſer la ruine de Port-Royal l'obligeait de diſſimuler.* Que ceux qui ſe croient intéreſſés à mettre des bornes à la liberté de penſer, apprennent de cette réflexion, que le ſeul moyen qui leur puiſſe réuſſir, eſt de protéger les ſociétés ſavantes, & de laiſſer à ces ſociétés aſſez de liberté pour que ceux, de qui le génie eſt à craindre, puiſſent deſirer d'y occuper une place.

Je m'arrèterai peu aux penſées ſur la méthode de démontrer; ſelon Paſcal que hors de la Géometrie, il n'y a point *de véritables démonſtrations.* En cherchant ce qui donne à la Géometrie cet avantage, on voit qu'elle n'emploie aucun terme qu'elle ne l'ait défini, que jamais le ſens de ce terme ne varie, & qu'ainſi on peut dans chaque propoſition, en ſubſtituant à chaque terme ſa dé-

finition, parvenir à des propoſitions évidentes par elles-mêmes & à des notions ſimples, qu'il ne faut plus ni prouver, ni définir. Sans cela on tomberait dans une fauſſe ſubtilité, qui deviendrait une nouvelle ſource d'erreurs. Cette méthode eſt applicable aux ſciences même de faits; parce qu'alors une propriété donnée par l'expérience, ou un fait obſervé, y tient lieu des notions ſimples, des propoſitions évidentes par elles-mêmes qui ne doivent plus être ni définies, ni prouvées.

Si l'application de cette méthode eſt facile dans preſque toutes les ſciences naturelles, elle devient difficile dans les ſciences morales, parce que la plupart des termes de celles-ci ſont employés dans l'uſage ordinaire avec un ſens vague & confus, & qu'il faut, après en avoir fixé le ſens, veiller toujours à ce qu'il n'arrive jamais de les employer dans le ſens vulgaire. Mais il eſt tems de venir à ce qui a mérité à Paſcal le nom de Philoſophe & augmenté encore la réputation de l'Ecrivain des *Provinciales*, je veux dire à ſes *penſées ſur l'homme*.

Paſcal croyait que les preuves de l'exiſtence de Dieu, tirées des conſidérations métaphyſiques, ne donnent de l'être ſuprême qu'une connaiſſance inutile à la morale. Il croyait que les preu-

ves qu'on déduit de l'ordre du monde, quelqu'imposantes qu'elles soient par elles-mêmes, quelque force qu'elles aient sur les bons esprits, ne sont pas suffisantes contre des athées endurcis, qui peuvent y opposer avec quelqu'avantage & le désordre apparent du monde, & ces phénomènes, dont l'ordre, ou le désordre nous échappe, & dont le nombre est immense eu égard au petit nombre d'objets dans lesquels l'ordre a pu nous frapper. Pascal ne se flattait pas de pouvoir résoudre ces difficultés; & l'eût-il pu? il ne s'en fût pas occupé: ce n'aurait été que livrer aux disputes des gens instruits & des Philosophes, une vérité dont la croyance est nécessaire à tous les hommes. Il crut donc qu'il fallait chercher des preuves d'un autre genre; & il pensait de même sur les preuves historiques de la Religion Chrétienne. Il restait toujours, selon lui, des objections assez fortes pour rendre impossible la conviction de tout homme dont le cœur ne sentirait pas qu'il a besoin d'un Dieu.

C'est dans la connaissance de l'homme qu'on doit trouver ces preuves palpables & qui doivent parler au cœur de tous les hommes. Pascal s'était souvent plaint, dans ses profondes spéculations géométriques, de ne pouvoir faire partager à personne l'intérêt qu'elles lui inspiraient.

Quand

Quand il ſe mit à étudier l'homme, il trouva, qu'il y avait encore plus de gens qui étudiaient la Géometrie, qu'il n'y en avait qui s'étudiaient eux-mêmes. Il fut aiſé à Paſcal de prouver combien l'homme eſt faible & corrompu; peut-être il eût été plus philoſophique de chercher comment il l'eſt devenu, puiſque c'eſt le ſeul moyen d'apprendre ce qui pourait le corriger. Mais Paſcal attendait tout de la religion, & il ne voulait que bien convaincre les hommes de leur faibleſſe & ſur-tout, la leur faire fortement ſentir. Selon Paſcal, l'homme eſt tellement ſoumis à l'empire de l'habitude, que ce qu'on nomme nature, n'eſt peut-être *qu'une premiere coutume*.

L'homme eſt faible & vain à la fois, parce que ſa faibleſſe lui faiſant éprouver à chaque inſtant le beſoin qu'il a des autres, il veut leur donner une opinion de ſa force: toutes les folies, toutes les inconſéquences qu'on lui reproche, ſont les conſéquences néceſſaires de ſa faibleſſe ou de ſa vanité: les marques extérieures de reſpect ſont toujours, en dernier reſſort un hommage que la faibleſſe rend à la force, ou réelle ou imaginaire; & moins elle eſt réelle, plus elle attache de prix aux marques extérieures, plus elle ſe diſtingue par des ornements ou des cérémonies. Ainſi *les Magiſtrats de Juſ-*

tice, *les Médecins*, les Docteurs qui doivent la vénération publique non à leurs *connaissances* réelles, mais à *l'opinion qu'on en a*; ainsi toutes les puissances qui ne doivent qu'aux erreurs de l'imagination l'idée qu'on a de leurs forces, sont jalouses à l'excès de leurs étiquettes & de leurs ornements; tandis que la *milice* les dédaigne parce qu'elle sent combien sa force est réelle.

Si l'opinion, c'est-à-dire la croyance de la multitude, est la Reine du monde, c'est parce qu'elle dirige la force qui réside dans le plus grand nombre: *Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. La justice change selon les pays. Ce qui est juste sur le bord d'un fleuve est injuste de l'autre côté*; & cette instabilité est encore un effet de la faiblesse humaine, *car il fallait que la justice fût unie à la force pour conserver la paix qui est le souverain bien. On sait facilement où est la force, l'on ignore où est la justice, & il est plus aisé de faire dire que ce qui plait à la force est justice, que d'assujettir la force à céder à la justice. La justice n'a donc été chez les différentes nations que l'expression de la volonté du plus fort. Ainsi il ne faut pas dire au peuple que ses loix sont injustes; car il est quelquefois nécessaire de le tromper; il ne faut pas même lui dire qu'il doit obéir aux loix, parce qu'elles sont jus-*

tes ; il n'aurait qu'à vouloir les examiner : il faut lui dire qu'il doit leur obéir parce qu'elles sont établies ; car il faut surtout éviter les séditions. Ainsi le sage doit parler comme le peuple, en conservant cependant *une pensée de derriere.* (*)

Si l'homme soumis de toutes parts à l'empire de la force, rentre ensuite en lui-même, il y trouve d'autres preuves de sa faiblesse; s'applaudira-t-il d'avoir fait le destin des Etats ? *Un grain de sable placé dans l'uretre* de Cromwel a décidé du sort de l'Europe, *& si le nez de Cléopatre eût été plus court, la face de la terre eût été changée.* S'enorgueillira-t-il de la force son esprit? Le bourdonnement d'une mouche l'empêche de penser. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, *chassez cet insecte importun, qui trouble cette puissante intelligence, qui gouverne les villes & les royaumes.* Sera-ce de la connaissance de la vérité? Placé entre deux infinis en grandeur & en petitesse, & tous deux également incompréhensibles, ne trouvant qu'ignorance à chaque

(*) *Ces décisions de Pascal sont étonnantes; & la pensée de derriere semble plus d'un Jésuite que de Pascal. On en parlera ailleurs.*

Second Editeur.

pas qu'il veut faire dans l'étude de la nature; entouré par-tout ailleurs d'obſcurité & de contradictions, il ne reſte donc à l'homme de ſcience réelle que la Géometrie; & dans cette ſcience même, il voit devant lui une immenſité de vérités que jamais la race humaine ne peut épuiſer quelle que ſoit ſa durée; & derriere lui, des principes qui le ramenent à une métaphyſique impénétrable. Cependant loin d'être abattu ſous tant de faibleſſe; cet être miſérable ſemble ſentir, que ce n'eſt point là ſon état naturel; il cherche à en impoſer à ſes ſemblables, par une fauſſe idée de ſa force, & à ſe rendre maître, par l'opinion, de la force réunie de pluſieurs. Il cherche à s'en impoſer en s'efforçant de ſe diſtraire de lui-même; de-là naiſſent en lui l'amour des plaiſirs & la vanité; tout ſon bonheur, toute ſa force ſe fondent ſur l'erreur, & c'eſt la ſource de cette haine contre la vérité, fruit néceſſaire de l'amour propre.

Nous ne pouvons ſouffrir le bien qu'on nous fait en nous avertiſſant de nos défauts. Auſſi la ſociété n'eſt-elle qu'un commerce de fauſſeté & de diſſimulation. On *ſe brouillerait avec ſon meilleur ami, ſi on ſavait ce qu'il penſe de nous, ou ce qu'il en dit, lorſqu'il en parle ſans prévention;* & il n'y aurait pas *quatre amis dans le monde, ſi*

tous les hommes ſavaient ce qu'ils diſent les uns des autres.

Plaignons Paſcal d'avoir aſſez peu ſenti l'amitié pour croire qu'on peut juger ſon ami ſans prévention, & de n'avoir connu des erreurs des hommes, que celles qui les diviſent, & non celles qui font qu'ils s'aiment davantage. Les éditeurs n'ont point imprimé la penſée que nous venons de citer; elle aurait donné une trop mauvaiſe idée des amis de Paſcal. (*)

Ce mépris profond que Paſcal ſentait ſi fortement pour la baſſeſſe & la fauſſeté humaine, il voulait l'inſpirer à l'homme pour l'homme même. C'eſt là ce qu'il voulait oppoſer au ſentiment que l'homme a de ſa grandeur. En montrant ainſi dans un contraſte effrayant tant de grandeur avec tant de baſſeſſe, en faiſant obſerver que l'ordre des ſociétés n'eſt fondé que ſur notre faibleſſe & ſur nos vices, que nos découvertes ſublimes dans les ſciences nous ont laiſſé toute notre méchanceté, que nos actions les plus

(*) *On ſent en liſant ces lignes qu'on aimerait mieux avoir pour ami l'auteur de l'éloge de Paſcal, que Paſcal lui-même.*

Second Editeur.

ſublimes ſont corrompues par le déſir qu'elles ſoient connues, que le ſentiment du juſte & de l'injuſte ſi général & ſi prompt, n'en eſt que plus propre à nous égarer & ne peut être aſſujetti par la raiſon à une regle invariable & ſolide; Paſcal eſpérait faire ſentir à l'homme qu'il eſt ſous la main d'un être tout puiſſant qui l'a créé pour un état de grandeur, mais qui le punit ; & lorſque ſentant le poids de cette main toute puiſſante, notre ame accablée de l'idée de la grandeur de ſon Dieu, & de ſa propre faibleſſe, aurait cherché avec crainte & avec amour, dans le ſein de ce Dieu, des connaiſſances & des conſolations que la nature n'avait pu lui donner, alors Paſcal lui aurait préſenté la religion chrétienne, dont elle aurait embraſſé avec ardeur l'économie toute miraculeuſe & les conſolations ſurnaturelles.

Tel était le projet de Paſcal; ſon ouvrage devait être également éloigné de la méthode ſeche & fatigante de Charron & de la liberté de Montaigne plus propre à délaſſer l'eſprit & à l'inviter à chercher en lui-même les vérités qu'on lui indique, qu'à le forcer à croire une vérité dont on veut le convaincre. Le ſtyle devait être celui de la penſée de Paſcal, *la nature qui ſeule eſt bonne*, diſait-il, *eſt tout à fait familiere &*

commune, & l'on peut juger par ce qui nous reſte de ſes penſées que le ſtyle de ſon ouvrage eût été conforme à cette regle. Les penſées énergiques & fortes y ſont exprimées par des mots communs ; & ce qui bleſſerait dans un homme, qui aurait moins de génie & de goût, devient dans Paſcal, piquant & ſublime. Il n'a pas ſongé à l'harmonie, mais ſes phraſes ont une gravité & quelquefois même, une eſpece d'aſpérité convenable à l'auſtérité de ſon ſujet. Jamais on à démèlé, avec plus de fineſſe, tous les détails de la corruption & de la vanité. Jamais on n'a ſu fouiller avec tant de profondeur dans le cœur de l'homme, & jamais un mépris plus froid & mieux exprimé, n'a montré la ſupériorité du génie qui a ſu pénétrer ſa propre miſere.

Ces penſées n'ont pas été toutes imprimées. Les amis de Paſcal en ont fait un choix dirigé malheureuſement par les vues étroites de l'eſprit de parti. Il ſerait à deſirer qu'on en fit une nouvelle édition où l'on imprimerait pluſieurs de ces penſées qui ont été ſupprimées ſoit par une fauſſe délicateſſe pour la mémoire de Paſcal, ſoit par politique; mais il faudrait en retrancher un plus grand nombre, que les dévots éditeurs ont publiées, tout indignes qu'elles ſont de Paſcal.

S'il m'était permis de hasarder mon opinion sur le projet de cet homme célèbre, je dirais que ce projet me paraît digne de son génie. Persuadé de la vérité de la religion chrétienne, son but était moins de la prouver, que de la faire croire. Il ne faisait pas à la nature humaine l'honneur de penser que dans les sciences morales, où l'intérêt, les passions, l'amour de la vertu même, se mêlent à nos jugements & les corrompent, on pût attendre de la raison seule la chûte des erreurs; il croyait que dans les sciences naturelles même, la vérité ne triomphe qu'avec une lenteur extrême, lorsque les causes morales n'en accélerent point les progrès. (*a*)

Ainsi Pascal, convaincu que les vérités mora-

(*a*) Pascal a dit, lui-même, qu'il n'y a de véritables démonstrations qu'en Géométrie: donc dans toutes les autres sciences, il restera toujours un fondement au doute; donc on ne peut jamais être sûr de convaincre, toutes les fois que le doute favorisera nos passions, nos erreurs, ou seulement notre paresse. Voilà pourquoi ceux qui veulent influer sur les opinions des hommes, sur la morale, la politique, &c. doivent imiter Pascal, Montesquieu, Voltaire, & disposer ceux à qui ils présentent la vérité, à se passionner pour elle. Il faut séduire les hommes pour les rendre raisonnables.

les ne germent que dans une terre bien préparée, crut qu'il fallait n'offrir qu'à l'homme effrayé de sa faiblesse & tourmenté des terreurs de l'avenir, ces preuves de la vérité du Christianisme ; selon lui, des esprits plus calmes n'en seraient frappés, que trop faiblement ; peut-être même ils négligeraient, ou dédaigneraient de les examiner. (*b*)

Cette méthode d'aller à la raison, en ébranlant d'abord l'imagination, n'a qu'un inconvénient, terrible à la vérité, c'est que l'homme intimidé qui cherche un appui dans la religion, doit naturellement se jetter dans les bras de celle dont l'habitude de son enfance lui cache les

---

(*b*) Ceux qui aiment la religion, doivent bien regretter que Pascal n'ait pas rempli son projet. Les nombreux Apologistes, que la religion chrétienne a eus dans ce siecle, comptant sur la bonté de leur cause, ont trop négligé les moyens humains. En vain un livre contient-il les raisonnements les plus forts ; pour qu'il soit utile, il faut qu'on le puisse lire. Pourquoi s'obstiner à combattre les idées de tolérance, d'humanité, de bienfaisance universelle, qui sont dans le cœur de tous les gens de bien ? Pourquoi affecter tant de mépris pour ces sciences physiques, qui ont donné à l'homme tant de ressources à opposer aux rigueurs de la nature ?

Pascal méprisait les sciences, mais les successeurs de

abſurdités & les inconſéquences; auſſi cette méthode eſt-elle ſur-tout propre à raffermir en général les hommes dans leur religion fauſſe ou vraie. Mais le but principal de Paſcal était de ramener au Chriſtianiſme les incrédules élevés dans ſon ſein, & il ſuffirait de leur faire ſentir vivement les horreurs du doute & la paix qui accompagne une foi ſoumiſe, afin que fatigués de leur incertitude, ils ſe rendiſſent moins difficiles ſur les preuves de la religion chrétienne. D'ailleurs le Chriſtianiſme doit à ſes nombreux ennemis & à la ſupériorité de lumieres qui regne dans les pays chrétiens, l'avantage d'être la ſeule religion qui puiſſe parler de ſes preuves. Les autres regnent ſur des peuples abru-

---

Paſcal ont-ils le même droit que lui? Sur-tout il ne fallait pas dire que l'amour des ſciences naturelles eſt un indice d'irréligion; cette aſſertion, injurieuſe à la religion même, eſt combattue par de grands exemples, que ceux qui oſent la faire, ſont eux-mêmes obligés de reſpecter.

La premiere chaire de phyſique expérimentale, établie en France, eſt due en grande partie aux ſoins de Mr. le Cardinal de Rochechouart; & l'eſtime qu'il fait des ſciences naturelles, a ſeule empêché l'étude de la phyſique d'être abolie dans le College de ſa ville épiſcopale. Il n'y a qu'un ſeul College en France

tis & crédules, & leurs miniſtres n'ont jamais connu d'autre maniere de raiſonner que de menacer au nom du Ciel, d'ordonner des pratiques & d'inventer des miracles : ainſi l'homme convaincu du beſoin d'une religion, & qui cherche la véritable, ſera plus naturellement porté vers celle dont les ſectateurs ont daigné raiſonner. Enfin Paſcal fortement convaincu de ſa religion, croyait que pour la faire embraſſer à l'univers, il ſuffirait d'inſpirer aux hommes le deſir violent & durable de n'être point trompés ſur cet objet.

Un tel ouvrage, écrit avec une éloquence forte & paſſionnée, eût été ſans doute utile au Chriſtianiſme ; il eût encore ſervi à rendre en général les hommes religieux. Cela même devait

---

où les jeunes gens puiſſent recevoir une éducation raiſonnable, où ils n'apprennent que ce qu'il eſt utile de ſavoir ; & ce College eſt l'ouvrage de Mr. l'Evêque de Rodez. Il ne fallait pas ſe fatiguer à prouver que les plus grands hommes de ce ſiecle, ſont ennemis du Chriſtianiſme : ce peut être un bon moyen de leur nuire, mais ſurement c'eſt une fort mauvaiſe preuve de la vérité de la religion. Enfin, il fallait ne jamais permettre que la cauſe de Dieu fût défendue par des échappés de Bicêtre, & que ...... ſuccédât à Paſcal.

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

être un grand avantage aux yeux d'un Philosophe qui ne voyait dans la morale humaine aucune base fixe sur laquelle on pût appuyer la distinction du juste, ou de l'injuste. (*)

La nature de l'ouvrage que Pascal méditait, la réputation de sainteté unie à celle du génie, l'adoration d'un parti, les clameurs de l'autre, tout inspira pour ces pensées une sorte de culte; & lorsqu'un homme célèbre, rival digne de Pascal, comme Philosophe & comme écrivain, & aussi grand poëte que Pascal avait été grand Géometre, osa attaquer quelques-unes des pensées, & avoir presque toujours raison, on regarda cette entreprise, comme un sacrilége. Il faut pourtant oser le dire: quoiqu'en général, le tableau que Pascal a fait de l'homme, soit aussi vrai qu'il est fortement tracé, cependant dans ces pensées jettées au hasard & que Pascal devait revoir, il lui en est échappé beaucoup de fausses. D'ailleurs, si Pascal a toujours raison lorsqu'il peint la corruption des hommes, il cesse de l'avoir lorsqu'il regarde cette corrup-

---

(*)...... *Rigidæ virtutis amator quære quid est virtus & posce exemplar honesti.*

Second Editeur.

tion comme générale, & ſur-tout comme naturelle & incurable. Des Philoſophes plus doux, peut-être plus raiſonnables, ne voient dans l'homme qu'un être faible & ſenſible, plutôt bon que méchant; puiſque les maux d'autrui ſont des maux pour lui lorſqu'il eſt ſans paſſions & ſans intérêt. De longues erreurs l'ont abruti & corrompu; les maux qu'elles ont accumulés ſur lui, l'ont rendu méchant; mais on ne doit pas déſeſpérer trop tôt de lui rendre, en l'éclairant, le courage de devenir meilleur & plus heureux. (*a*)

(*a*) Eſpérons donc; mais j'ai peur que l'Auteur ne ſe trompe encore ici. Je ſuis mal; mais pour être mieux, il faudrait commencer par me mettre plus mal encore, & ce mieux eſt-il donc ſi ſûr? Voilà ce que peuvent ſe dire tous les hommes. Voilà ce qui retient dans l'aviliſſement & la miſere, ceux mêmes qui oſent enviſager les moyens d'en ſortir.

Sans doute l'homme ſouffre quand il voit ſouffrir un autre homme; mais que peut produire ce ſentiment affaibli par l'habitude, par la diſſipation, depuis que, dans nos grandes ſociétés, les hommes ſont devenus des machines, dont on calcule le produit, & que nous ayons trouvé l'art infernal de compoſer nos plaiſirs des larmes & des ſouffrances de nos ſemblables?

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

Nous avons une vie de Pafcal écrite par fa fœur : on y chercherait envain les mots profonds ou fins qui devaient échapper fouvent à l'Auteur des *Provinciales* & des *Penfées* ; on y trouvera encore moins le caractere de cet homme illuftre ; cette vie eft l'ouvrage d'une dévote Janféniste, plus occupée de prouver que fon frere était un faint, que de faire connaître un grand homme.

Il paraît qu'il était peu fenfible ; du moins fa fœur admire ce parfait détachement de tout lien profane, qui rendait fon frere indifférent aux foins qu'elle lui prodiguait pendant fa longue & cruelle maladie. Il ne pleura point la mort de fa fœur, religieufe de Port-Royal, qui avait terminé une vie fainte par une fin digne de fa vie. On a de lui une lettre de confolation fur la mort de fon pere, adreffée fans doute à quelqu'une de fes fœurs ; & cette lettre, eft plutôt un fermon, que l'épanchement d'une ame abattue par une perte fi grande & fi irréparable. On eft fi étonné, en lifant cette lettre, que fur un fujet qui lui offrait tant de réflexions touchantes ou profondes, Pafcal ait pu trouver tant d'idées myftiques qu'il affure modeftement être bien fupérieures à tout ce que Sénèque, ou Epictete ont dit fur la mort.

Cependant un héros ou un Philosophe, dans le malheur, peuvent lire Sénèque avec fruit: & Pascal ne peut apprendre à mourir qu'à des religieuses. (*a*)

Pascal était bien éloigné de cette haine pour la vérité qu'il reprochait si fortement à la vanité & à la faiblesse humaine. Il souffrait sans peine qu'on l'avertît de ses défauts & de ses fautes; douceur au reste qui n'est jamais bien méritoire dans ceux qui ont de petits défauts & de grandes qualités.

C'est à lui que les Jansénistes ont dû l'usage de ne jamais parler de soi qu'à la troisieme personne & de substituer par-tout, *l'on* au *moi*; comme s'il n'y avait pas bien plus de véritable modestie à parler de soi avec simplicité, qu'à chercher des tournures pour avoir l'air de n'en point parler. C'était sur-tout à la vanité des Au-

---

(*a*) Il y a plus de rapport entre la maniere dont Pascal considérait la mort, & les idées des Stoïciens, que lui-même ne le croyait peut-être; selon lui la mort nous réunit à Jésus-Christ; selon les Stoïciens elle nous réunit à l'ame du monde. C'est au fond la même idée; mais quelle différence dans les conséquences qu'ils en tirent!

Auteur de l'éloge.

teurs que Pascal imposait cette loi, il ne pouvait souffrir qu'on dît *mon discours*, *mon livre*; & il disait assez plaisamment à ce sujet : *que ne disent-ils notre discours*, *notre livre*, *vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur ?* Il portait dans son cœur le sentiment de l'égalité primitive de tous les hommes aux yeux de la nature & de la religion. Il ne pouvait se résoudre à exiger de ses domestiques, ces services qui semblent dégrader l'homme, quand c'est la vanité qui les exige & non la faiblesse qui les demande. Il ne voulait pas employer en superfluités un bien auquel les pauvres privés du nécessaire avaient selon lui un droit plus sacré que celui de la proprieté. Telle fut, à la fin de sa vie, la source de cette fantaisie respectable, d'avoir dans son appartement un pauvre à qui il eût voulu qu'on rendît les mêmes soins qu'à lui-même (*a*). Peu de jours avant

(*a*) Madame Perrier prétend que le projet de Pascal, s'il avait pu guérir, était de se consacrer tout entier au service des pauvres. Il est douteux que Pascal eût été un bon garde-malade ; & il ne l'est pas qu'il eût pu faire de sa vie un usage plus utile à l'humanité. Les Scieurs de pierre sont plus nécessaires que les Architectes ;

avant sa mort, l'enfant d'un homme qu'il logeait chez lui par humanité, fut attaqué de la petite vérole. Il fallait que l'un ou l'autre fût transporté, parce que Pascal avait besoin du secours de sa sœur qui eût craint pour ses enfants la contagion de la petite vérole. Une opinion bien ou mal fondée faisait regarder ce transport, comme dangereux pour l'enfant; Pascal voulut donc avoir la préférence & il sortit de chez lui, quoique malade lui-même, & épuisé par de longues douleurs. Il jugea entre cet enfant & lui, comme un homme qui ne voyait pas de différence entre des hommes tous enfants d'un même pere.

---

tes; mais ce n'est pas une raison pour que Vitruve passe sa vie à scier des pierres.

La véritable vertu consiste, à faire de toutes ses facultés, l'emploi dont il résultera le plus de bien pour les hommes. Il est des vertus pour tous les degrés d'esprit, comme il en est pour tous les états. La vertu d'un homme de génie ne doit pas plus être celle d'une Sœur d'Hôpital, que la vertu d'un Roi ne doit être la vertu d'un Moine; & T..... se fût rendu aussi coupable en refusant d'administrer un grand Empire, que tant d'autres ont pu l'être en ne refusant pas.

Auteur de l'éloge.

Le caractere naturellement vif & impatient de Pascal avait été aigri par la douleur & par une mélancolie qui altérait même sa raison. Mais ces écarts étaient courts & il se hâtait de les réparer par son repentir & ses excuses. Les derniers mois de sa vie furent remplis de souffrances auxquelles on ne peut comparer que la résignation avec laquelle il les supporta. Il y succomba le 19 Août 1662, âgé de trente-neuf ans, deux mois.

On a opposé avec force l'exemple de Pascal à ceux qui semblent avoir relégué chez des femmelettes, la foi & les vertus purement religieuses.

Pascal non seulement croyait les dogmes, avec soumission, mais il pratiquait la morale chrétienne jusqu'au scrupule. Il s'accablait de mortifications, de macérations même, comme si la nature ne lui avait pas donné des maux assez cruels. Il portait une ceinture de fer, dont il s'enfonçait les pointes dans la chair; lorsqu'il ne pouvait se défendre de quelques mouvements d'orgueil, seul péché qu'il pût commettre; sa chasteté n'était ni celle d'un homme que l'habitude de méditer sur de grands objets éloigne des idées voluptueuses, ni celle à laquelle ses douleurs & sa faiblesse l'avaient condamné; mais

cette chasteté qu'un mot effarouche, qu'une seule pensée inquiete, & qui est aux yeux du monde une petitesse plutôt qu'une vertu. Voilà ce qu'on a répondu souvent à ceux qui osent parler avec mépris de la foi, ou des vertus qu'elle enseigne & qui ne sont pas celles de la nature. Mais la longue mélancolie de Pascal ôte à cette réponse un peu de sa force; & d'ailleurs il n'y a rien d'extraordinaire, d'absurde même dans les opinions ou dans la conduite, qu'on ne trouvât à justifier par l'exemple de quelques grands hommes.

Nous avons parlé de deux sœurs de Pascal, & de Perrier son beau-frere, qui exécuta les expériences du Puy-de-Dôme. Une des filles de Perrier fut guérie à Port-Royal d'une maniere qui fut regardée miraculeuse par les Jansénistes.

Cette secte, qui avait Pascal & Arnaud pour chefs, faisait alors des miracles : depuis elle n'a plus produit que des convulsions. La guérison de Mademoiselle Perrier fut opérée à Port-Royal, dans le tems même où les Jésuites excitaient le Gouvernement contre cette Maison, qu'ils peignaient comme un repaire de séditieux & d'hérétiques, & qui n'était que la retraite de quelques gens de lettres, occupés de travaux utiles

à la littérature ou à la religion. Mais ce miracle ne ſauva point Port-Royal, (*a*) quelque bien atteſté qu'il fût, & cette Maiſon fut détruite, malgré la voix du public, qui croit toujours volontiers aux miracles des gens perſécutés (*b*).

Si l'attachement de Paſcal, au parti Janſéniſte, fut inébranlable, ſa docilité, pour les Docteurs

---

(*a*) Les réformateurs du ſeizieme ſiecle ont bouleverſé l'Europe entiere, ſans avoir fait un ſeul miracle. Les Janſéniſtes en ont fait beaucoup, ſans pouvoir même exciter la plus petite émeute. Cela prouve combien le progrès des lumieres a contribué à la tranquillité publique.

(*b*) Depuis que l'on a imaginé d'atteſter juridiquement les miracles, on en a vérifié un grand nombre, & perſonne n'y a cru, même parmi ceux qui ſe feraient égorger pour d'autres miracles plus anciens, & tranſmis ſeulement par la voix publique. En général, la croyance, pour les miracles, augmente en raiſon de leur antiquité & de l'obſcurité des preuves. Cette obſervation contredit un peu l'aſſertion de Craig, qui, dans le livre intitulé *Theologiæ Chriſtianæ principia Mathematica*, prétend, d'après un fort beau calcul ſur la loi, ſelon laquelle décroiſſent les motifs de crédibilité, qu'il n'y aura plus en 3150 de motifs raiſonnables de croire la religion chrétienne. Il en conclut, qu'alors il n'y aura plus de foi ſur la terre, &

de cette secte, ne fut point aveugle. Avec un esprit trop conséquent, pour être bon sectaire, il avait un caractere trop ferme, & une ame trop sincere pour approuver la politique des Jansénistes; s'obstinant à ne vouloir ni abandonner

---

que le monde finira. Craig s'imaginait, apparemment, que les hommes ne croyaient jamais que sur de bonnes raisons.

Un compatriote de Craig (Pierre Péterson), a résolu le même problême; mais il assigne une autre loi au décroissement des motifs de crédibilité, & il prétend que c'est vers 1789 que la religion chrétienne cessera d'être croyable. Il en conclut, comme Craig, la fin du monde; & ce qui le confirme dans son opinion, c'est que la comete de 1661, doit reparaître vers la même époque.

Son ouvrage a été imprimé à Londres en 1701, sous le titre *animadversiones in Joannis Craig principia Mathematica*. Au reste ce ne sont point les seuls Savants qui se soient amusés à prédire la fin du monde. Mais depuis qu'un célèbre Ministre Luthérien, du seizieme siecle, a eu le malheur de survivre à l'époque de sa prédiction, ses successeurs ont eu soin d'en fixer une, à laquelle les Prophetes ne puissent atteindre. Ceux même qui sont jaloux de leur gloire, auprès de la postérité, ne manquent pas de reculer cette époque à plusieurs milliers d'années.

Auteur de l'éloge.

leurs opinions, quand le Pape les condamnait, ni avouer qu'ils n'étaient pas d'accord avec le Saint Siege, ils montraient, dans leur conduite, une subtilité & une souplesse qu'un zele bien pur ne pouvait approuver. Les Jésuites se flatterent d'établir, sur le bruit de quelque réfroidissement survenu entre Pascal & Port-Royal, que Pascal avait abjuré le Jansénisme, & désavoué les *Provinciales*. Un Jésuite fit même imprimer une déclaration du Curé, qui avait vu Pascal dans ses derniers moments; mais les Jansénistes, qui avaient un si grand intérêt à conserver le nom de Pascal, répondirent, avec tant de hauteur, que les Jésuites n'oserent plus citer cette déclaration, qui n'a servi qu'à augmenter la liste des fraudes pieuses.

La réputation de Pascal, après sa mort, fut si grande, le nom imposant de défenseur de la religion, contre les incrédules, fut répété avec tant d'avantage, les gens de lettres, Français ou étrangers, se réunirent pour l'admirer d'une voix si unanime, que les Jésuites mêmes furent en quelque sorte forcés de respecter sa mémoire. Maintenant, qu'ils ne sont plus, que le parti Janséniste, soutenu par quelques hommes de mérite, que les Jésuites avaient eu la mal-adres-

ſe de ſe rendre contraires, va être anéanti avec eux, le nom de Paſcal ſurvivra ſeul à ces querelles; parce que, de tous ceux qu'elles ont agités, lui ſeul a eu un véritable génie & qu'elles n'ont pu l'abſorber tout entier. Les *Provinciales* & ſes *Penſées*, l'ont placé au rang des hommes éloquents & des grands Ecrivains (*a*); ſon nom, lié avec la découverte de la peſanteur de l'air, tiendra toujours une place honorable dans l'hiſtoire de la Phyſique, & ſon traité *de la Roulette*, ſera regardé comme un monument impoſant de la force de l'eſprit humain.

Parmi les penſées de Paſcal, on en trouve quelques-unes ſur l'art d'écrire : le plus grand art, ſelon lui, eſt de paraître naturel & ſimple, de ne point annoncer qu'on veut ou per-

(*a*) L'Auteur de l'éloge aurait dû avertir les jeunes gens, que le ſtyle des Penſées de Paſcal eſt ſouvent obſcur, incorrect, ſans harmonie, & que Paſcal y eſt, à la fois, un homme très éloquent, & un mauvais modele d'éloquence. On peut dire la même choſe de Corneille & de Boſſuet. Quiconque tenterait d'imiter ces hommes célèbres, ſans avoir un génie de la même trempe, n'imiterait que leurs défauts, & ne parviendrait qu'à ſe former un ſtyle ridicule.

Auteur de l'éloge.

ſuader, ou ſe faire admirer. Il faut qu'un Auteur ſoit pour nous un ami, qui nous confie ſes penſées, qui ſe laiſſe aller devant nous à l'impreſſion de ſes idées, ou au mouvement de ſon ame. Paſcal ſert lui-même d'exemple, que cette eſpece d'abandon n'exclut ni la correction du ſtyle, ni la force des penſées. Il appartenait ſans doute à Paſcal d'être légiſlateur dans un art où il avait mérité le premier d'être un modele; mais n'eſt-il pas bien étrange que cet homme, dont le goût dans la proſe, était ſi ſûr & ſi épuré, ait pu dire que la poëſie n'eſt qu'un amas d'expreſſions bizarres, que l'on eſt convenu d'admirer (*a*)? Cependant Paſcal n'avait que vingt

---

(*a*) „Comme on dit beauté poëtique, on devrait „dire auſſi beauté géométrique, & beauté médicinale. „Cependant on ne le dit point, & la raiſon en eſt, „qu'on ſait bien quel eſt l'objet de la géométrie, & „quel eſt l'objet de la médecine. Mais on ne ſait pas „en quoi conſiſte l'agrément qui eſt l'objet de la poë-„ſie. On ne ſait ce que c'eſt que ce modele naturel „qu'il faut imiter: &, faute de cette connaiſſance, on „a inventé de certains termes bizarres, ſiecle d'or, „merveille de nos jours, fatal laurier, bel aſtre, &c. & „on appelle ce jargon, *beauté poëtique*. Mais qui s'ima-„ginera une femme vêtue ſur ce modele, verra une

ans, lorſque Cinna parut, & il n'écrivit ſes lettres que douze ans après cette admirable piece. Il n'avait donc pas été permis à Paſcal de lire Cinna, & rien aſſurément ne prouve mieux combien l'eſprit de bigoterie eſt ennemi des arts.

Le renoncement de Paſcal aux ſciences naturelles, dans leſquelles ſon génie eût pu être ſi utile, ne montre pas moins combien ce même eſprit eſt ennemi des ſciences. Contemporain de Deſcartes, Paſcal n'eut aucune part aux progrès de ſa Philoſophie, & il ne peut être compté ni parmi ſes partiſans, ni parmi ſes adverſaires. Mais on voit, dans le caractere de ces deux Philoſophes, pourquoi Paſcal ne fut pour

„ jolie Demoiſelle toute couverte de miroirs & de chaî- „ nes de laiton; & au lieu de la trouver agréable, il „ ne pourra s'empêcher d'en rire : parce qu'on ſait mieux „ en quoi conſiſte l'agrément d'une femme, que l'a- „ grément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaiſſent „ pas, l'admireraient peut-être en cet équipage; & „ il y a bien des villages où on la prendrait pour la „ Reine; & c'eſt pourquoi il y en a qui appellent des „ ſonnets, faits ſur ce modele, des Reines de villa- „ ges. “ (*Penſées de Paſcal.*)

Auteur de l'éloge.

rien dans cette révolution ſi grande que Deſcartes opéra dans les eſprits, révolution à laquelle le genre humain devra ſon bonheur, ſi ce bonheur eſt poſſible. (*) Tous deux grands Géometres,

---

(*) *Pardon Monſieur, mais je crois que ni vous, ni moi peut-être; nous ne devons rien à l'Angevin qui inventa la matiere ſubtile, globuleuſe, rameuſe, canelée, ſtriée, enfilée & cent autres réveries à peu près pareilles; j'oſe penſer que le précepteur d'Alexandre n'était pas un imbécile, & que celui qui enſeigne ſi bien l'art des Sophocles & des Démoſthenes, celui qui ſeul apprit aux hommes l'hiſtoire phyſique des animaux & qui fut copié par Pline, n'était pas un perſonnage mépriſable. Nos écoles furent la honte du genre-humain, mais Ariſtote en avait été la gloire.*

Hélas quel ſera donc ce bonheur que le genre-humain poura devoir à Deſcartes? Sera-ce de ſavoir qu'il faut commencer par douter? Ariſtote n'a-t-il pas dit avant lui, & bien plus énergiquement, l'incrédulité eſt le commencement de la ſageſſe. *Sera-ce d'avoir poſé pour principe, je penſe, donc je ſuis? Celui qui aurait dit, je bois, donc je ſuis? aurait auſſi-bien raiſonné.*

Second Editeur.

doués tous deux d'un génie égal pour imaginer des expériences, leur maniere de voir la Philosophie, était absolument opposée. L'un, plein de mépris pour les opinions antiques, commença par les rejetter toutes, en y substituant ce que ses méditations avaient pu lui apprendre. Cette marche hardie devait étonner les hommes, & exciter l'enthousiasme, pour qui des révolutions que le tems n'aurait amenées qu'avec lenteur, sont quelquefois l'ouvrage de peu d'années.

Pascal, au contraire, plein de respect pour les opinions que le tems avait consacrées, ne les abandonnait que lorsqu'il y était forcé par l'évidence même. C'est ainsi qu'il s'obstine à attribuer l'ascension de l'eau ou du mercure à l'horreur du vuide, & quand il se voit obligé de renoncer à cette opinion, il semble en demander pardon; *ce n'est pas*, dit-il, *sans regret* que je m'écarte *de ces opinions reçues; je ne le fais qu'en cédant à la force de la vérité qui m'y contraint.*

D'ailleurs, bien loin de chercher à contribuer aux progrès de la Philosophie nouvelle, il semblait les croire impossibles, & cette Philosophie lui pa-

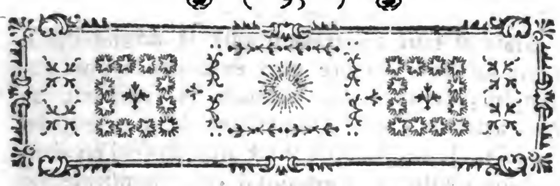
raissait dangereuse (*a*). Il craignait que si les sciences naturelles étaient trop estimées & trop approfondies, les bons esprits ne les regardassent comme le seul objet digne de les occuper; & que les hommes ne s'accoutumassent à ne suivre plus que la marche lente & sûre de l'expérience & du calcul.

(*a*) On a trouvé dans les papiers de Pascal la note suivante : *Ecrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences* : Descartes.

Note de l'Auteur.



PEN-



PENSÉES DE PASCAL.



ARTICLE PREMIER.

De la maniere de prouver la vérité & de l'exposer aux hommes. (*)

I.

JE ne puis mieux faire entendre la conduite qu'on doit garder pour rendre les démonſtrations convaincantes. qu'en expliquant celle que la Géometrie obſerve.

(*) *Ce n'eſt point ainſi que Paſcal avait arrangé ſes penſées ; car il ne les avait point arrangées du tout, il les jetta au hazard. Ses amis après ſa mort les mirent dans un ordre ; l'Auteur de l'éloge les a mis dans un autre, & ce nouvel ordre eſt plus méthodique.*

Second Editeur.

Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus évidente & plus accomplie, mais où les hommes ne sauraient jamais arriver. Car ce qui passe la Géometrie nous surpasse, & néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, (*) quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales; l'une, de n'employer jamais aucun terme, dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens; l'autre de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déja connues; en un mot, à définir tous les termes, & à prouver toutes les propositions; mais pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par définition.

On ne reconnaît en Géometrie que les définitions que les Logiciens appellent définitions de nom, c'est-à-dire, que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus, & je ne parle que de celles-là seulement. (†)

(*) *S'il est impossible de le mettre en pratique, il est donc inutile d'en parler.* Second Editeur.

(†) *Ce n'est là qu'une nomenclature; ce n'est pas une definition. Je veux désigner un gros oiseau, d'un plumage noir ou gris, pesant, marchant gravement, qu'on mene paître en troupeau, qui porte un fanon de chair rouge au dessous du bec, dont*

Leur utilité & leur ufage eft d'éclaircir & d'abréger le difcours, en exprimant par le feul nom qu'on expofe, ce qui ne fe pourait dire qu'en plufieurs termes, en forte néanmoins que le nom impofé demeure dénué de tout autre fens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le deftine uniquement; en voici un exemple :

Si l'on a befoin de diftinguer dans les nombres, ceux qui font divifibles en deux également, d'avec ceux qui ne le font pas, pour éviter de répéter fouvent cette condition, on lui donne un nom en cette forte. J'appelle tout nombre divifible en deux également, nombre pair.

Voilà une définition géométrique, parce qu'après avoir clairement défigné une chofe, favoir: tout nombre divifible en deux également, on lui donne un nom que l'on deftitue de tout autre fens, s'il y en a, pour lui donner celui de la chofe défignée.

(*) D'où il paraît que les définitions font très libres & qu'elles ne font jamais fûjettes à être

---

la patte eft privée d'éperon, qui pouffe un cri perçant, & qui étale fa queue comme le Paon étale la fienne, quoique celle du Paon foit beaucoup plus longue & plus belle. Voilà cet oifeau défini. C'eft un dindon; le voila nommé. Je ne vois pas qu'il y ait rien là de géométrique. Second Editeur.

(*) *Les définitions ne font point très-libres. Il faut abfolument définir*, per genus proprium, & per differentiam proximam. *C'eft le nom qui eft libre.*

Second Editeur.

contredites, car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée, un nom, tel qu'on voudra; il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes; ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, & qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.

Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remede très sûr & très infaillible, c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini, & d'avoir toujours la définition si présente, que toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales, & que ces deux choses soient tellement jointes & inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les Géometres, & tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abréger le discours, & non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent, car ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entiere aux termes courts qu'ils n'emploient, que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte.

Rien n'éloigne plus promptement & plus puissamment les surprises captieuses des sophistes, que cette méthode, qu'il faut toujours avoir présente, & qui suffit pour bannir toutes sortes de difficultés & d'équivoques.

Ces

Ces choſes étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui conſiſte, comme je diſais, à tout définir & à tout prouver. Certainement cette méthode ſerait belle; mais elle eſt abſolument impoſſible, car, il eſt évident que les premiers termes qu'on voudrait définir, en ſuppoſeraient de précédents; pour ſervir à leur explication, & que de même les premieres propoſitions qu'on voudrait prouver, en ſuppoſeraient d'autres qui les précédaſſent, & ainſi il eſt clair qu'on n'arriverait jamais aux premieres.

Auſſi, en pouſſant les recherches de plus en plus, on arrive néceſſairement à des mots primitifs, qu'on ne peut plus définir, ou à des principes ſi clairs, qu'on n'en trouve plus qui le ſoient davantage pour ſervir à leur preuve.

D'où il paraît que les hommes (*) ſont dans une impuiſſance naturelle & immuable, de traiter quelque ſcience que ce ſoit, dans un ordre abſolument accompli; mais il ne s'enſuit pas de-là qu'on doive abandonner toute ſorte d'ordre.

Car il y en a un, & c'eſt celui de la Géometrie, qui eſt, à la vérité, inférieur, en ce qu'il eſt moins convainquant, mais non pas en ce qu'il eſt moins certain. Il ne définit pas tout, & ne prouve pas tout; & c'eſt en cela qu'il eſt

---

(*) *Les hommes ne ſont point dans une impuiſſance inſurmontable de définir ce qu'ils connaiſſent des objets de leurs penſées; & c'eſt aſſez pour raiſonner conſéquemment.*

Second Editeur.

inférieur; mais il ne ſuppoſe que des choſes claires & conſtantes par la lumiere naturelle, c'eſt pourquoi il eſt parfaitement véritable, la nature le ſoutenant au défaut du raiſonnement.

Cet ordre le plus parfait entre les hommes, conſiſte, non pas à tout définir, ou à tout démontrer, ni auſſi à ne rien définir, ou à ne rien démontrer, mais à ſe tenir dans ce milieu, de ne point définir les choſes claires & entendues de tous les hommes, & de définir toutes les autres, & de ne point prouver toutes les choſes connues des hommes, & de prouver toutes les autres. Contre cet ordre, péchent également, ceux qui entreprennent de tout définir & de tout prouver, & ceux qui négligent de le faire dans les choſes qui ne ſont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'eſt ce que la Géometrie enſeigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choſes, eſpace, tems, mouvement, nombre, (*) égalité,

---

(*) *Apollonius aſſurément grand géomètre voulait qu'on définit tout celà.*

Un commençant a beſoin qu'on lui diſe l'eſpace eſt la diſtance d'une choſe à une autre. Le mouvement eſt le tranſport d'un lieu à un autre. Le nombre eſt l'unité répétée. Le tems eſt la meſure de la durée.

C'eſt article méritait d'être refondu par le génie de Paſcal.

Second Editeur.

ni les semblables, qui sont en grand nombre, parce que ces termes là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire, apporterait plus d'obscurité que d'instruction.

On voit assez de-là qu'il y a des mots incapables d'être définis, & si la nature n'avait suppléé à ce défaut, par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses, au lieu qu'on en use avec la même assurance & la même certitude, que s'ils étaient expliqués d'une maniere parfaitement exempte d'équivoques, parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette, que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Pourquoi, par exemple, entreprendre de définir le tems, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant de tems, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien des opinions différentes touchant l'essence du tems. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée, les autres la mesure du mouvement, &c. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses, que je dis qui est commune à tous, ce n'est simplement que le rapport entre le nom & la chose. Ensorte qu'à cette expression *tems*, tous portent la pensée vers le même objet, ce qui suffit pour faire que ce terme, n'ait pas besoin d'être défini, quoiqu'ensuite, en examinant ce que c'est que le tems, on vienne à différer de sentiment, après s'être

mis à y penser. Car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, & non pas pour en montrer la nature.

Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'appeller du nom de tems, le mouvement d'une chose créée; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions; mais ensuite de cette définition, il y aura deux choses qu'on appellera du nom de tems; l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot, & que tout ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée: car on l'appellera aussi de ce nom, suivant cette nouvelle définition.

Il faudra donc éviter les équivoques, & ne pas confondre les conséquences. Il ne s'ensuivra pas de-là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de *tems*, soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même, mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi bien que de nom.

Ainsi, si l'on avance ce discours, le tems est le mouvement d'une chose créée, il faut demander ce qu'on entend par le mot de *tems*, c'est-à-dire, si on lui laisse le sens ordinaire & reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner, en cette occasion, celui de mouvement d'une chose créée; que si on le destitue de tout autre sens, on ne peut contredire, & ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom; mais si on lui laisse son sens ordinaire, & qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot, soit le mouvement

d'une chofe créée; on peut contredire. Ce n'eft plus une définition libre, c'eft une propofition qu'il faut prouver, fi ce n'eft qu'elle ne foit très évidente d'elle-même, & alors ce fera un principe & un axiome, mais jamais une définition, parce que dans cette énonciation on n'entend pas que le mot de tems fignifie la même chofe que ceux-ci, le mouvement d'une chofe créée, mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de tems, foit ce mouvement fuppofé.

Si je ne favais combien il eft néceffaire d'entendre ceci parfaitement, & combien il arrive à toute heure dans les difcours familiers & dans les difcours des fciences, des occafions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y ferais pas arrêté; mais il me femble, par l'expérience que j'ai de la confufion des difputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet efprit de netteté.

Combien y a-t-il de perfonnes qui croyent avoir défini le tems, quand ils ont dit que c'eft la mefure du mouvement, en lui laiffant cependant fon fens ordinaire, & néanmoins ils ont fait une propofition & non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croyent avoir dit: *motus nec fimpliciter motus, numero potentia eft fed actus entis in potentiâ*; & cependant s'ils laiffent au mot de mouvement fon fens ordinaire, comme ils font, ce n'eft pas une définition, mais une propofition; & ainfi confondant les définitions qu'ils appellent définitions du nom, qui font les véritables définitions libres, permifes & géométriques, avec celles qu'ils appellent définition de chofes; qui

ſont proprement des propoſitions nullement libres, mais ſujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former auſſi bien que des autres; & chacun définiſſant les mêmes choſes à ſa maniere par une liberté qui eſt auſſi défendue dans ces ſortes de définitions, que permiſes dans les premieres, ils embrouillent toutes choſes, & perdant tout ordre & toute lumiere, ils ſe perdent eux-mêmes & s'égarent dans des embarras inexpliquables.

On n'y tombera jamais en ſuivant la Géometrie. Cette judicieuſe ſcience eſt bien éloignée de donner la définition de ces mots primitifs, *eſpace*, *tems*, *mouvement*, *égalité*, *majorité*, *diminution*, *tout*, & les autres que le monde entend de ſoi-même. Mais hors ceux-là, le reſte des termes qu'elle employe, y ſont tellement éclaircis & définis, qu'on n'a pas beſoin de dictionnaire pour en entendre aucun. De ſorte qu'en un mot, tous ces termes ſont parfaitement intelligibles, ou par la lumiere naturelle ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle ſorte elle évite tous les vices qui ſe peuvent rencontrer dans le premier point, qui conſiſte à définir les ſeules choſes qui en ont beſoin. Elle en uſe de même à l'égard de l'autre point, qui conſiſte à prouver les propoſitions qui ne ſont pas évidentes.

Car quand elle eſt arrivée aux premieres vérités connues, elle s'arrête là & demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver; de ſorte que tout ce que la Géometrie propoſe eſt parfaitement démontré ou par la lumiere naturelle, ou par les preuves.

Delà vient que ſi cette ſcience ne définit pas

& ne démontre pas toutes chofes, c'eft par cette feule raifon que cela nous eft impoffible.

On trouvera peut-être étrange que la Géométrie ne puiffe définir aucune des chofes qu'elle a pour principaux objets. Car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'efpace; & cependant ces trois chofes font celles qu'elle confidére particulierement, & felon la recherche defquelles elle prend ces trois différents noms de méchanique, d'arithmétique, de géometrie, ce dernier nom appartenant au genre & à l'efpece.

Mais on n'en fera pas furpris, fi l'on remarque que cette admirable fcience, ne s'attachant qu'aux chofes les plus fimples, cette même qualité, qui les rend dignes d'être fes objets, les rend incapables d'être définies, de forte que le manque de définitions eft plutôt une perfection, qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obfcurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui eft telle qu'encore qu'elle n'ait pas la même conviction des démonftrations, elle en a toute la certitude. Elle fuppofe donc que l'on fait quelle eft la chofe qu'on entend par ces mots, mouvement, nombre, efpace; & fans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénetre la nature & en découvre les merveilleufes propriétés.

La principale eft les deux infinités qui fe rencontrent dans toutes, l'une de grandeur & l'autre de petiteffe.

Car quelque prompt que foit un mouvement, on peut en concevoir un qui le foit davantage & hâter encore ce dernier, & ainfi toujours à l'infini, fans jamais arriver à un qui le foit de

telle ſorte qu'on ne puiſſe plus y ajouter; & au contraire, quelque lent que ſoit un mouvement, on peut le retarder davantage, & encore ce dernier & ainſi toujours à l'infini, ſans jamais arriver à un tel degré de lenteur, qu'on ne puiſſe encore en deſcendre à une infinité d'autres, ſans tomber dans le repos. De même, quelque grand que ſoit un nombre, on peut en concevoir un plus grand & encore un qui ſurpaſſe le dernier, & ainſi à l'infini, ſans jamais arriver à un qui ne puiſſe plus être augmenté. Et, au contraire, quelque petit que ſoit un nombre, comme le centieme ou la dix-millieme partie, on peut encore en avoir une moindre & toujours à l'infini ſans arriver au zero ou néant.

De même quelque grand que ſoit un eſpace, on peut en concevoir un plus grand, & encore un qui le ſoit davantage, & ainſi à l'infini ſans jamais arriver à un qui ne puiſſe plus être augmenté; & au contraire, quelque petit que ſoit un eſpace, on peut encore en conſidérer un moindre, & jamais arriver à un indiviſible qui n'ait plus aucune étendue.

Il en eſt de même du tems. On peut toujours en concevoir un plus grand ſans dernier, & un moindre ſans arriver à un inſtant & à un pur néant de durée.

C'eſt-à-dire, en un mot, que quelque mouvement que ce ſoit, quelque nombre, quelqu'eſpace de tems que ce ſoit, il y en a toujours un plus grand & un moindre, de ſorte qu'ils ſe ſoutiennent tous, entre le néant & l'infini, étant toujours infiniment plus éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne ſe peuvent démontrer,

& cependant ce ſont les fondements & les principes de la Géometrie. Mais comme la cauſe qui les rend incapables de démonſtration, n'eſt pas leur obſcurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'eſt pas un défaut, mais plutôt une perfection.

D'où l'on voit que la Géometrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette ſeule & avantageuſe raiſon, que les unes & les autres ſont dans une extrême clarté naturelle qui convainc la raiſon plus puiſſamment que le diſcours.

II.

L'art de perſuader conſiſte autant en celui d'agréer, qu'en celui de convaincre, tant les hommes ſe gouvernent plus par caprices que par raiſon.

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les régles que de la premiere, & encore au cas qu'on ait accordé les principes, & qu'on demeure ferme à les avouer, autrement je ne ſais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconſtance de nos caprices.

Mais la maniere d'agréer eſt bien, ſans comparaiſon, plus difficile, plus ſubtile, plus utile & plus admirable. Auſſi ſi je n'en traite pas, c'eſt parce que je n'en ſuis pas capable, & je m'y ſens tellement diſproportionné, que je crois la choſe abſolument impoſſible. (*)

(*) *Il l'a trouvée très poſſible dans les Provinciales.* Second Editeur.

Ce n'eſt pas que je ne croie qu'il y ait des regles auſſi ſûres pour plaire, que pour démontrer, & que qui les ſaurait parfaitement connaîtres & pratiquer, ne réuſsît auſſi ſûrement à ſe faire aimer des Rois, & de toutes ſortes de perſonnes, qu'à leur faire entendre les éléments de la Géometrie.

Mais j'eſtime, & c'eſt peut être ma faibleſſe qui me le fait croire, qu'il eſt impoſſible d'y arriver. La raiſon, de cette extrême difficulté, vient, de ce que les principes du plaiſir ne ſont pas fermes & ſtables; ils ſont divers en tous les hommes, & variables & dans chaque particulier avec une telle diverſité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de ſoi-même dans les divers tems. Un homme a d'autres plaiſirs qu'une femme. Un riche & un pauvre en ont de différents. Un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un payſan, les vieux, les jeunes, les ſains, les malades; tous varient, les moindres accidents les changent.

Or, il y a un art, & c'eſt celui que je donne pour faire voir la liaiſon des vérités avec leurs principes, ſoit de vrai, ſoit de plaiſir, pourvu que les principes, qu'on a une fois avoués, demeurent fermes, & ſans être jamais démentis.

Mais comme il y a peu de principes de cette ſorte, & que hors de la Géometrie, qui ne conſidére que des lignes très ſimples, il n'y a preſque point de vérité, dont nous demeurions toujours d'accord, & encore moins d'objet de plaiſir dont nous changions à toute heure; je ne ſais s'il y a moyen de donner des regles fermes

pour accorder le difcours à l'inconftance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle l'art de perfuader, (*) & qui n'eft proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, confifte en trois parties effentielles à définir les termes dont on doit fe fervir par des définitions claires; à propofer des principes, ou axiomes évidents, pour prouver la chofe dont il s'agit, & à fubftituer toujours mentalement dans la démonftration les définitions à la place des définis.

Et la raifon de cette méthode eft évidente, puifqu'il ferait inutile de propofer, ce qu'on veut prouver, & d'en entreprendre la démonftration, fi on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne font pas intelligibles, & qu'il faut de même que la démonftration foit précédée de la demande des principes évidents qui y font néceffaires. Car, fi l'on n'affure le fondement, on ne peut affurer l'édifice; & qu'il faut enfin en démontrant fubftituer mentalement les définitions à la place des définis, puifqu'autrement on pourait abufer des divers fens qui fe rencontrent dans les termes; & il eft facile de voir, qu'en obfervant cette méthode, on eft fûr de convaincre, puifque les termes étant tous entendus, & parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, & les principes étant accordés, fi dans la démonftration on fubftitue toujours mentalement les définitions à la

(*) *Mais ce n'eft pas là l'art de perfuader, c'eft l'art d'argumenter.*

Second Editeur.

place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet.

Aussi jamais une démonstration, dans laquelle ces circonstances sont gardées, n'a pu recevoir le moindre doute, & jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force.

Il importe donc bien de les comprendre & de les posséder; & c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile & plus présente, je les donnerai toutes en ce peu de regles, qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes & des démonstrations, & par conséquent de la méthode entiére des preuves géométriques de l'art de persuader.

Regles pour les définitions.

1°. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer.

2°. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition.

3°. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déja expliqués.

Regles pour les axiomes.

1°. N'omettre aucun des principes nécessaires, sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair & évident qu'il puisse être.

2°. Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Regles pour les démonstrations.

1°. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mê-

mes, qu'on n'ait rien de plus clair pour le démontrer & prouver.

2°. Prouver toutes les propositions un peu obscures, & n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents, ou des propositions déja accordées ou démontrées.

3°. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas être trompé par l'équivoque des termes que les définitions ont restraints.

Voilà en quoi consiste cet art de *persuader*, qui se renferme dans ces deux regles: définir tous les noms qu'on impose, prouver tout en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire, l'une que cette méthode n'a rien de nouveau.

L'autre qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de Géometrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots qu'on fait à la premiere lecture.

Enfin, qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matieres géométriques; sur quoi il faut faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu & de plus difficile à pratiquer, & rien de plus utile & de plus universel.

Pour la premiere objection qui est que ces regles sont connues dans le monde, qu'il faut tout définir & tout prouver, & que les Logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, & qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous

les défauts de nos raisonnements (*), mais cela l'est si peu, que si l'on en excepte les seuls Géometres, qui sont en si petit nombre, qu'ils sont uniques en tout un peuple, & dans un longtems, on n'en voit aucun autre qui le sache aussi. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit; mais s'ils ne l'ont pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à apprendre.

Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces regles, & qu'elles aient fait assez d'impression pour s'y enraciner & s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici, & ce que quelques Logiciens en ont peut-être écrit, d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement, savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux & les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes, qui ont lu & appris par cœur le même livre, le sachent également. Si l'un le comprend, en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on y peut faire, & toute l'économie de l'ouvrage, au lieu qu'en l'autre ce sont des pa-

---

(*) *Locke le Pascal des anglais, n'avait pû lire Pascal. Il vint après ce grand homme, & ses pensées paraissent pour la premiere fois plus d'un demi siecle après la mort de Locke. Cependant Locke aidé de son seul grand sens dit toujours* définissez les termes.

Second Editeur.

roles mortes & des ſemences, qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres ſi fertiles, ſont demeurées ſeches & infructueuſes dans l'eſprit ſtérile qui les a reçues en vain.

Je voudrais demander à des perſonnes équitables ſi ce principe, *la matiere eſt dans une incapacité naturelle invincible de penſer*, & celui-ci, *je penſe, donc je ſuis*, ſoient en effet une même choſe dans l'eſprit de Deſcartes, & dans l'eſprit de Saint Auguſtin, qui a dit la même choſe 1200 ans auparavant.

En vérité, je ſuis bien éloigné de dire que Deſcartes n'en ſoit pas le véritable Auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand Saint; car je ſais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, ſans y faire une réflexion plus longue & plus étendue, & appercevoir dans ce mot une ſuite admirable de conſéquences, qui prouve la diſtinction des natures matérielles & ſpirituelles, & en faire un principe ferme & ſoutenu, d'une métaphyſique entiere, comme Deſcartes a prétendu faire. Car ſans examiner s'il a réuſſi efficacement dans ſa prétention, je ſuppoſe qu'il l'ait fait; & c'eſt dans cette ſuppoſition que je dis que ce mot eſt auſſi différent dans ſes écrits, d'avec le même mot, dans les autres qui l'ont dit en paſſant, qu'un homme mort d'avec un homme plein de vie & de force.

Tel dira une choſe de ſoi-même, ſans en comprendre l'excellence; où un autre comprendra une ſuite merveilleuſe de conſéquences, qui nous fait dire hardiment que ce n'eſt plus le même mot, & qu'il ne le doit plus à celui d'où il l'a appris: c'eſt qu'un arbre admirable ne peut être regardé

comme l'ouvrage de celui qui en aurait jetté la ſemence ſans y penſer, & ſans la connaître dans une terre abondante.

Les mêmes penſées pouſſent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur; infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant tranſplantées.

Mais il arrive bien ſouvent qu'un bon eſprit fait produire lui-même, à ſes propres penſées, tout le fruit dont elles ſont capables, & qu'enſuite quelques autres les ayant oui eſtimer, les empruntent & s'en parent ſans en connaître l'excellence; & c'eſt alors que la différence d'un même mot, en diverſes bouches, paraît le plus.

C'eſt de cette ſorte que la Logique a peut-être emprunté les regles de la Géometrie ſans en comprendre la force; & ainſi en les mettant à l'aventure, parmi celles qui lui ſont propres, il ne s'enſuit pas de-là qu'ils aient entré dans l'eſprit de géometrie, & je ſerai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques, que de l'avoir dit en paſſant, de les mettre en parallele avec cette ſcience qui apprend la véritable méthode de conduire la raiſon.

Mais je ſerai, au contraire, bien diſpoſé à *les* (*) exclure, & preſque ſans retour; car, de l'avoir dit en paſſant, ſans avoir pris garde que tout eſt renfermé là dedans; & au lieu de ſuivre ſes lumieres, s'égarer à perte de vue dans des recherches inutiles, pour courir à ce qu'elles offrent, & qu'elles ne peuvent donner, c'eſt véritablement

---

(*) *Qui?* les? *c'eſt ſans doute les regles de la géometrie, dont il veut parler.* Second Editeur.

tablement montrer qu'on n'eſt guere clairvoyant, & bien plus que ſi l'on n'avait manqué de ſuivre les regles véritables, parce qu'on ne le avait pas apperçues.

La méthode de ne point errer eſt recherchée de tout le monde. Les Logiciens ſont profeſſion d'y conduire. Les Géometres ſeuls y arrivent; hors de leur ſcience, & de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonſtrations; & tout l'art en eſt renfermé dans les ſeuls préceptes que nous avons dit. Ils ſuffiſent ſeuls, prouvent ſeuls; toutes les autres regles ſont inutiles ou nuiſibles

Voilà ce que je ſais par une longue expérience de toute ſorte de livres & de perſonnes.

Le défaut d'un raiſonnement faux, eſt une maladie qui ſe guérit par ces remedes. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes ſe trouvent enveloppées, & où elles demeurent ſans effet par les mauvaiſes qualités de ce mêlange.

Pour découvrir tous les ſophiſmes, & toutes les équivoques des raiſonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares qui étonnent ceux qui les entendent; au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud ſi embarraſſé, qu'en tirant l'un des bouts que les Géometres aſſignent; (*) ils en ont marqué un nombre étrange d'autres, où ceux-là ſe trouvent compris, ſans qu'ils ſachent lequel eſt le bon.

(*) *Qui? ils? apparemment les rhéteurs anciens de l'école. Mais que cela eſt long & obſcur!* Second Editeur.

Rien n'eſt plus commun que les bonnes choſes ; (*) il n'eſt queſtion que de les diſcerner, & il eſt certain qu'elles ſont toutes naturelles & à notre portée, & même connues de tout le monde. Mais on ne ſais pas les diſtinguer.

Ceci eſt univerſel, ce n'eſt pas dans les choſes extraordinaires & bizarres que ſe trouve l'excellence de quelque genre que ce ſoit. On s'éleve pour y arriver, & l'on s'en éloigne; il faut le plus ſouvent s'abaiſſer. Les meilleurs livres (§) ſont ceux que chaque lecteur croit qu'il aurait pu faire; la nature, qui ſeule eſt bonne eſt toute familiere & commune.

Je ne fais pas de doute que ces regles étant les véritables, ne doivent être ſimples, naïves, naturelles comme elles le ſont. Ce n'eſt pas *barbara & baralipton* qui forment le raiſonnement. Il ne faut pas guinder l'eſprit; les manieres tendues & pénibles le rempliſſent d'une ſotte préſomption par une élévation étrangére, & par une enflure vaine & ridicule, au lieu d'une nourriture ſolide & vigoureuſe ; & l'une des raiſons principales qui éloignent ceux qui entrent dans les connaiſſances du véritable chemin qu'ils doivent ſuivrent, eſt l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choſes ſont inacceſſibles,

---

(*) *Pas ſi commun.*

(§) *Cela n'eſt pas vrai dans les ſciences, il n'y a perſonne qui croye qu'il eut pu faire les principes mathématiques de Newton. Cela n'eſt pas vrai en belles lettres ; quel eſt le fat qui oſe croire qu'il aurait pu faire l'Iliade & l'Enéïde.*

Second Editeur.

en leur donnant le nom de grandes, hautes, élevées, ſublimes. Cela perd tout. Je les voudrais nommer baſſes, communes, familieres; ces noms-là leur conviennent mieux; je haïs ces mots d'enflure (*) (*a*).

(*) *C'eſt la choſe que vous haïſſez, car pour le mot, il vous en faut un qui exprime ce qui vous déplait.*

Second Editeur.

(*a*) Voici un moyen de découvrir la vérité, qui me paraît avoir échappé à tous les Philoſophes. Il eſt tiré de la relation d'un voyage fait aux Moluques en 1769, par le Capitaine Driden.

„ On emploie dans ces Iſles une ſinguliere méthode „ de découvrir la vérité; voici en quoi elle conſiſte: „ quand on veut ſavoir ſi un homme a commis, ou n'a „ pas commis une certaine action, & que des gens qui „ ont acheté, pour une ſomme aſſez modique, le droit „ de s'en informer, n'ont pas eu l'eſprit de découvrir „ la vérité; ils font lier fortement les jambes de l'ac- „ cuſé entre des planches; enſuite on *ſerre entre ces plan- „ ches un certain nombre de coins de bois à force de bras & „ de coups de maillet.* Pendant ce tems-là, les recher- „ cheurs interrogent tranquillement le patient, font „ écrire ſes réponſes, ſes cris, les demi-mots que les „ tourments lui arrachent; & ils ne le laiſſent en repos, „ qu'après être parvenus à le faire évanouir deux ou „ trois fois par la force de la douleur, & que le Mé- „ decin, témoin de l'opération, à déclaré, que ſi on „ continue, le patient mourra dans les tourments. Quel- „ quefois il arrive que les rechercheurs n'ont pas eu „ beſoin de recourir à ce moyen. pour ſe croire ſûrs „ de la vérité, mais qu'il leur reſte un léger ſcrupule; „ alors ils ordonnent, qu'avant de punir l'accuſé, on re- „ courra à la méthode infaillible des maillets & des „ coins. A la vérité, ils rempliſſent de tourments hor-

III

Il arrive ſouvent qu'on prend, pour prouver certaines choſes, des exemples qui ſont tels,

---

„ ribles les derniers moments de cette infortuné; mais „ ſes aveux, extorqués par la torture, raſſurent leur „ conſcience; & au ſortir de-là, ils dînent bien plus „ tranquillement; quand ils voyent que l'accuſé a pu „ avoir des complices, ils ont grand ſoin de recourir „ à leur méthode favorite. Enfin, il y a des crimes pour „ leſquels on l'ordonne par pure routine, & où cette „ clauſe eſt de ſtyle.

„ Ces rechercheurs, auſſi ſtupides que féroces, ne „ ſe ſont pas encore aviſés d'avoir le moindre doute „ ſur la bonté de leur méthode. Ils forment une Caſte „ à part. On croit même, dans ces iſles, qu'ils ſont „ d'une race d'hommes particuliere, & que les orga- „ nes de la ſenſibilité manquent abſolument à cette eſ- „ pece. En effet, il y a des hommes fort humains dans „ les mêmes iſles. La premiere Caſte même eſt formée „ de gens très polis, très doux & très braves. Ceux- „ là paſſent leur vie à danſer, & portant de grands „ chapeaux de plumes, ils ſe croiraient deshonorés, „ s'ils danſaient avec un homme de la Caſte des re- „ chercheurs; mais ils trouvent très bon que ces recher- „ cheurs gardent le privilége excluſif d'écraſer, entre „ des planches, les jambes de toutes les Caſtes.

„ On m'a aſſuré que quelques perſonnes de la Caſte „ des Lettrés, s'étant aviſés de dire tout haut qu'il y „ avait des moyens plus humains & plus ſûrs de dé- „ couvrir la vérité, les rechercheurs à maillets les ont „ fait taire, en les menaçant de les brûler à petit feu, „ après leurs avoir *préalablement* briſé les jambes; car „ le crime, de n'être pas du même avis que les re- „ chercheurs, eſt un de ceux pour leſquels ils ne man- „ quent jamais d'employer leur méthode.

„ Des politiques profonds prétendent, que depuis ce „ tems-là, les rechercheurs ſont eux-mêmes convain-

qu'on pourait prendre ces choses pour prouver ces exemples : ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, on donne la regle particuliere d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la regle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, & claire celle qu'on emploie à la prouver ; car quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure ; & au contraire que celle qui la doit prouver est claire, & ainsi on l'entend aisément.

I V.

Les Philosophes se croient bien fins, d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divi-

---

„ cus de l'absurdité de leur méthode ; que s'ils l'em-
„ ployent encore de tems en tems, sur des accusés
„ obscurs, c'est afin de ne pas laisser rouiller cette vieil-
„ le arme, & de la tenir toujours prête pour effrayer
„ leurs ennemis, ou pour s'en venger.

„ J'ai lu qu'il y avait eu autrefois en Europe des
„ usages aussi abominables ; mais ils n'y subsistent plus
„ depuis longtems. Pour les conserver au milieu d'un sie-
„ cle éclairé, & des mœurs douces de l'Europe, il au-
„ rait fallu, dans les magistrats de ces pays, un mêlange
„ d'imbécillité & de cruauté, portées toutes deux à un
„ si haut point, que ce serait calomnier la nature hu-
„ maine, que de l'en supposer capable. “

(Voyage aux Moluques, *Tom. II. pag. 232.*)

Note très importante du premier Editeur, auteur de l'éloge.

ſions. Mais pourquoi la diviſer en quatre, plutôt qu'en ſix? Pourquoi faire plutôt quatre eſpeces de vertus que (*) dix? Pourquoi la renfermer en *abſtine* & *ſuſtine*, plutôt qu'en autre choſe? mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un ſeul mot. Oui, mais cela eſt inutile, ſi on ne l'explique, & dès qu'on vient à l'expliquer & qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres: ils en ſortent en la premiere confuſion que vous vouliez éviter: & ainſi, quand ils ſont tous renfermés en un, ils y ſont cachés & inutiles; & lorſqu'on veut les développer, ils reparaiſſent dans leur confuſion naturelle.

La nature les a tous établis chacun en ſoi-même & quoiqu'on les puiſſe renfermer l'un dans l'autre, ils ſubſiſtent indépendamment l'un de l'autre. Ainſi toutes ces diviſions & ces mots n'ont guere d'autre utilité que d'aider la mémoire & de ſervir d'adreſſe pour trouver ce qu'ils renferment.

V.

Quand on veut reprendre avec utilité & mon-

(*) *On a remarqué dans un abrégé de l'inde & de la guerre miſérable que l'avarice de la compagnie françaiſe ſoutint contre l'avarice anglaiſe, on a remarqué dis-je, que les brames peignent la vertu belle & forte avec dix bras, pour réſiſter à dix péchés capitaux. Les miſſionnaires ont pris la vertu pour le diable.*

Second Editeur.

trer à un autre qu'il ſe trompe, il faut obſerver par quel côté il enviſage la choſe, car elle eſt vraie ordinairement de ce côté là, & lui avouer cette vérité; il ſe contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne ſe trompait pas, & qu'il manquait ſeulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas honte de ne pas tous voir; mais on ne veut pas s'être trompé, & peut-être que cela vient de ce que naturellement l'eſprit ne ſe peut tromper dans le côté qu'il enviſage, comme les appréhenſions des ſens ſont toujours vraies.

V I.

J'avais paſſé beaucoup de tems dans l'étude des ſciences abſtraites; mais le peu de gens avec qui on peut communiquer m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces ſciences abſtraites ne lui ſont pas propres, & que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant, & je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puiſque c'eſt celle qui lui eſt propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géométrie.

V I I.

Quand un diſcours naturel peint une paſſion ou un effet, on trouve dans ſoi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y était ſans qu'on le ſût, & on ſe ſent porté à aimer celui qui nous le fait ſentir. Car il ne nous fait pas montre de ſon bien, mais du notre & ainſi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette com-

munauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline néceſſairement le cœur à l'aimer (*).

VIII.

Quand on voit le ſtyle naturel, on eſt tout étonné & ravi; car on s'attendait de voir un auteur, & on trouve un homme, au lieu que ceux qui ont le goût bon, & qui en voyant un livre croyent voir un homme, ſont tout ſurpris de trouver un Auteur, *plus poëtice quam humane locutus eſt.*

IX.

Il y en a qui maſquent toute la nature. Il n'y a point de Roi parmi eux, mais un (*) *Auguſte Monarque*; point de Paris, mais une capitale du Royaume. Il y a des endroits, où il faut appeller Paris, Paris, & d'autres où il faut l'appeller capitale du Royaume.

X.

Quand dans un diſcours, on trouve des mots répétés, & qu'eſſayant de les corriger, on les trouve ſi propres, qu'on gâterait le diſcours, il les faut laiſſer.

(*) *Cet empire abſolu que j'ai ſur tout le monde,*
Ce pouvoir ſouverain ſur la terre & ſur l'onde,
Cette grandeur ſans borne & ce ſuperbe rang.
CORNEILLE.

Ceux qui écrivent en beau français les gazettes pour le profit des propriétaires de ces fermes dans les pays étrangers, ne manquent jamais de dire cette auguſte famille entendit vèpres dimanche & le Sermon du Révérend Pere N. Sa Majeſté

X I.

Ceux qui font des antithefes en forçant les mots, font comme ceux qui font de fauffes fenêtres pour la fymmétrie.

X I I.

Dans le difcours, il ne faut point détourner l'efprit d'une chofe à une autre, fi ce n'eft pour le délaffer ; mais dans le tems, où cela eft à propos & non autrement ; car qui veut délaffer, hors de propos, laffe. On fe rebute & on quitte tout là : tant il eft difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaifir qui eft la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. (*)

X I I I.

La derniere chofe qu'on trouve en faifant un ouvrage, eft de favoir (†) celle qu'il faut mettre la premiere.

---

joua aux dez en haute perfonne. On fit l'opération de la fiftule à fon Eminence.

(*) *Le plaifir n'eft pas la monnoie, mais la denrée pour laquelle on donne tant de monnoie qu'on veut.* Second Editeur.

(†) *Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé ni une hiftoire, ni une tragédie par la fin, ni aucun travail. Si on ne fait fouvent par ou commencer, c'eft dans un éloge, dans une oraifon funebre, dans un fermon, dans tous ces ouvrages de pur appareil où il faut parler fans rien dire.* Second Editeur.

ARTICLE



ARTICLE II.

DES PENSÉES DE PASCAL.

De la nécessité de s'occuper des preuves de l'existence d'une vie future.

I.

QUE ceux qui combattent la religion (*) apprennent au moins quelle elle est, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, & de le posséder à découvert & sans voile (§), ce serait la combattre que de dire, qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres (†) & dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, & que c'est même le nom qu'il se donne dans les écritures, *Deus absconditus* : & enfin si elle travaille également à établir ces deux choses, que Dieu a mis des marques sensibles dans l'église pour se faire reconnaître à ceux qui le

---

(*) *Il ne faut pas commencer d'un ton si impérieux.*

(§) *Elles serait bien hardie.*

(†) *Voilà une plaisante façon d'enseigner ? Suivez-moi car je marche dans les ténèbres.*

Second Editeur.

chercheraient sincérement; & qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera apperçu, que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être, de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre; puisque cette obscurité, où ils sont, & qu'ils objectent à l'église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient sans toucher à l'autre, & confirme sa doctrine bien loin de la ruiner.

Il faudrait pour la combattre qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, & même dans ce que l'église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité, une de ses prétentions. Mais j'espere montrer ici qu'il n'y a point de personne raisonnable, qui puisse parler de la sorte, & j'ose même dire, que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle maniere agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croyent avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'écriture, & qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché, sans succès, dans les livres & parmi les hommes. Mais en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que *j'ai dit souvent* (*), que cette négligence n'est pas supportable; il ne s'agit pas ici de l'intérêt lé-

---

(*) *A quoi bon nous apprendre que vous l'avez dit souvent?* Second Editeur.

ger de quelque perſonne étrangere : il s'agit de nous-mêmes, & de notre tout.

L'immortalité de l'ame eſt une choſe qui nous importe ſi fort, & qui nous touche ſi profondément, qu'il faut avoir perdu tout ſentiment pour être dans l'indifférence de ſavoir ce qui en eſt. Toutes nos actions & toutes nos penſées doivent prendre des routes ſi différentes, ſelon qu'il y aura des bien éternels à eſpérer, ou non, qu'il eſt impoſſible de faire une démarche avec ſens & jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet. (*)

(*) *Il ne s'agit pas encor ici de la ſublimité & de la ſainteté de la religion chrétienne, mais de l'immortalité de l'ame qui eſt le fondement de toutes les religions connues excepté de la juive. Je dis excepté de la juive, parce que ce dogme n'eſt exprimé dans aucun endroit du Pentateuque qui eſt le livre de la loi juive ; parce que nul auteur juif n'a pu y trouver aucun paſſage qui déſignat ce dogme ; parce que pour établir l'exiſtence reconnue de cette opinion ſi importante, ſi fondamentale, il ne ſuffit pas de la ſuppoſer, de l'inférer de quelques mots dont on force le ſens naturel : mais il faut qu'elle ſoit énoncée de la façon la plus poſitive & la plus claire. Parce que ſi la petite nation juive avait eu quelque connaiſſance de ce grand dogme avant Antiochus Epiphane, il n'eſt pas à croire que la ſecte des Sadducéens, rigides obſervateurs de la loi, eut oſé s'élever contre la croyance fondamentale de la loi juive.*

Mais qu'importe en quel tems la doctrine de l'immortalité & de la ſpiritualité de l'ame a été intro-

Ainsi, notre premier intérêt, & notre premier devoir, est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite, & c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, & ceux qui vivent sans s'en mettre en peine & sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincérement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale & leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette derniere fin de la

---

duite dans le malheureux pays de la Palestine! Qu'importe que Zoroastre aux Perses, Numa aux Romains, Platon aux Grecs, ayent enseigné l'existence & la permanence de l'ame! Pascal veut que tout homme par sa propre raison résolve ce grand problême. Mais lui-même le peut il? Locke, le sage Locke n'a-t-il pas confessé que l'homme ne peut savoir si Dieu ne peut accorder le don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir? n'a-t-il pas avoué par-là qu'il ne nous est pas plus donné de connaître la nature de nôtre entendement que de connaître la maniere dont notre sang se forme dans nos veines? Jescher a parlé; il suffit.

Quand il est question de l'ame il faut combattre Epicure, Lucrece, Pomponace, & ne pas se laisser subjuguer par une faction de théologiens du fauxbourg St. Jaques, jusqu'à couvrir d'un capuce une tête d'Archimède. Second Editeur.

vie, & qui, par cette ſeule raiſon, qu'ils ne trouvant pas en eux-mêmes des lumieres qui les perſuadent, négligent d'en chercher ailleurs, & d'examiner à fond ſi cette opinion eſt de celles que le peuple reçoit par une ſimplicité crédule, ou de celles, qui, quoi qu'obſcures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très ſolide; je les conſidére d'une maniere toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'épouvante; c'eſt un monſtre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion ſpirituelle; je prétends, au contraire, que l'amour propre, que l'intérêt humain, que la plus ſimple lumiere de la raiſon nous doit donner ces ſentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les perſonnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de ſatisfaction véritable & ſolide; que tous nos plaiſirs ne ſont que vanité; que nos maux ſont infinis, & qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque inſtant, nous doit mettre dans peu d'années, & peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantiſſement. (*)

(*) *Il n'y eut ni malheur éternel, ni anéantiſſement dans les ſyſtêmes des Bracmanes, des Egyptiens, & chez pluſieurs ſectes Grecques. Enfin ce qui parut aux Romains de plus vraiſemblable, ce fut cet axiome tant répété dans le Sénat & ſur le théatre que devient* l'homme après la mort, ce qu'il était avant de naître. *Paſcal raiſonne ici contre un*

Entre nous, le Ciel & l'Enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie qui eſt la choſe du monde la plus fragile; & le Ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doute ſi leur ame eſt immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer, ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faiſons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'eſt en vain qu'ils détournent leur penſée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y penſant point. Elle ſubſiſte malgré eux, elle s'avance, & la mort qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de tems dans l'horrible néceſſité d'être éternellement, ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conſéquence, & c'eſt déja aſſurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'eſt au moins un devoir indiſpenſable de chercher quand on y eſt. Ainſi celui qui doute, & qui ne cherche pas, eſt tout enſemble, & bien injuſte, & bien malheureux. Que s'il eſt avec cela tranquille & ſatisfait, qu'il en faſſe profeſſion, & enfin qu'il

---

mauvais chrétien, contre un chrétien indiférent qui ne penſe point à ſa religion, qui s'étourdit ſur elle. Mais il faut parler à tous les hommes; il faut convaincre un Chinois & un Mexicain, un Déiſte & un Athée. J'entends des Déiſtes & des Athées qui raiſonnent & qui par conſéquent méritent qu'on raiſonne avec eux; je n'entend pas des petits maîtres. Second Editeur.

en fasse vanité ; & que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie & de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Ou peut-on prendre ces sentiments ? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des miseres sans ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables ? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur ?

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, & dont il faut faire sentir l'extravagance & la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, & sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon ame ; & cette partie même de moi qui pense ce que je dis, & qui fait réflexion sur tout, & sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de tems qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, & de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent

gloutissent comme un atome, & comme un ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais, je sais seulement, qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, (*) sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état plein de misere, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela, je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver; & que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion & sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourais trouver quelqu'éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la

---

(*) *Si vous ne savez ou vous allez, comment savez vous que vous tombez infailliblement ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité? Qui vous a dit que l'Etre suprême peut être irrité? N'est-il pas infiniment plus probable que vous serez entre les mains d'un Dieu bon & miséricordieux? Et ne peut-on pas dire de la nature divine ce que le poëte philosophe des Romains en a dit?*

Ipsa suis pollens opibus nihil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur nec tangitur ira!

Second Editeur.

peine, ni faire un pas pour le chercher; & en traitant avec mépris, ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance & sans crainte tenter un si grand événement & me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être; & au péril d'une éternité de misere; cela n'est pas naturel. Ils sont tout autres, à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent; & ce même homme qui passe les jours & les nuits dans la rage & le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelqu'offense imaginaire à son honneur, est celui-là même, qui sait qu'il va tout perdre par la mort, & qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble & sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse; c'est un enchantement incompréhensible; & un assoupissement surnaturel.

Un homme, dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'un heure pour l'apprendre; & cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le révoquer, il est contre la nature qu'il employe cette heure-là non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer & à se divertir (a). C'est l'état où se trou-

(a) Il semble qu'il manque quelque chose à ce raison-

vent ces perſonnes avec cette différence, que les maux, dont ils ſont menacés, ſont bien autres que la perte ſimple de la vie, & un ſupplice paſſager que ce priſonnier appréhenderait. Cependant ils courent ſans ſouci dans le précipice, après avoir mis quelque choſe devant leurs yeux pour s'empècher de le voir, & ils ſe moquent de ceux qui les en avertiſſent.

Ainſi, non-ſeulement, le zèle de ceux qui cherchent Dieu, prouve la véritable religion; mais auſſi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, & qui vivent dans cet horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renverſement dans la nature de l'homme pour vivre dans cette état, & encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auraient une certitude entiere, qu'ils n'auraient rien à craindre après la

---

nement de Paſcal. Sans doute il eſt abſurde de ne pas employer ſon tems à la recherche d'une choſe qu'on peut connaître, & dont la connaiſſance nous eſt d'une importance infinie. Mais un homme qui ſerait perſuadé que cette connaiſſance eſt à acquerir, que l'eſprit humain n'a aucun moyen d'y parvenir, peut ſans folie demeurer dans le doute; il peut y demeurer tranquille, s'il croit qu'un Dieu juſte n'a pu faire dépendre l'état futur des hommes de connaiſſances, auxquelles leurs eſprit ne peut atteindre.

Un homme, enfermé dans un cachot, ne ſachant pas ſi ſon arrêt eſt donné, mais ſûr de ſon innocence, & & comptant ſur l'équité de ſes Juges, n'ayant aucun moyen d'apprendre encore ce que porte ſon arrêt, pourait l'attendre tranquillement. & ne ſerait alors que raiſonnable & ferme. Il faut donc commencer par prouver qu'il n'eſt pas impoſſible que l'homme parvienne à quelque connaiſſance certaine ſur la vie future.

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

mort, que de tomber dans le néant, ne serait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité ? N'est-ce donc pas une folie incontestable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute ? Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal, entre la crainte de l'enfer & du néant, semble si beau, que, non - seulement, ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux, s'en glorifient; mais que ceux même qui n'y sont pas, croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir, que la plupart de ceux qui s'en mêlent, sont de ce dernier genre, que ce sont des gens qui se contrefont, & qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont oui dire que les belles manieres du monde (*), consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, & la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant soit peut de sang commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par-

---

(*) *Cette capucinade n'aurait jamais été répétée par un Pascal si le fanatisme janséniste n'avait pas ensorcelé son imagination. Comment n'a-t-il pas vu que les fanatiques de Rome en pouvaient dire autant à ceux qui se moquaient de Numa & d'Egerie ? Les energumènes d'Egypte aux esprits sensés qui riaient d'Isis, d'Osiris & d'Horus ? Les sacristains de tous les pays aux honnêtes gens de tous les pays ?* Second Editeur.

là de l'eſtime. Ce n'eſt pas le moyen d'en acquérir, je dis même, parmi les perſonnes du monde, qui jugent ſainement des choſes, & qui ſavent que la ſeule voie d'y réuſſir, c'eſt paraître honnête, fidele judicieux, & capable de ſervir utilement ſes amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouir dire à un homme qui a ſecoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille ſur ſes actions, qu'il ſe conſidére comme maître de ſa conduite, qu'il ne penſe à en rendre compte qu'à ſoi-même? Penſe-t-il nous avoir porté par-là à avoir déſormais bien de la confiance en lui, & à en attendre des conſolations, des conſeils & des ſecours dans tous les beſoins de la vie? Penſe-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire, qu'il doute ſi notre ame eſt autre choſe qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Et-ce donc une choſe à dire gaiement? Et n'eſt-ce pas une choſe à dire, au contraire, triſtement, comme la choſe du monde la plus triſte?

S'ils y penſaient ſérieuſement, ils verraient que cela eſt ſi mal pris, ſi contraire au bon ſens, ſi oppoſé à l'honnêteté, & ſi éloigné en toute maniere de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'eſt plus capable de leur attirer le mépris & l'averſion des hommes, & de les faire paſſer pour des perſonnes ſans eſprit & ſans jugement. Et en effet, ſi on (*) leur fait rendre compte de leurs ſen-

---

Ce n'eſt donc pas contre ces inſenſés mépriſables

timents, & des raiſons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choſes ſi faibles & ſi baſſes qu'ils perſuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur diſait un jour fort à propos une perſonne : ſi vous continuez à diſcourir de la ſorte, leur diſait-t-il, en vérité, vous me convertirez. Et il avait raiſon; car qui n'aurait horreur de ſe voir dans des ſentiments, où l'on a pour compagnons des perſonnes ſi mépriſables.

Ainſi, ceux qui ne font que feindre ces ſentiments, ſont bien malheureux de contraindre leur naturel, pour ſe rendre les plus impertinents des hommes. S'ils ſont fâchés, dans le fond de leur cœur, de n'avoir pas plus de lumieres, qu'ils ne le diſſimulent point; cette déclaration ne ſera pas honteuſe. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir : rien ne découvre davantage un étrange faibleſſe d'eſprit, que de ne pas connaître quel eſt le malheur d'un homme ſans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême baſſeſſe de cœur, que de ne pas ſouhaiter la vérité des promeſſes éternelles. Rien n'eſt plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laiſſent donc ces impiétés à ceux qui ſont aſſez mal nés, pour en être véritablement capables; qu'ils ſoient du moins honnêtes gens (*a*), s'ils

---

que vous devez diſputer, mais contre des philoſophes trompés par des arguments ſéduiſant.

Second Editeur.

(*a*) Il s'agit ici de ſavoir ſi l'opinion de l'immortalité de l'ame eſt vraie, & non pas ſi elle annonce plus d'*eſprit*, *une ame plus élevée* que l'opinion contraire. Si elle eſt plus *gaie*, ou *de meilleur air*. Il faut croire cet-

ne peuvent être encore chrétiens; & qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeller raisonnables; ou ceux qui serve Dieu de tous leur cœur, parce qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cherchent de tous leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore...

C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincérement, & qui reconnaissant leur misere, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumiere qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître & sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; & il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne les point mépriser, jusqu'à les abandonner dans

---

te grande vérité, parce qu'elle est prouvée, & non parce que cette croyance excitera les autres hommes à avoir en nous plus de confiance. Cette maniere de raisonner ne serait propre qu'à faire des hypocrites. D'ailleurs il me semble que c'est moins d'après les opinions d'un homme, sur la métaphysique, ou la morale, qu'il faut se confier en lui, ou s'en défier, que d'après son caractere, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'après sa constitution morale. L'expérience paraît confirmer ce que j'avance ici. Ni Constantin, ni Théodose, ni Mahomet, ni Innocent III, ni Marie d'Angletaire, ni Philippe II, ni Aurengzeb, ni Jacques Clément, ni Ravaillac, ni Balthazar Gérard, ni les brigands qui dévastèrent l'Amérique, ni les Capucins, qui conduisaient les troupes Piémontaises au dernier massacre des Vaudois, n'ont jamais élevé le moindre doute sur l'immortalité de l'ame. En général même ce sont

leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie: comme capables de la grace qui peut les éclairer, de croire qu'ils peuvent ètre dans peu de tems, plus remplis de fois que nous ne sommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où il sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous si nous étions en leur place, & les appeller à avoir pitié d'eux-mèmes & à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumiere. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils emploient inutilement ailleurs, peut-ètre y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite & un véritable desir de connaître la vérité, j'espere qu'ils y auront satisfaction, & qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine que l'on y a ramassées.

II.

C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on posséde, & qu'on s'y puisse attacher sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent. (*)

---

les hommes faibles, ignorants & passionnés, qui commettent des crimes; & ces mêmes hommes sont naturellement portés à la superstition.

Grande & belle réflexion de l'illustre Auteur de l'éloge.

(*) *Durum sed levius fit patientia quidquid corrigere est nefas.*

AR-

ARTICLE III.

DES PENSÉES DE PASCAL.

Qu'il faudrait croire & pratiquer la Religion chrétienne, quand même on ne pourait la prouver.

I.

NOus connaiſſons qu'il y a un infini & ignorons ſa nature. Comme, par exemple, nous ſavons qu'il eſt faux que les nombres ſoient finis. Donc il eſt vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne ſavons ce qu'il eſt. Il eſt faux qu'il ſoit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainſi, on peut bien connaître qu'il y a un Dieu, ſans ſavoir ce qu'il eſt: & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connaiſſons pas parfaitement ſa nature.

Je ne me ſervirai pas, pour vous convaincre de ſon exiſtence, de la foi par laquelle nous le connaiſſons certainement, ni de toute les autres preuves que nous en avons, puiſque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; & je prétends vous faire voir par la maniere dont vous raiſonnez tous les jours ſur les choſes de la moindre conſéquence, de quelle ſorte vous devez raiſonner en celle-ci, & quel parti vous de-

vez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas: il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons nous? la raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cahos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? par raison vous ne pouvez assurer ni l'un, ni l'autre? par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blamez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort, & s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous; mais je les blamerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; & celui qui prend croix & celui qui prend pile ont tous deux tort: le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier; cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué; & ne pariez point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est point. Lequel prendrez-vous donc? pesons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gagner. Mais je gage peut-être trop. Voyons: puisqu'il y a pareil hasard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager; & s'il y en avait dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu, où

il y a pareil hasard de perte & de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, avec pareil hasard de perte & de gain; & ce que vous jouez est si peu de chose, & de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion. (a)

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incer-

(a) Il est évidemment faux de dire : ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas; car celui qui doute, & demande à s'éclaircir, ne parie assurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît un peu indécent & puéril : cette idée de jeu, de perte & de gain, ne convient point à la gravité du sujet. De plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose, n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde, si je crois que vous avez raison. Je souhaite alors, de tout mon cœur, que vous ayez raison; mais, jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourait-on dire à Pascal, par convaincre ma raison : j'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un Dieu; mais si dans votre systême, Dieu n'est venu que pour si peu de personnes, si le petit nombre des élus est si effrayant; si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire? N'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes, un seul à peine a droit d'aspirer! Si vous voulez me convaincre, prenez-vous y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeux de hasard, de pari, de croix & de pile, & tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux & que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse. (*)

tain si on gagnera, & qu'il est certain qu'on hasarde; & que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose & l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est certain. Cela n'est pas ainsi; tout joueur hasarde avec certitude, pour gagner avec incertitude; & néanmoins il hasarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude du gain : cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain & de perte; & de-là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jour égal, contre égal; & alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain & de perte, & l'infini à gagner. Cela est démonstratif & si les hommes sont capables de quelques vérités, ils le doivent être de celle-là.

(*) *Remarques de M. de V. Toutes les remarques ainsi désignées, sont citées ainsi par l'Auteur de l'éloge dans son édition. Nous distinguons les notres par un astérique.*

II.

De ſe tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas grand choſe à perdre mais quel malheur de ſe tromper en la croyant fauſſe (*).

(*) *Le Flamen de Jupiter, les Prêtres de Cibèle ceux d'Iſis en diſaient autant. Le Mufti, le grand Lama en diſent autant. Il faut donc examiner les piéces du procès.* Second Editeur.



REFLEXIONS.

Sur l'argument de M. Paſcal & de M. Locke, concernant la poſſibilité d'un autre vie à venir, par M. DE FONTENELLE.

UN de mes amis à qui je ne connais de vice qu'une incrédulité générale à l'égard de tout ce qu'on appelle religion, ou vérités révélées, prétend qu'il n'y a aucune de ces vérités qui ne ſe trouve entiérement détruite par des raiſonnements métaphyſiques, qui, ſelon lui, ſont les ſeuls moyens infaillibles pour s'aſſurer de la vérité, ou de la fauſſeté de quelque choſe.

Nos converſations roulent toujours ſur quel-

qu'uns des points les plus essentiels de la religion ; comme l'existence de Dieu, la spiritualité de l'ame, la liberté de l'homme ; & il combat tous ces principes de la religion par les raisons les plus spécieuses & me réduit le plus souvent au point d'appeller la foi au secours de ma raison.

Ayant trouvé dans l'excellent traité sur l'entendement humain de M. Locke, le fameux argument de Pascal, imaginé au rapport de Bayle, si je ne me trompe, par Arnobe, & que M. Locke a mis dans tout son jour, je crus que pour le coup j'aurais la raison pour moi, contre mon ami. En effet, il n'y a rien de si fort que cet argument que voici : „ Les récompenses & les „ peines d'une autre vie, que Dieu a établies pour „ donner plus de force à ses loix, sont d'une „ assez grande importance, pour déterminer no- „ tre choix contre tous les biens, ou tous les „ maux de la vie, lors même qu'on ne consi- „ dére le bonheur ou le malheur à venir que com- „ me possible : de quoi personne ne peut douter. „ Quiconque, dis-je, voudra examiner qu'un „ bonheur excellent & infini, peut être une suite „ de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, „ ou qu'un état opposé peut être le châtiment „ d'une conduite déréglée ; un tel homme doit „ nécessairement avouer qu'il juge très-mal s'il „ ne conclut pas de-là, qu'une bonne vie, jointe „ à l'attente d'une félicité éternelle qui peut arri- „ ver, est préférable à une mauvaise vie accom- „ pagnée de la crainte de cette affreuse misere, „ dans laquelle il est fort possible que le méchant „ se trouve un jour enveloppé : ou pour le moins „ de l'épouvantable & incertaine espérance d'être

„ annihilé. Tout cela eſt de la derniere évidence, „ quand même les gens de bien n'auraient que „ des maux à eſſuyer dans ce monde, & que les „ méchants y goûteraient une perpétuelle félicité, „ ce qui, pour l'ordinaire, eſt tout autrement. „ De ſorte que les méchants n'ont pas grand „ ſujet de ſe glorifier de la différence de leur „ état, par rapport même aux biens dont ils „ jouiſſent actuellement; ou plutôt à bien con- „ ſidérer toutes choſes, ils ont, je crois, la plus „ mauvaiſe part; même dans cette vie. Mais „ lorſqu'on met en balance un bonheur infini „ avec une infinie miſere, ſi le pis qui en puiſſe „ arriver à un homme de bien, ſuppoſé qu'il ſe „ trompe, eſt le plus grand avantage que le mé- „ chant puiſſe obtenir au cas qu'il vienne à ren- „ contrer juſte; qui eſt l'homme qui peut en „ courir le haſard, s'il n'a pas tout à fait perdu „ l'eſprit? Qui pourait, dis-je, être aſſez fou „ pour réſoudre en ſoi-même de s'expoſer, à un „ danger poſſible, d'être infiniment malheureux; „ de ſorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que „ que le pur néant, s'il vient à échapper à ce „ danger. L'homme de bien, au contraire, ha- „ ſarde le néant contre un bonheur infini, dont „ il doit jouir ſi le ſuccès ſuit ſon attente: ſi „ ſon eſpérance ſe trouve bien fondée, il eſt „ éternellement heureux; & s'il ſe trompe, il „ n'eſt pas malheureux; il ne ſent rien. D'un au- „ tre côté, ſi le méchant a raiſon, il n'eſt pas „ heureux, & s'il ſe trompe il eſt infiniment „ miſérable. N'eſt-ce pas un des plus viſibles dé- „ réglements de l'eſprit où les hommes puiſſent „ tomber, que de ne pas voir du premier coup

„ d'œil quel parti doit être préféré dans cette ren-
„ contre. "

Aucun de nos incrédules n'avait osé jusqu'ici attaquer cet argument. Je le proposais à mon ami, homme juste, chaste, charitable envers son prochain, dont les mœurs sont très-réglées, & qui s'acquitte exactement de tous les devoirs extérieurs qu'exige la probité la plus sévère. Pour son intérieur je n'en dirai rien; c'est à Dieu qui sonde les cœurs & les reins à en juger. Cet homme ayant un peu réfléchi me dit:

Proposez d'acheter pour un denier une éternité bienheureuse & d'éviter un malheur sans fin à un homme qui pense comme Virgile.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque acherontis avari.

Et qui croit être certain qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci, à prendre la chose à rigueur philosophique; il vous dira que, quoique vous ne lui demandiez qu'un denier, c'est acheter trop cher encore, le néant, ou une chimere; & qu'il y a même moins de comparaison & de proportion entre un denier & un être non existant, qu'il n'y en a entre un point & l'infini.

D'ailleurs, continue mon Philosophe, par rapport à la possibilité d'un état éternellement heureux ou malheureux, la situation de ce que M. Locke appelle un homme de bien, & un méchant, n'est pas la seule qui existe dans la nature. Il peut y avoir des gens qui ont poussé la philosophie jusqu'au point de vivre dans une parfaite tran-

tranquilité dans ce monde, sans aucune persuasion d'une vie à venir, & même avec une forte persuasion du contraire. Entreprenez de tirer ces gens-là de cette situation, en faisant valoir l'argument de M. Locke ; ils vous diront sans doute, qu'il y aurait de la folie à sortir de (*) cet état d'une parfaite tranquilité dans laquelle consiste le souverain bonheur en ce monde, pour rentrer dans un autre plein de doutes, de crainte & d'incertitude. Et comme c'est celui d'un homme qui professe la religion chrétienne aux termes de l'évangile ; ils vous diront que ce serait, pour eux, la plus haute extravagance de prendre ce parti d'incertitude & de doute, sur la seule espérance ou la crainte d'un avenir qu'ils regardent comme une chimere ; persuadés qu'aucun des sectateurs du parti que vous leur proposez, n'est arrivé, par sa croyance, ou par sa foi, à ce point de tranquillité qui fait le souverain bonheur en ce monde ; à laquelle ils sont parvenus eux-mêmes par le seul secours de la Philosophie & de la raison dépouillée des préjugés de l'éducation & de l'autorité. Je vous expliquerai plus amplement cette idée, ajouta mon ami, en faisant raisonner un Philosophe payen.

Figurez-vous un Philosophe chinois, qui qui ne croit pas à une vie à venir (étant presque tous dans ce systême) qui jouit dans sa façon de penser d'un bonheur parfait en ce monde & qui est moralement certain qu'il en jouira toute sa vie.

(*) *J'ai peur que ce ne soit* ex falso supponente. Second Editeur.

Repréſentez-vous enſuite un Miſſionnaire qui entreprend de convertir ce philoſophe à la religion chrétienne (*).

Après s'être épuiſé en raiſonnements pour prouver la vérité de ſon ſyſtême, ſans qu'il ait pu amener le philoſophe chinois à ſon but, le Miſſionnaire conclut en diſant : quand même tout ce que je vous ai fait voir, concernant la certitude d'une vie à venir, ne ſerait pas auſſi exactement vrai & évident, que je vous l'ai démontré; toujours ne ſauriez vous diſconvenir que ce que je viens de vous expoſer, comme vrai & évident, ne ſoit au moins poſſible. Je ne ſaurais douter que cette poſſibilité ne frappe un homme comme vous, qui ſait réfléchir & raiſonner, & qui ſait juger de ſes véritables intérêts. Dans ces vues, permettez-moi de vous rapporter ce qu'un de nos plus grands Philoſophes a penſé ſur cette poſſibilité.

Suppoſez, à préſent, que le Miſſionnaire, après avoir expoſé l'argument en queſtion, dans toute ſa force au Philoſophe chinois, lui dit en

---

(*) *Songez que les autres religions, excepté la juive; menaçaient de l'enfer longtemps avant nous; ſongez que les Bonzes de la ſecte de Laokium à la Chine, menaçent d'une eſpece d'enfer. Songez que même du temps de Lucrece on menaçait de l'enfer à Rome* : Æternas quoniam pœnas in morte timendum eſt. *L'enfer eſt bien ancien; les Brames diſent qu'ils ont inventé leur undéra il y a des millions d'années.*

Second Editeur.

homme qui se croit déja sûr de sa victoire : ce raisonnement n'est-il pas convaincant & sans replique ? votre raison peut-elle refuser de se prêter à tant de lumieres & d'évidence ?

Figurez-vous maintenant que le Chinois répond ainsi au Missionnaire.

Vous, ou votre Philosophe, posez en fait dans votre raisonnement, deux propositions qui paraissent également douteuses.

La premiere est que personne ne peut douter de la possibilité de l'événement que vous venez de m'annoncer.

La deuxieme est que cette seule possibilité présumée doit me déterminer à prendre le chemin que vous m'indiquez.

Mais je vous dirai, continue le Chinois, qu'il me paraît que ne connaissant point la mesure de la puissance ni de la volonté de la cause premiere, de laquelle, dites-vous, dépendent tous les contingents ; & la nature même de cette cause premiere nous étant absolument inconnue, il en résulte que nous ne saurions rien déterminer ni pour ni contre la possibilité des contingents, & sur-tout dans les choses qui sont au-dessus de la portée de notre raison : ainsi notre esprit ne peut rester, à cet egard, que dans un parfait équilibre, ou tout au plus dans le doute.

Or, cela posé, votre argument donne naturellement lieu à cette question, savoir : s'il est raisonnable que dans le doute où je suis, je doive me déterminer d'aller plutôt à droite qu'à gauche.

Quant à moi, je pense que le doute ne peut ni ne doit faire d'autre effet, sur un esprit raisonnable, que de le porter à examiner avec atten-

tion, s'il eſt plus probable que le contingent qu'on lui préſente, ou qu'il enviſage lui-même comme poſſible, ſoit un être réel ou chimérique; & que ſi de la réalité de ce contingent dépend ſa félicité, ou ſon malheur, il ne doit ſe déterminer qu'en conſéquence de l'examen ſérieux, & des comparaiſons exactes qu'il aura faites, pour juger avec certitude, s'il eſt plus probable que le contingent arrive ou qu'il n'arrive pas.

On doit prendre ce chemin, ſelon la droite raiſon, d'autant qu'on a un intérêt ſenſible à ne pas ſe tromper dans ſon choix, ſi on riſque un bien réel, ſuppoſé qu'on ſe trompe en changeant d'état.

Mais s'il n'y a rien à riſquer, & tout à eſpérer, en prenant plutôt à droite qu'à gauche, c'eſt-à-dire, en prenant le parti qu'on lui propoſe, il eſt évident qu'il ſerait fou au ſuprême degré, s'il héſitait un moment à prendre ce parti, quelqu'incertain qu'il fût d'arriver, par ce moyen, au bien qui ſe ſerait offert à ſa vue.

Suppoſé qu'il n'y eût dans une loterie qu'un ſeul billet noir, qui vaudrait notre Empire de la Chine, contre cent millions de billets blancs; un homme, à qui on offrirait de tirer gratuitement un billet, ſerait fou s'il le refuſait, par la ſeule raiſon du peu d'apparence qu'il y a qu'il tirera préciſément le billet noir.

Ce n'eſt pas le cas dans lequel je me trouve, à l'égard de votre ſyſtême; mais avant que de vous le faire comprendre, je dois faire une ſeconde obſervation ſur l'argument de votre Philoſophe. Il diviſe les hommes en gens de bien & en méchants. Cette diviſion ne me parait pas bonne à l'égard de ce qu'il veut

prouver : j'estime, que par cette division, il ne peut rien prouver contre moi. Il aurait bien mieux fait de diviser les hommes en ceux qui sont persuadés de la vérité de votre systême, en ceux qui en doutent, & en ceux qui le croient faux.

Je conviens cependant, que dans votre façon de parler, ceux de la premiere classe sont tous réputés gens de bien. Mais je soutiens que, dans la deuxieme & dans la troisieme, il peut y avoir autant de gens de bien que de méchants.

Si, par la définition d'un homme de bien, vous entendez celui qui croit la vérité de votre systême, & un méchant, celui qui en doute, ou qui le croit faux; je ne conviens pas de votre définition ; &, sur ce pied-là, nous disputerons fort inutilement.

Mais si, jugeant sans préjugés, vous appellez un homme de bien celui qui est humain, charitable, juste; & un méchant, celui qui en tout ou en partie, est taché de vices contraires à ces vertus, nous sommes d'accord.

Je conviens maintenant qu'un méchant, pour peu qu'il soit capable de raisonner, doit sentir, qu'en tant que méchant, il péche essentiellement contre les inspirations de la raison naturelle.

Si ce méchant croit la vérité de votre systême, s'il le croit possible, ou s'il en doute seulement, en posant pour principe, qu'un bonheur excellent & infini, peut être une suite de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, ou qu'un état opposé, c'est-à-dire, un malheur infini peut être le châtiment d'une conduite

déreglée; il doit convenir néceſſairement, je l'avoue, qu'il jugerait très-mal, s'il ne concluait pas de-là qu'une bonne vie, jointe à l'attente certaine d'une éternelle félicité qui peut arriver, eſt préférable à une mauvaiſe vie, accompagnée de la crainte de cette affreuſe miſere, dans laquelle, ſuivant la ſuppoſition, il croit fort poſſible que le méchant ſe trouve un jour enveloppé pour le châtiment de ſes crimes.

Mais vous verrez que cet argument ne porte que contre un méchant, perſuadé de la vérité de votre ſyſtème, ou qui doute au moins de ſa poſſibilité; qui vit par conſéquent dans un état d'incertitude & de crainte. Il ne porte aucunement contre un homme de bien, abſolument perſuadé de la fauſſeté de votre ſyſtème, qui, par conſéquent, n'a rien à craindre, & qui n'a aucun motif raiſonnable pour le déterminer à changer un état de vie, dont il a tout lieu d'être content.

Je ſens bien que vous m'oppoſerez ici deux choſes conſéquemment à votre ſyſtème.

1°. Qu'il ne ſuffit pas d'être homme de bien dans le ſens que je crois l'être, pour n'avoir rien à craindre, par rapport à une autre vie à venir.

2°. Qu'il eſt queſtion de ſavoir ſi, après les preuves que vous m'avez données de la vérité de votre ſyſtème, je puis perſévérer dans la perſuaſion qu'il eſt faux, avec aſſez de confiance pour riſquer un événement poſſible, auſſi redoutable que l'eſt celui que vous me prêchez.

Je conviens que l'objet que vous me préſentez eſt aſſez important pour mériter les attentions les plus ſérieuſes. Mais, voulant agir en homme

ſage, je ne ſaurais me déterminer, ni prendre un parti que ſur la validité ou non validité des preuves que vous me donnerez en faveur de votre ſyſtême.

Juſqu'ici vous ne m'avez nullement perſuadé. Et plus j'examine le plus ou le moins de probabilité qu'il y a que l'exiſtence de cette vie à venir, que vous me prêchez comme une choſe, ſoit certaine, ſoit ſeulement poſſible, plus je me trouve porté à croire que ce n'eſt qu'une belle & ſpécieuſe chimere; & dans cet état, j'eſtime que la raiſon, fondée ſur la grandeur de l'objet, c'eſt-à-dire, ſur ce que j'ai à perdre, ſi je me trompe, n'eſt pas ſuffiſante pour me déterminer à adopter votre ſyſtême, & à changer d'état de vie, dont j'ai tout lieu d'être content.

Il eſt queſtion ici dans le fond d'une eſpece de jeu, ou de haſard; puiſque l'événement dont vous me parlez, eſt fort douteux, au moins à mon égard; & qu'il s'agit d'opter entre deux chemins, dont perſonne ne connaît véritablement les iſſues, qui peuvent cependant être très différentes; & qu'on ſuppoſe enfin qu'il y a infiniment à gagner ou à perdre, en ſe trompant ou en ne ſe trompant pas au choix que l'on fera.

Suppoſons maintenant, par une comparaiſon ſenſible, qn'on mette entre les mains d'un enfant les vingt-quatre caracteres d'imprimerie, qui forment les vingt-quatre lettres de l'alphabet (*), pour qu'il les arrange à ſa fantaiſie.

(*) *Un Chinois les 24 lettres de l'alphabet ! c'eſt ſans doute une faute d'impreſſion, il faut dire votre alphabet.* Second Editeur.

Dans cette ſuppoſition, je vous demande lequel des deux ſerait cenſé faire le pari le plus inégal, ou de notre Empereur, qui offrirait de parier tout ſon Empire contre une piaſtre, que cet enfant ne rangera pas du premier coup les vingt-quatre lettres de l'alphabet; ou d'un particulier, qui, en acceptant ce pari, mettrait une piaſtre contre tout cet Empire, en pariant pour l'affirmative.

Oh! cela n'eſt pas une queſtion, dira un homme qui raiſonnera ſur le principe de votre philoſophe; car ſi l'Empereur gagne ce pari, il ne gagne qu'une piaſtre, & s'il vient à perdre, il perd un Empire qui lui vaut cent millions de piaſtres, ſans compter tous les agréments & avantages qui ſont annexés à la poſſeſſion d'un ſi vaſte Empire. Il y aurait donc une grande imprudence à notre Empereur de faire un pari ſi inégal: au contraire, ſi ce particulier perd, il ne perd qu'une piaſtre, ce qui ne fait qu'un très-petit objet, & dont la perte ne peut l'incommoder beaucoup; & s'il gagne, il gagne tout l'Empire de la Chine; il ſerait donc fou, s'il ne pariait pas. Mais ce raiſonnement n'eſt dans le fond qu'un pur ſophiſme, que l'on appelle dans vos écoles dénombrement imparfait, ſuivant ce que j'ai lu dans vos livres. Car, pour ſe déterminer avec prudence, à parier ou à ne parier pas, il ne ſuffit pas de meſurer la proportion ou la diſproportion de la perte au gain; mais il faut meſurer encore les degrés de probabilité qu'il y a dans l'eſpérance de gagner ce pari, ou dans la crainte de le perdre, & faire enſuite une comparaiſon exacte de la proportion ou la diſproportion qu'il y a de la perte

au gain, avec le degré de probabilité qu'il y a dans l'eſpérance ou la crainte de gagner ou de perdre. Ce n'eſt que par le réſultat de cette comparaiſon que l'on pourra voir au juſte s'il convient de parier, ou de ne parier pas.

Maintenant ſi je faiſais voir à ce raiſonneur ſuperficiel, que celui qui, dans votre ſuppoſition, voudrait parier pour l'affirmative, ſavoir: que cet enfant rangerait, du premier coup, ces vingt-quatre lettres de l'alphabet dans l'ordre naturel; & qui mettrait une piaſtre contre l'Empereur de la Chine, jouerait à un jeu qui aurait la même proportion que s'il mettait 1300000000000000000000000 piaſtres contre une, pour jouer à croix ou à pile; croyez-vous qu'il perſiſtât à vouloir parier?

Il s'agit de prouver ce paradoxe, continue le Chinois, & voici comment je m'y prends. Je ſuppoſe pour un moment, que notre Empire rapporte un milliar, évalué au denier cent, ce qui fait cent milliarts de fond. Il n'y a ſans doute pas aſſez d'or, d'argent, de perles, ni de pierres fines, dans les quatre parties du monde, pour remplir une ſomme ſi prodigieuſe que celle-là. Mais n'importe. L'Empereur, en faiſant ce pari, mettrait donc la valeur de cent milliarts de piaſtres, contre une piaſtre? Quelle diſproportion!

Mais arrêtons-nous-là un moment, & voyons quel degré de proportion de probabilité il y a entre le riſque de la perte & l'eſpérance du gain.

Un de vos Philoſophes, le Pere Malebranche, dont vous m'avez communiqué les ouvrages, nous l'apprendra. Il ſoutient que la combinaiſon des vingt-quatre lettres de

votre alphabet, ſe peut faire en plus de 130000000000000000000000000000000000 manieres différentes, dont celle de les ranger dans l'ordre, où vous les mettez ordinairement, n'eſt qu'une. Diviſez cette ſomme par cent milliarts, le quotient eſt 13000000000000000000000, d'où il réſulte la preuve de mon hypotheſe, ſavoir : que pour faire un pari égal, on peut parier 13000000000000000000000, contre un, que cet enfant ne rangera pas du premier coup ces vingt-quatre lettres de l'alphabet dans leur ordre naturel.

Je ſens bien, dit le Chinois, que ſi le ſyſtème que vous me propoſez eſt vrai, il y a une infinie diſproportion entre ce qu'il y a à eſpérer & à craindre dans une autre vie, & ce qu'il y a eſpérer & à craindre en celle-ci; & je conviens, par conſéquent, que, s'il n'y avait que cette diſproportion à mettre en ligne de compte, il faudrait être le plus inſenſé de tous les hommes pour héſiter un moment à renoncer à tout ce que cette vie peut avoir de flatteur, pour arriver à ce que l'autre vie à venir fait eſpérer, & pour éviter ce qu'elle fait craindre.

Mais ce n'eſt pas tout : il faut examiner auſſi les degrés de probabilité qu'il y a que ce contingent arrive, ou que ce ſoit quelque choſe de réel, & en faire une exacte comparaiſon avec ceux qui prouvent que ce n'eſt qu'une chimere; & comparer enſuite le réſultat avec la diſproportion mentionnée qu'il y a entre ce qu'il y aurait à eſpérer ou à craindre dans une autre vie, en lui ſacrifiant ou en ne lui ſacrifiant pas ce qu'il y a à eſpérer ou à craindre dans ce monde, pour

prendre enfin le parti que la ſaine raiſon & la prudence doivent dicter à quiconque ſait réfléchir ſur ſes véritables intérêts.

Si par cet examen, il ſe trouve que l'événement que vous me prêchez ſoit certain, ou qu'il y ait un peu plus de probabilité qu'il puiſſe arriver, qu'il n'y en a qu'il n'arrivera pas, je vous avoue qu'il eſt ſenſiblement de mes intérêts de me ranger au parti que vous me conſeillez.

Mais s'il ſe trouve, au contraire, que cet événement ne ſoit qu'une chimere & une invention de la politique ou de quelqu'autre vue intéreſſée de la part de ceux qui le prêchent, cela changerait la theſe du tout au tout : car il eſt évident qu'en ce cas là, il y aurait plus de diſproportion entre cette chimere & la réalité, quelque peu conſidérable qu'elle fût, que je ſacrifierais inutilement pour courir après ce néant, qu'il n'y en a entre l'objet de crainte & d'eſpérance dans cette autre vie à venir & celui des mêmes eſpérances & craintes de la vie préſente qu'il s'agit de ſacrifier ou de ne ſacrifier pas à ce premier objet.

Je dis plus; il n'y a même aucune comparaiſon à faire pour en tirer la meſure de quelque proportion entre la réalité la moins ſenſible, & le néant pur ou la chimere; au lieu qu'il y en a toujours entre une réalité & une autre, quelque grande que ſoit la diſproportion entre la meſure ou la valeur de l'une ou de l'autre de ces deux réalités.

Les biens de ce monde, quelque dénomination qu'on leur donne, ſont quelque choſe de réel, au moins dans ma façon de penſer; or, ſi la certitude par rapport aux biens d'une autre vie

à venir, que vous m'insinuez pour véritable ou pour probable tout au moins, n'est qu'une chimere; vous conviendrez vous-même qu'il faudrait, que je fusse fou, de sacrifier la réalité de cette vie, à ne la regarder que dans son moindre degré, à une chimere évidemment reconnue pour telle, & cela pour la seule raison de la disproportion infinie que vous mettez entre les biens & les maux de cette autre vie & ceux de cette vie présente; vous conviendrez encore que je serais fou à proportion de la grandeur ou de la mesure de la réalité que je sacrifierais à cette chimere ou à ce néant.

Or, je vous soutiens que, selon mon systême & en me conformant à celui que vous me prêchez, ce serait sacrifier toute la réalité que je posséde & dont je jouis pour courir après une chimere: ce serait mettre tout d'un côté pour ne rien espérer de l'autre; ce serait faire une espece de pari encore plus extravagant & plus inégal que ne le serait celui d'un particulier qui mettrait une piastre contre l'Empire de la Chine, à la condition marquée, &, par conséquent, je serais donc fou, au suprême degré.

Voici mon état présent. Je me porte bien de corps & d'esprit. Je vis indépendant & dans l'abondance. Je suis moralement sûr de mener cette même vie jusqu'à ma mort. Ce que je posséde m'est assuré (*), dussé-je aller jusqu'à cent

---

(*) *Ah! mon ami, dans la révolution du dernier siecle, quel Chinois était sûr un moment de sa fortune & de sa vie?*

Second Editeur.

ans ; je ne desire ni n'espere rien au-delà, je suis donc parfaitement heureux ; car, quant à moi, je fais consister le bonheur dans cette parfaite tranquillité. Vous ne sauriez disconvenir au moins qu'il est possible d'avoir cette assurance ; je l'ai en effet.

L'espérance doit être fondée sur la probabilité de parvenir à ce qu'on desire ; par conséquent l'espérance suppose le desir ; or, le desir n'est jamais sans inquiétude : l'inquiétude est un mal ; dont l'espérance est aussi un mal.

J'avoue cependant que l'espérance a quelque chose de flatteur ; mais convenez aussi qu'elle ne flatte qu'à proportion des degrés de probabilité. La probabilité est donc la mesure du plaisir que peut donner l'espérance, & comme ce qui n'est que probable n'est pas certain, il s'ensuit que le plaisir qui naît de l'espérance probable n'a qu'un fondement très incertain (*).

Enfin personne ne doute qu'il ne vaille beaucoup mieux posséder ce que l'on desire que d'être flatté par l'espérance en le desirant : c'est le cas où je me trouve. L'espérance ne flatte que l'imagination, au lieu que la possession procure une jouissance réelle ; par conséquent, la certitude de posséder est toujours préférable à l'espérance d'acquérir, quelque fondée qu'elle soit, & quelque grand que soit l'objet qu'elle embrasse.

(*) *Donc, tu n'avais tout-à-l'heure qu'un fondement très incertain que tout ce que tu possédes, t'était assuré, mon cher Chinois.*

Second Editeur.

J'ai aujourd'hui, encore un coup, tout ce qu'il me faut pour mener une vie tranquille, que je regarde comme le souverain bonheur; & je suis certain d'en jouir jusqu'à la fin de ma carriere (*).

Vous m'objecterez, sans doute, que cette certitude ne peut être physique, qu'elle n'est au plus que morale, & que les hommes sont sujets aux accidents.

J'en conviens; mais il me suffit, pour que je préfére mon systême à tous les autres, de savoir qu'il a plus de certitude & plus de réalité qu'aucun.

Quant aux accidents dont vous me parlez, les hommes n'y sont-ils pas également exposés, quelque systême qu'ils adoptent? C'est ce qui est prouvé par l'expérience de tous les jours. Mais cette vérité n'est pas capable de déranger le bonheur d'un Philosophe. La crainte des accidents ne l'inquiéte pas, sur-tout lorsqu'il se trouve persuadé, comme je le suis moi-même, qu'il y a infiniment plus de probabilité pour lui (*), que ces accidents n'arriveront pas, que de raisons de crainte qu'ils n'arrivent; & en attendant ce qu'il en sera de ces accidents, il jouit tranquille-

---

(*) *Ah! & si tu as la goutte & la pierre, mon pauvre Chinois?*

Second Editeur.

(*) *Eh! comment est-il plus probable que tu n'auras pas la pierre, la goutte, la fistule, la dissenterie, la fièvre putride, qu'il n'est probable que tu ne les auras pas, mon cher Chinois?*

Second Editeur.

ment du présent, & continue d'en jouir jusqu'à la fin, & c'est en quoi consiste le parfait bonheur.

Vous me direz ici que je confonds mal à propos le bonheur actuel dont je jouis, avec le parfait bonheur; qu'il y a cependant grande différence de l'un à l'autre: que la durée permanente est la marque caractéristique du vrai bonheur, & que le bonheur présent est non-seulement de très courte durée; mais qu'il peut encore (dans la supposition que votre système soit seulement possible, comme j'en suis convenu), opérer pour celui qui s'y borne, une suite infinie de malheurs les plus redoutables.

Je conviens que le bonheur, dont je jouis présentement, aura une fin, comme il a eu un commencement. Je conviens encore que je ne vois point d'impossibilité ni de répugnance physique (*) dans la supposition de votre système; mais tout cela ne suffit pas pour me déterminer à renoncer à ce bonheur parfait, qui, tel qu'il est, me procure des biens très réels, dans l'espérance d'un avenir très incertain en lui-même, & que je regarde, en mon particulier, comme purement imaginaire, quoiqu'il ne soit pas absolument impossible.

Ainsi que cette autre vie à venir soit aussi possible que vous le voudrez; que les biens que

---

(*) *Un philosophe Chinois devrait voir une répugnance physique, métaphysique, morale, entre un être bon & des supplices infinis en durée & en douleurs.*

Second Editeur.

vous voulez que j'y envifage, foient les plus confidérables que l'on puiffe imaginer, tout cela ne décide rien entre nous, tant que vous ne prouverez pas qu'il y a plus de probabilité que cette autre vie foit quelque chofe de réel, qu'il n'y en a qu'elle n'eft qu'une invention des hommes; & c'eft ce que vous n'avez pas prouvé jufques ici, & que je ne crois pas que vous, ni aucun des partifans de votre fyftème, puiffiez jamais prouver, au moins par des raifons claires & folides.

Vous me prêchez de plus, comme moyens néceffaires, pour mériter ce bonheur à venir, les veilles, les jeûnes, les macérations, les fcrupules, les craintes, l'incertitude & l'inquiétude. En un mot, vous m'infinuez de renoncer, pour l'amour de cette efpérance, à tout ce en quoi j'ai fait confifter jufqu'ici tout mon bonheur. Tout cela eft d'autant plus embarraffant pour moi, que je me fens être homme, qui ne voudrait pas faire à demi une chofe auffi effentielle que celle-là. Je fuis tendre, délicat & fcrupuleux au dernier point. Si je donne dans votre fyftème, je ne croirai jamais en avoir affez fait: ma vie ne fera donc, à l'avenir, qu'un tiffu de craintes, d'alarmes, de trouble, de doute & d'inquiétude continuelle, qui aboutiront, peut-être, à me porter à un défefpoir total. En un mot, au lieu que jufqu'ici je me fuis eftimé un homme parfaitement heureux, je rifque de devenir, par les fuites, de toutes les créatures la plus miférable; & s'il fe trouvait, qu'enfin mon efpérance fut vaine, n'eft-il pas vrai que j'aurais facrifié tout ce qu'on peut facrifier de réel, non-feulement contre le néant,

néant, mais même contre la plus grande de toutes les miseres. Le beau trait de sagesse ! (*)

Vous me direz sans doute, d'après votre Philosophe, que le contentement qu'inspire à l'ame la certitude de cette espérance, contrebalance & surpasse même de beaucoup tout ce qu'elle abandonne, & tout ce qu'elle souffre pour l'amour de ce bien immense & infini, dont elle espère jouir pendant une éternité. De sorte, dites-vous, que quand même cette espérance serait vaine dans le fond, il se trouvera, tout bien compté & rabattu, que l'état de cette ame, qui aura joui du plaisir que donne une espérance si flatteuse, quoique supposée vaine, aura été plus heureux en ce monde même que celui d'une autre, qui, au milieu de toutes les prospérités & de tous les contentements qu'on peut avoir ici-bas, aura vécu dans la crainte ou dans le doute de cet événement d'une vie à venir.

Je réponds en premier lieu, qu'il se peut que cette ame, dont vous me parlez, & dans la situation dans laquelle vous la supposez, par

---

(*) *Si j'avais été Chinois, j'aurais ajouté, mon révérend bonze de Dominique ou d'Ignace, vous ne m'avez proposé que la moitié de la question. Non-seulement vous nous placez ici entre le néant & Dieu, mais entre le néant & vôtre Dieu. Or hier un Kutuctu de Tartarie, un Talapoin de Siam, un brame de Coromandel, un Sunnite de Turquie, un bonze du Japon me tinrent les mêmes discours, je les envoyai tous promener, souffrez que je vous fasse le même compliment.* Second Editeur.

la comparaiſon qu'elle aura faite d'un bien immenſe & infini qu'elle eſpére avec certitude, ſelon ſon idée, avec ce qu'elle abandonne ou ſouffre dans ce monde pour l'amour des grands biens qu'elle eſpére dans l'autre, parvienne à un état de bonheur parfait; car j'ai avancé moi-même que le bonheur n'eſt que là où on le met. Mais il faut que vous conveniez que, s'il elle eſt trompée dans ſon eſpérance, elle aura préféré un bonheur chimérique, puiſqu'il ne conſiſtait que dans ſon imagination, aux commodités & aux agréments réels dont on peut jouir en ce monde; & qu'elle aura ſacrifié & abandonné un bonheur réel pour un bonheur chimérique, & qu'elle ſe ſera aſſujettie à des ſouffrances réelles & ſans nombre, pour l'amour de ſa vaine eſpérance, c'eſt-à-dire, pour courir après une chimère.

Je réponds, en ſecond lieu, qu'il eſt vrai que le parfait bonheur dans ce monde, dépend du parfait contentement, & de la parfaite tranquillité de l'eſprit. Mais en adoptant votre ſyſtème, on ne peut parvenir à ce parfait contentement, & à cette parfaite tranquillité d'eſprit néceſſaire pour être heureux, que par la perſuaſion au plus haut degré de la certitude, de parvenir un jour à ce que ce ſyſtème promet, & fait eſpérer de doux & de flatteur. Mais, permettez-moi, raiſonnant conſéquemment à ce ſyſtême, tel que vous me l'avez développé, de douter que l'ame puiſſe jamais parvenir à ce degré de certitude (*a*).

(*a*) Car pluſieurs ſont appellés, & fort peu ſont élus. *Matth*. ch. 22. ℣. 14.

Je réponds, en troisieme lieu, que quoiqu'il en soit d'une ame qui se trouve dans l'état de votre supposition, & quelque bonheur qu'elle goûte en conséquence de sa prétendue certitude; tout cela ne prouve encore rien contre moi; parce que le cas posé dans la comparaison que vous faites de cette ame persuadée, avec une autre qui est dans le doute & dans la crainte de cet événement d'une vie à venir, que vous tenez pour certain, n'est pas le mien; au contraire, à l'heure que je vous parle, je suis aussi certain que je le suis des vérités géométriques les mieux démontrées, que cette vie à venir n'est qu'une pure chimère.

Mais comment pouvez-vous avoir cette certitude, m'objecterez-vous? Sur quoi est-elle fondée?

Je réponds: que tout le monde convient qu'il est de la droite raison, & que c'est même sa propriété la plus essentielle de chercher la vérité, & de s'y attacher quand elle l'a trouvée; puisque c'est uniquement de la connoissance de la vérité, & de ce que nous faisons en conséquence, que dépend notre véritable félicité. Je conviens qu'il

---

Saint Paul, malgré la vie régulière qu'il a menée, & les austérités dans lesquelles il a vécu, est si incertain de son salut, qu'il dit dans sa premiere épitre au Corint. ch. 4. ℣ 3. Car quoique je ne me sente coupable de rien, si est-ce que je ne suis pas justifié pour cela, c'est le Seigneur qui me juge. Et au ch. 9. c. 27.... Je meurtris mon corps, & je le rends souple au service, de peur qu'il n'arrive en quelque façon, qu'ayant prêché aux autres, je ne devienne moi-même réprouvé.

Premier Editeur, Auteur de l'Eloge.

eſt impoſſible que l'erreur puiſſe nous rendre heureux.

Il s'agit maintenant de ſavoir ſi cette vie à venir, dont vous m'entretenez, & dont vous me faites un portrait ſi avantageux, eſt un être réel, ou ſi elle n'eſt qu'une chimère. Il s'agit encore de juger des degrés d'évidence ou de probabilité de la poſſibilité ou de l'impoſſibilité de cet événement.

Je vous ai déja dit qu'il me paraît impoſſible de juger avec fondement & certitude, ſi certains contingens ſont poſſibles : je vous en ai donné, ſi je ne me trompe, une raiſon très-plauſible.

Mais je crois qu'il y a une règle certaine de vérité ; pour un critere certain & infaillible, pour juger de ce qui eſt abſolument impoſſible, ou bien purement chimérique.

Le contingent que vous me prêchez comme poſſible, eſt un de ces derniers : je le prouve.

La vérité eſt ſimple, & une.

Ce qui contredit cette vérité, eſt abſolument impoſſible & chimérique.

Si cette vie à venir que vous m'annoncez eſt certaine, comme vous le prétendez, elle ne peut l'être qu'en conſéquence, & rélativement à votre ſyſtème.

Or je vous dirai que j'ai obſervé que ce ſyſtème contient, non-ſeulement des principes contradictoires à la raiſon immuable, c'eſt-à-dire, à des axiomes reconnus vrais, & admis de tous ceux qui ont la faculté de raiſonner ; mais qu'il eſt encore fondé ſur des principes qui ſe contredient manifeſtement les uns les autres, d'où je crois pouvoir tirer cette concluſion, que votre ſyſtème eſt erroné.

Il eſt maintenant queſtion de ſavoir ſi des contradictions manifeſtes, trouvées dans ce ſyſtême, peuvent tenir lieu de certitude, que ce ſyſtème eſt erroné.

Il eſt queſtion de ſavoir ſi ce ſyſtème étant faux, & me trouvant en particulier, dans la ſituation où je me trouve, telle que je vous l'ai dépeinte, je riſque de le croire véritable, & d'agir en conſéquence.

Permettez moi, que dans la perſuaſion où je ſuis juſqu'ici, je vous diſe que je ne dois douter ni de l'un ni de l'autre.

Je dois m'attendre que vous m'objecterez ici, comme vous avez fait déja dans vos converſations précédentes, que la raiſon n'eſt pas compétente pour juger de la vérité de ce ſyſtème, & qu'il faut l'embraſſer, par ce que vous appellez *Foi.*

Je vous répondrai que la raiſon eſt une lumiere, qui nous a été communiquée par la cauſe de notre exiſtence, quelle qu'elle ſoit, pour nous en ſervir, à cette fin de nous rendre heureux, en cherchant ce qui peut faire notre bien, & en évitant ce qui peut faire notre mal. Pourquoi voulez-vous que je ne faſſe pas uſage de cette lumiere dans une occurrence où il ne s'agit pas moins que de tout mon bonheur? Si vous m'alléguez l'autorité contre cette lumiere; ſi par cette autorité peu prouvée, au moins à mon égard, vous prétendez forcer mon acquieſcement, mon aſſentiment à des propoſitions qui me paraiſſent contradictoires à cette lumiere de ma raiſon, je vous citerai à mon tour le Philoſophe, de qui vous avez tiré votre grand argument, dont vous m'avez communiqué les écrits que j'ai lus avec grand plaiſir. Voici donc ce qu'il penſe de cette

matiere. „ Ainsi, à l'égard des propositions, dont „ la certitude est fondée sur une perception „ claire de la convenance ou disconvenance de „ nos idées, qui nous est connue, ou par une „ intuition immédiate: comme dans les proposi- „ tions évidentes par elles-mêmes; ou par des „ déductions évidentes de la raison; comme „ dans les démonstrations; nous n'avons pas „ besoin du secours de la révélation, comme „ nécessaire pour gagner notre assentiment; & „ pour introduire ces propositions dans notre „ esprit; parce que les voies naturelles, par où „ nous vient la connaissance, peuvent les y „ établir; ou l'ont déja fait: ce qui est la plus „ grande assurance que nous puissions peut-être „ avoir de quoi que ce soit, hormis lorsque „ Dieu nous le révéle immédiatement; & dans „ cette occasion même notre assurance ne saurait „ être plus grande que la connaissance que nous „ avons; que c'est une révélation qui vient de „ Dieu. Mais je ne crois pourtant pas que sous „ ce titre rien puisse ébranler, ou renverser une „ connaissance évidente; & engager raisonna- „ blement aucun homme à recevoir pour vrai ce „ qui est directement contraire à une chose qui se „ montre à son entendement avec une parfaite „ évidence; car nulle évidence, dont puissent „ être capables les facultés par où nous recevons „ de telles révélations; ne peut surpasser la cer- „ titude de notre connaissance intuitive, si tant „ est, qu'elle puisse l'égaler; il s'ensuit de-là „ que nous ne pouvons jamais prendre pour „ vérité une chose qui soit directement contraire „ à notre connaissance claire & distincte; parce „ que l'évidence que nous avons, „ premierement

„ que nous ne nous trompons point en attri-
„ buant une telle chose à Dieu ; & en second lieu
„ que nous en comprenons le vrai sens, ne peut
„ jamais être si grande que l'évidence de notre
„ propre connaissance intuitive, par où nous
„ apprenons qu'il est impossible que deux idées,
„ dont nous voyons intuitivement la disconve-
„ nance, doivent être regardées ou admises,
„ comme ayant une parfaite convenance en-
„ tr'elles, &, par conséquent, nulle proposition
„ ne peut-être reçue pour révélation divine, ou
„ obtenir l'assentiment qui est dû à toute révé-
„ lation émanée de Dieu, si elle est contradictoire-
„ ment opposée à notre connaissance claire, &
„ de simple vue ; parce que ce serait renverser
„ les principes & les fondements de toutes con-
„ naissances & de tout assentiment ; de sorte
„ qu'il ne resterait plus de différence dans ce
„ monde entre la vérité & la fausseté, nulle
„ mesure du croyable & de l'incroyable, si des
„ propositions douteuses devaient prendre place
„ devant des propositions évidentes par elles-
„ mêmes, & que ce que nous connaissons
„ dût céder le pas, à ce, sur quoi, peut-
„ être, nous sommes dans l'erreur. Il est donc
„ inutile de prêcher, comme articles de foi des
„ propositions contraires à la perception claire
„ que nous avons de la convenance ou de la
„ disconvenance d'aucune de nos idées. Elles ne
„ sauraient gagner notre assentiment sous ce
„ titre, ou sous quelqu'autre que ce soit ; car
„ la foi ne peut nous convaincre d'aucune chose
„ qui soit contraire à notre connaissance ; parce
„ que, encore que la foi soit fondée sur le té-
„ moignage de Dieu, qui ne peut mentir, & par

„ qui telle ou telle propoſition nous eſt révélée ; „ cependant nous ne ſaurions être aſſurés qu'elle „ eſt véritablement une révélation divine, avec „ plus de certitude que nous le ſommes de la „ vérité de notre propre connaiſſance, puiſque „ toute la force de la certitude dépend de la „ connaiſſance que nous avons que c'eſt Dieu „ qui a révélé cette propoſition. De ſorte que „ dans ce cas, où l'on ſuppoſe que la propoſi- „ tion révélée eſt contraire à notre raiſon, elle „ ſera toujours en bute à cette objection, que „ nous ne ſaurions dire comment il eſt poſſible „ de concevoir qu'une choſe vienne de Dieu, ce „ bienfaiſant auteur de notre être, laquelle étant „ reçue pour véritable, doit renverſer tous les „ principes de connaiſſance qu'il nous a donnés, „ rendre toutes nos facultés inutiles, détruire ab- „ ſolument la plus excellente partie de ſon ouvrage, „ & réduire l'homme dans un état où il aura moins „ de lumiere & de moyen de ſe conduire, que les „ bêtes qui périſſent ; car ſi l'eſprit de l'homme „ ne peut jamais avoir une évidence plus claire, „ ni peut-être ſi claire, qu'une choſe eſt de ré- „ vélation divine, que celle qu'il a des prin- „ cipes de ſa propre raiſon, il ne peut jamais „ avoir aucun fondement de renoncer à la pleine „ évidence de ſa propre raiſon, pour recevoir à „ la place une propoſition, dont la révélation „ n'eſt pas accompagnée d'une plus grande évi- „ dence que ces principes. “

Je me tiens à ce jugement d'autant qu'il eſt déciſif, au moins, ſelon moi, contre les deux points principaux de votre objection, qui ſont les motifs de crédibilité, qui, ſelon vous, réſultent des révélations & de la foi même, à l'égard

des propoſitions qui nous paraiſſent évidemment fauſſes par les ſeules lumieres naturelles de notre raiſon.

J'ajouterai cependant encore une réflexion ſur ce même ſujet.

Ce que vous appellez foi ne peut être autre choſe qu'un conſentement ou acquieſcement, ou aſſentiment, à des vérités que je ne ſaurais appercevoir par le rapport d'aucun de mes ſens.

Mais n'eſt-il pas vrai que, pour opérer cet aſſentiment, il faut convaincre mon eſprit; il faut, par conſéquent, que ce ſoit en vertu d'un fondement ſolide, ou par quelque motif ſuffiſant que mon eſprit donne cet aſſentiment. Il faut donc, que pour juger de la ſolidité de ce fondement ou de ce motif, je me ſerve des lumieres de ma propre raiſon, & non pas de celle d'un autre; car la raiſon d'autrui ne peut eſpérer de conviction ſur l'eſprit d'autrui. Il eſt évident que cela ne ſaurait être autrement: vous avez donc tort de rejetter ma raiſon comme incompétente.

La foi, ſans le conſentement de la raiſon, eſt un édifice conſtruit au haſard, & ſans ſavoir s'il eſt bâti ſur le roc ou ſur le ſable. Or, encore un coup, comment cette raiſon peut-elle donner ſon aſſentiment à un ſyſtême, qui, à ſon jugement, contient des propoſitions contradictoires? ou comment put-elle le donner, tant que ces propoſitions lui paraîtront contradictoires? Cela eſt impoſſible.

J'obſerve encore, ſur ce que votre Philoſophe paraît regarder, l'annihilation de notre être comme une choſe dont l'idée eſt épouvantable, que quant à moi, à la faveur du ſecours de ma

raison, je suis très-éloigné de l'envisager de même. Je sais que j'ai commencé d'exister : je sais que tout ce qui a un commencement d'existence, a aussi une fin : cela est vrai, sur-tout à l'égard des êtres sensibles, ils finissent les uns plutôt, les autres plus tard. Je vois mourir tous les jours de ceux qui sont venus au monde avant moi, & de ceux qui y sont entrés après moi. Je sens qu'il est aussi nécessaire & aussi inévitable que je cesse d'être, que par la liaison des causes & des effets il l'a été, que je commence d'exister.

Puisque donc, telle est ma nature & mon destin, pourquoi m'en épouvanter? Je ne m'épouvante pas plus des derniers degrés de la cessation de mon être, que j'ai été affligé des premiers. Je sens tous les jours la diminution de mon être, & je ne suis pas moins tranquille pour cela.

Il est vrai cependant, qu'étant content de l'état dans lequel je me trouve en ce monde, comme je le suis, si je pouvais prolonger la durée de mon existence, & l'éterniser, je le ferais sans doute: & même, quelque gracieux que soit mon état, je le changerais contre un meilleur, contre celui, par exemple, dont vous me parlez dans votre systême, supposé que ce fût une réalité : car il faudrait être fou pour ne pas savoir sacrifier un bien certain, présent, à un autre bien certain à venir, qui serait infiniment plus grand que le premier; & sur-tout si, en ne le sacrifiant pas, il y avait la misere la plus affreuse à craindre, comme vous le supposez dans votre systême.

Mais, comme je l'ai déja observé, cela ne

dépendrait pas de la confidération feule de la difproportion de la valeur de ces deux biens ; il faudrait mefurer encore les degrés de probabilité concernant la certitude ou l'incertitude de la réalité de ce dernier bien, & enfin, fur le réfultat de cet examen, prendre un parti final, conforme à la droite raifon.

Tout ce que je veux enfin conclure par ce long difcours, eft que je crois, que jufqu'à ce que vous ayez levé tous mes fcrupules, & que vous m'ayez démontré, avec une entière évidence, qu'il n'y a rien de contradictoire dans votre fyftème, l'argument de votre Philofophe, que vous voulez me faire valoir, ne peut ni ne doit faire aucune impreffion fur moi, pour me porter à changer l'état de vie que j'ai embraffé, & dont je fuis parfaitement content.

Tant que je fuis perfuadé que ce que vous m'offrez eft une pure chimère, il y aurait encore plus de difproportion à mon égard, de rifquer ou de facrifier mon bonheur actuel, pour celui que vous voulez me faire efpérer, qu'il n'y en aurait à parier une piaftre contre l'Empire, aux conditions rapportées. Il y a au moins pour ce dernier, qui pariait, un degré d'efpérance de gagner. Je fens bien que la difproportion à la perte eft immenfe; mais au moins il n'eft pas abfolument fans efpérance de gagner : le hafard pourrait le favorifer à ce point là. Mais à rifquer un bonheur réel, quelque mince qu'il fût contre la chimère la plus magnifique & la plus flatteufe que l'efprit humain puiffe imaginer, il n'y a aucune proportion, aucune efpérance de gagner, ni, par conféquent, aucune raifon qui

puisse porter un homme de bon sens à prendre ce parti.

Ce raisonnement de mon ami, ou plutôt de son philosophe Chinois (*), paraît décisif contre l'argument de Mr. Locke, à l'égard d'un homme persuadé d'une certitude géométrique, que le système (§) de notre religion est erroné. Il s'agit de savoir si cette persuasion est possible, & si l'on peut concevoir que ceux qui se vantent d'être dans le cas de cette persuasion, agissent réellement de bonne foi.

Ceux qui connaissent le monde ne doutent pas qu'il n'y ait des hommes, qui, malheureuse-

---

(*) *Aussi Locke ne fesait pas grand cas de cet argument. Il ne comparait même qu'un scélérat à un homme de bien. Il est clair en effet qu'il vaut mieux être un Trajan ou un Marc Aurèle, dans quelque système que ce soit, que d'être un Néron ou un Pape Alexandre VI; ce Pape & cet Empereur Néron doivent craindre d'avoir une ame immortelle, les gens de bien n'ont rien à craindre dans aucun système.*

Second Editeur.

(§) *Il faut dire aussi que le système des anciens Siamois, des premiers Indiens, des Caldéens, des Grecs, &c. est erroné.*

Second Editeur.

ment pour eux, ſont dans cette fatale erreur; & l'argument de Mr. Locke ne paraît pas efficace pour les en tirer.

Pour guérir l'eſprit de quelqu'un de ces incrédules, il faut faire ſes plus grands efforts pour lui prouver que le ſyſtême de la religion chrétienne ne renferme point de contradiction; & que s'il contient des choſes qui ſont au-deſſus de notre raiſon, elles ne ſont pourtant pas contre la raiſon, ni, par conſéquent, contradictoires: ces preuves paraiſſent difficiles à donner; mais elles ne doivent pas être impoſſibles pour un homme qui poſſéde bien ce ſyſtême, & les régles du raiſonnement.

Il faut convenir, au ſurplus, qu'il y a des occaſions où notre raiſon nous eſt fort incommode, ſoit que nous la ſuivions, ou que nous l'abandonnions.

Je ſuis de ce ſentiment, & je ne donne pas le raiſonnement de mon ami, ni celui de ſon philoſophe Chinois à mes lecteurs, pour jetter des ſcrupules dans leur eſprit, fuſſent-ils même de tout autre religion que la nôtre; mais dans l'eſpérance que quelqu'un, plus habile que moi, voudra ſe donner la peine de le réfuter ſolidement. Pour moi, je ne l'entreprends pas, de crainte, qu'après tous les efforts que j'aurais faits, il ne m'arrivât ce qui eſt arrivé à quelques-uns de ceux qui ont écrit ſur l'immortalité de l'ame, qui, ne l'ayant pas prouvée au gré des critiques ſévères, ont été

ſoupçonnés de ne la pas croire eux-mêmes (*).

(*) *Que cette diſſertation dans laquelle l'auteur eſt très-reſervé, ſoit de Bernard, de Fontenelle ou d'un autre, il n'importe. Mais voici une étrange réflexion : Paſcal l'apôtre du Janſeniſme veut qu'on joue l'immortalité de l'ame à croix & pile, en mettant au jeu l'unité contre l'infini : & St. Cirau fondateur du janſeniſme, a fait un livre en faveur du ſuicide qui ſuppoſe l'ame mortelle. Pauvres humains argumentez maintenant tant qu'il vous plaira.*

Second Editeur.



ARTICLE

ARTICLE IV.

DES PENSÉES DE PASCAL.

De l'incertitude de nos connaissances naturelles.

I.

J'ECRIRAI ici mes pensées sans ordre, & non pas, peut-être, dans une confusion sans dessein ; c'est le véritable ordre, & qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable (*a*).

I I.

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose,

(*a*) Tous ceux qui ont attaqué la certitude des connaissances humaines, ont commis la même faute. Ils ont fort bien établi que nous ne pouvons parvenir, ni dans les sciences physiques, ni dans les sciences morales, à cette certitude rigoureuse des propositions de la Géométrie, & cela n'était pas difficile; mais ils ont voulu en conclure que l'homme n'avait aucun régle sûre pour asseoir son opinion sur ces objets, & ils se sont trompés en cela. Car il y a des moyens sûrs de parvenir à une très-grande probabilité dans plusieurs cas, & dans un grand nombre, d'évaluer le degré de cette probabilité.

Par l'Auteur de l'Eloge.

elle nous affecterait peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver, toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est Roi, je crois qu'il serait presque (*) aussi heureux qu'un Roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, & agités par des fantômes pénibles: & qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage; on souffrirait presqu'autant que si cela était véritable, & on appréhenderait de dormir, comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer en effet dans de tels malheurs. En effet, ces rêves feraient à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différents, & se diversifient; ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue & égale, qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage, & alors on dit: il me semble que je rêve; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

III.

Nous supposons que tous les hommes conçoivent & sentent, de la même sorte, les objets qui

---

(*) *Etre heureux comme un Roi, dit le peuple hébêté.*

Second Editeur.

qui ſe préſentent à eux; mais nous le ſuppoſons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occaſions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en diſant l'un & l'autre qu'elle eſt blanche; & de cette conformité d'application, on tire une puiſſante conjecture d'une conformité d'idées; mais cela n'eſt pas abſolument convainquant, quoiqu'il y ait bien à parler pour l'affirmative. (*)

IV.

Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une néceſſité naturelle, comme il ſera demain jour, &c. mais ſouvent la nature nous dément, & ne s'aſſujettit pas à ſes propres régles.

V.

Pluſieurs choſes certaines ſont contredites; pluſieurs fauſſes paſſent ſans contradiction; ni la contradiction n'eſt marque de fauſſeté, ni l'incontradiction n'eſt marque de vérité.

VI.

Quand on eſt inſtruit, on comprend que

(*) *Il y a toujours des différences imperceptible entre les choſes les plus ſemblables, il n'y a jamais eu peut-être deux œufs de poule abſolument les mêmes, mais qu'importe? Leibnitz devait-il faire un principe philoſophique de cette obſervation triviale?* Second Editeur.

la nature ayant gravé ſon ouvrage, & celui de ſon Auteur dans toutes choſes, elles tiennent preſque toutes de ſa double infinité. C'eſt ainſi que nous voyons que toutes les ſciences ſont infinies en l'étendue de leurs recherches. Car qui doute que la Géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propoſitions à expoſer? Elle ſera auſſi infinie dans la multitude & la délicateſſe de leurs principes; car qui ne voit que ceux qu'on propoſe pour ces derniers, ne ſe ſoutiennent pas d'eux-mêmes, & qu'ils ſont appuyés ſur d'autres, qui en ayant d'autres pour appui, ne ſouffrent jamais de derniers.

On voit d'une prémiere vue que l'arithmétique ſeule fournit des principes ſans nombre, & chaque ſcience de même.

Mais ſi l'infinité en petiteſſe eſt bien moins viſible; les Philoſophes ont bien plutôt prétendu y arriver; & c'eſt là où tous ont choppé. C'eſt ce qui a donné lieu à ces titres ſi ordinaires, des *Principes des choſes*, des *Principes de la Philoſophie*, & autres ſemblables auſſi faſtueux, en effet, quoique en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *De omni ſcibili.* (*)

Ne cherchons donc point d'aſſurance & de fermeté. Notre raiſon eſt toujours déçue par l'inconſtance des apparences; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment & le fuient, Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tien-

(*) *Qui crève les yeux ne veut pas dire ici qui ſe montre évidemment, il ſignifie tout le contraire.* Second Editeur.

dra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. (*)

Ce milieu qui nous eſt échu, étant toujours diſtant des extrêmes, qu'importe qu'un rien ait un peu plus d'intelligence des choſes? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut; n'eſt-il pas toujours infiniment éloigné de l'éternité pour durer davantage?

Dans la vue de ces infinis, tous les infinis ſont égaux; & je ne vois pas pourquoi aſſeoir ſon imagination plutôt ſur l'un que ſur l'autre? La ſeule comparaiſon que nous faiſons de nous au fini, (§) nous fait peine.

VII.

Les ſciences ont deux extrêmités qui ſe touchent: la premiere eſt la pure ignorance naturelle, où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre extrêmité eſt celle où arrivent les grandes ames, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent qu'ils ne ſavent rien, & ſe rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'eſt une ignorance ſavante qui ſe connaît. Ceux d'entr'eux qui ſont ſortis de l'ignorance

---

(*) *Tout cet article d'ailleurs obſcur, ſemble fait pour dégouter des ſciences ſpéculatives. En effet un bon artiſte en hautelisſe, en horlogerie, en arpentage, eſt plus utile que Platon.*

(§) *Il eut plutôt fallu dire à l'infini. Mais ſouvenons-nous que ces penſées jettées au hazard étaient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre.* Second Éditeur.

naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette ſcience ſuffiſante, & ſont les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles compoſent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le mépriſent & en ſont mépriſés (*a*).

VIII.

L'homme n'eſt donc qu'un ſujet plein d'erreurs; rien ne lui montre la vérité; tout l'abuſe. Les deux principes de vérité, la raiſon & le ſens, outre qu'ils manquent ſouvent de ſincérité, s'abuſent réciproquement l'un l'autre. Les ſens abuſent la raiſon par de fauſſes apparences: & cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les paſſions de l'ame troublent les ſens, & leur font des impreſſions fâcheuſes. Ils mentent, & ſe trompent à l'envi.

IX.

La volonté eſt un des principaux organes de la créance; non qu'elle forme la créance, mais

---

(*a*) Cette penſée paraît un ſophiſme, & la fauſſeté conſiſte dans ce mot *d'ignorance*; qu'on prend en deux ſens différents. Celui qui ne ſait ni lire ni écrire eſt un ignorant; mais un Mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'eſt pas au point d'ignorance d'où il était parti, quand il commença à apprendre à lire. M. Newton ne ſavait pas pourquoi l'homme remue ſon bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins ſavant ſur le reſte. Celui qui ne ſait point l'hébreu, & qui ſait le latin, eſt ſavant par comparaiſon avec celui qui ne ſait que le français.
(*Remarque de M. de V.*)

parce que les choſes paraiſſent vraies ou fauſſes, ſelon la face par où on les regarde. La volonté, qui ſe plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'eſprit de conſidérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas: & ainſi l'eſprit, marchant d'une piece avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; & en jugeant parce qu'il y voit, il régle inſenſiblement ſa créance ſuivant l'inclination de la volonté.

X.

Qu'eſt-ce que nos principes naturels, ſi non nos principes accoutumés? Dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de coutume de leurs peres, comme la chaſſe dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela ſe voit par éxpérience; & s'il y en a d'ineffaçable, à la coutume, il y en a auſſi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la diſpoſition.

Les peres craignent que l'amour des enfants ne s'efface. Quelle eſt donc cette nature ſujette à être effacée? La coutume eſt une ſeconde nature, qui détruit la premiere. Pourquoi la coutume n'eſt-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne ſoit elle-même qu'une premiere coutume, comme la coutume eſt une ſeconde nature. (*)

(*) *Ces idées ont été adoptées par Locke. Il ſoutient qu'il n'y a nul principe inné, cependant il paraît certain que les enfans ont un inſtinct, celui de l'émulation, celui de la pitié, celui de mettre dès qu'ils le peuvent, les mains devant leur viſa-*

XI.

Les impreſſions anciennes ne ſont pas ſeules capables de nous abuſer. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De-là viennent toutes les diſputes des hommes qui ſe reprochent, ou de ſuivre les fauſſes impreſſions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juſte milieu? qu'il paraiſſe & qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puiſſe être, même depuis l'enfance qu'on ne faſſe paſſer pour une fauſſe impreſſion, ſoit de l'inſtruction, ſoit des ſens.

XII.

Nous avons un autre principe d'erreur; ſavoir: les maladies; elles nous gâtent le jugement & le ſens, & ſi les grandes l'alterent inſenſiblement, je ne doute point que les petites n'y faſſent impreſſion à proportion.

Notre propre intérêt eſt encore un merveilleux inſtrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine change la juſtice. En effet, combien un Avocat, (*) bien payé par avance, trouve-t-il plus juſte la cauſe qu'il plaide? Mais, par une autre bizarrerie de l'eſprit humain, j'en ſais qui, pour ne pas

---

ge quand il eſt en danger, celui de reculer pour mieux ſauter dès qu'ils ſautent.

(*) *Je compterais plus ſur le zèle d'un homme eſpérant une grande récompenſe que ſur celui d'un homme l'ayant reçue.* Second Editeur.

tomber dans cet amour propre, ont été les plus injuſtes du monde, à contre-biais; le moyen ſûr de perdre une affaire toute juſte, était de la leur faire recommander par leurs proches parents.

XIII.

Cette maîtreſſe d'erreur, que l'on appelle *fantaiſie* & *opinion*, eſt d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'eſt pas toujours: car elle ſerait régle infaillible de vérité, ſi elle l'était infaillible du menſonge; mais étant le plus ſouvent fauſſe, elle ne donne aucune marque de ſa qualité, marquant de même caractere le vrai & le faux.

Cette ſuperbe puiſſance, ennemie de la raiſon, qui ſe plait à la contrôler & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choſes, a établi dans l'homme une ſeconde nature. Elle a ſes heureux & ſes malheureux, ſes ſains, ſes malades, ſes riches, ſes pauvres, ſes foux & ſes ſages; & rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ſes hôtes d'une ſatisfaction beaucoup plus pleine & entiere que la raiſon. Les habiles, par imagination, ſe plaiſant tout autrement en eux-mêmes, que les prudents ne ſe peuvent raiſonnablement plaire; ils regardent les gens avec empire, ils diſputent avec hardieſſe & confiance; les autres avec crainte & défiance; & cette gaité de viſage leur donne ſouvent l'avantage dans l'opinion des écoutants; tant les ſages imaginaires, ont de faveur auprès de leurs juges, de même nature. Elle ne peut rendre ſages les foux, mais elle les rend contents; à l'envi de la raiſon, qui ne peut rendre ſes

amis que misérables, l'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation, qui donne le respect & la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, & le bonheur qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que ce titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Della opinione regina del mondo.*

La justice & la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuient, tour-à-tour, plus sur le faux que sur le vrai.

XV.

Quand on se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau, quand tous vont vers le déréglement, nul ne semble y aller.

XVI.

Je blâme également, & ceux qui prennent le parti de louer l'homme, & ceux qui le prennent de le blâmer, & ceux qui le prennent de le divertir (*), & je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

Les Stoïques disent : rentrez au dedans de

(*) *Hélas ! si vous aviez souffert le divertissement vous auriez vécu davantage.*
Second Editeur.

vous-mêmes. C'eſt là où vous trouverez votre repos; & cela n'eſt pas vrai. Les autres diſent: ſortez dehors, & cherchez le bonheur en vous divertiſſant (*) & cela n'eſt pas vrai. Les maladies viennent; le bonheur n'eſt ni dans nous, ni hors de nous, il eſt en Dieu & en nous.

XVII.

Rien n'eſt plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choſes. Il eſt fait pour connaître la vérité, il la deſire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la ſaiſir, il s'éblouit, & ſe confond; de telle ſorte, qu'il donne ſujet de lui en diſputer la poſſeſſion. C'eſt ce qui fait naître les deux ſectes de pyrrhoniens & des dogmatiſtes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute la connaiſſance de la vérité, & les autres tâchent de la lui aſſurer: mais chacun avec des raiſons ſi peu vraiſemblables, qu'elles augmentent la confuſion & l'embarras de l'homme; lorſqu'il n'a point d'autre lumiere que celle qu'il trouve dans ſa nature.

Les principales raiſons des pyrrhoniens (§)

(*) *En vous divertiſſant vous aurez du plaiſir; & cela eſt très vrai. Nous avons des maladies, Dieu a mis la petite vérole & les vapeurs au monde. Hélas encore! hélas Paſcal, on voit bien que vous êtes malade.*

(§) *Les Pyrrhoniens abſolus ne méritaient pas que Paſcal parlât d'eux.*

Second Editeur.

ſont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi & la révélation, ſi non en ce que nous les ſentons naturellement en nous. Or, ce ſentiment naturel n'eſt pas une preuve convaincante de leur vérité, puiſque n'y ayant point de certitude hors la foi, (*) ſi l'homme eſt créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout tems, ou s'eſt fait par haſard, il eſt en doute ſi ces principes nous ſont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains ſelon notre origine. De plus, perſonne n'a d'aſſurance hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que, durant le ſommeil, on ne croit pas fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les eſpaces, les figures, les mouvements; on ſent couler le tems, on le meſure; & enfin on agit de même qu'éveillé. De ſorte que la moitié de la vie ſe paſſant en ſommeil, par notre propre aveu, ou, quoiqu'il nous en paraiſſe, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos ſentiments étant alors des illuſions; qui ſait ſi cette autre moitié de la vie, où nous penſons

---

(*) *La foi eſt une grace ſurnaturelle. C'eſt combattre & vaincre la raiſon que Dieu nous a donnée. C'eſt croire fermement & aveuglément un homme qui ôſe parler au nom de Dieu au lieu de recourir ſoi-même à Dieu. C'eſt croire ce qu'on ne croit pas Un philoſophe étranger qui entendit parler de la foi dit que c'étoit ſe mentir à ſoi-même. Ce n'eſt pas là de la certitude. C'eſt de l'anéantiſſement. C'eſt le triomphe de la théologie ſur la faibleſſe humaine.*

Second Editeur.

veiller, n'eſt pas un ſommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pouvons dormir comme on rève ſouvent qu'on rève, en entaſſant ſonges ſur ſonges.

Je laiſſe les diſcours que font les pyrrhoniens contre les impreſſions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des païs, & les autres choſes ſemblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatiſent que ſur ces vains fondements.

L'unique fort des dogmatiſtes, c'eſt qu'en parlant de bonne foi, & ſincérement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connaiſſons, diſent-ils, la verité, nonſeulement par raiſonnement, mais auſſi par ſentiment & par une intelligence vive & lumineuſe; & c'eſt de cette derniere ſorte que nous connaiſſons les premiers principes. C'eſt en vain que le raiſonnement, qui n'y a point de part, eſſaye de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous ſavons que nous ne rêvons point; quelque impuiſſance où nous ſoyons de le prouver par raiſon. Cette impuiſſance ne conclut autre choſe que la faibleſſe de notre raiſon; mais non pas l'incertitude de toutes nos connaiſſances comme ils le prétendent. Car la connaiſſance des premiers principes, comme par exemple, qu'il y a *eſpace*, *tems*, *mouvement*, *nombre*, *matiere*, eſt auſſi ferme qu'aucune de celles que nos raiſonnements nous donnent. Et c'eſt ſur ces connaiſſances d'intelligence & de ſentiment, qu'il faut que la raiſon s'appuie, & qu'elle fonde tout ſon diſcours. Je ſens qu'il y a trois dimenſions dans l'eſpace, & que les nombres

ſont infinis ; & la raiſon , (*) démontre enſuite, qu'il n'y a point deux nombres quarrés, dont l'un ſoit double de l'autre. Les principes ſe ſentent, les propoſitions ſe concluent, le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il eſt auſſi ridicule que la raiſon demande au ſentiment & à l'intelligence, des preuves de ces premiers principes pour y conſentir, qu'il ſerait ridicule que l'intelligence demandât à la raiſon un ſentiment de toutes les propoſitions qu'elle démontre. Cette impuiſſance ne peut donc ſervir qu'à humilier la raiſon qui voudrait juger de tout : mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raiſon capable de nous inſtruire. Plût à Dieu, que nous n'en euſſions, au contraire, jamais beſoin, & que nous connuſſions toutes choſes par inſtinct & par ſentiment! Mais la nature nous a refuſé ce bien, & elle ne nous a donné que très peu de connaiſſances de cette ſorte ; toutes les autres ne peuvent être acquiſes que par le raiſonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, & ſe range néceſſairement ou au dogmatiſme, ou au pyrrhoniſme ; car qui penſerait demeurer neutre, ſerait pyrrhonien par excellence : cette neutralité eſt l'eſſence du pyrrhoniſme ; qui n'eſt pas contr'eux, eſt excellement pour eux. Que fera donc l'homme en cet état ? doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille, ſi on le pince, ſi on le brûle ? doutera-t-il

---

(*) *Ce n'eſt point le raiſonnement ; c'eſt l'expérience & le tâtonnement qui démontre cette ſingularité & tant d'autres.* Second Editeur.

s'il doute ? doutera-t-il s'il eſt ? On n'en ſaurait venir là, & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif & parfait. La nature ſoutient la raiſon impuiſſante, & l'empêche d'extravaguer juſqu'à ce point. Dira-t-il, au contraire, qu'il poſſéde certainement la vérité, lui qui, ſi peu qu'on le pouſſe, n'en peut montrer aucun titre, & eſt forcé de lâcher priſe ?

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les pyrrhoniens, la nature confond les dogmatiſtes. Que deviendrez-vous donc, ô hommes ! qui cherchez votre véritable condition par votre raiſon naturelle ? vous ne pouvez fuir une de ces ſectes, ni ſubſiſter dans aucune.

Voilà ce qu'eſt l'homme à l'égard de la vérité. Conſidérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il cherche avec tant d'ardeur en toutes ſes actions : car tous les hommes deſirent d'être heureux ; cela eſt ſans exception. Quelques différents moyens qu'ils y employent, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'eſt ce même deſir qui eſt dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'eſt le motif de toutes les actions des hommes, juſqu'à ceux qui ſe tuent & qui ſe pendent.

Et cependant, depuis un ſi grand nombre d'années, jamais perſonne, ſans la foi, n'eſt arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous ſe plaignent, Princes, ſujets, nobles, roturiers, vieillards, jeunes, forts, faibles, ſavants, ignorants, ſains, malades, de tous pays,

de tous tems, de tous âges & de toutes conditions. (*)

Une épreuve si longue, si continuelle & si uniforme, devrait bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; & c'est de-là que

---

(*) *Je sçais qu'il est doux de se plaindre; que de tout tems on a vanté le passé pour injurier le présent; que chaque peuple a imaginé un âge d'or d'innocence, de bonne santé, de repos & de plaisir qui ne subsiste plus. Cependant j'arrive de ma Province à Paris, on m'introduit dans une très belle salle où douze cent personnes écoutent une musique délicieuse, après quoi toute cette assemblée se divise en petites sociétés qui vont faire un très bon souper, & après ce souper elles ne sont pas absolument mécontents de la nuit. Je vois tous les beaux arts en honneur dans cette ville & les métiers les plus abjects bien récompensés, les infirmités très soulagées, les accidents prévenus; tout le monde y jouït ou espère jouïr, ou travaille pour jouïr un jour, & ce dernier partage n'est pas le plus mauvais. Je dis alors à Pascal, mon grand homme êtes vous fou?*

Je ne nie pas que la terre n'ait été souvent inondée de malheurs & de crimes, & nous en avons eu nôtre bonne part. Mais certainement lorsque Pascal écrivait nous n'étions pas si à plaindre. Nous ne sommes pas non plus si misérables aujourd'hui.

Prenons toujours ceci puisque Dieu nous l'envoie,
Nous n'aurons pas toujours tels passe-temps.

Second Editeur.

nous attendons que notre eſpérance ne ſera pas déçue en cette occaſion, comme en l'autre. Ainſi, le préſent ne nous ſatisfaiſant jamais, l'eſpérance nous pipe, & de malheur en malheur, nous mene juſqu'à la mort, qui en eſt le comble éternel.

C'eſt une choſe étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme, aſtres, éléments, plantes, animaux, inſectes, maladies, guerres, vices, crimes, &c. L'homme étant déchu de ſon état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de ſe porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel, juſqu'à ſa deſtruction propre, toute contraire qu'elle eſt à la raiſon & à la nature tout enſemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'auſtérité, les autres dans les curioſités & dans les ſciences, les autres dans la volupté. Ces trois concupiſcences ont fait trois ſectes; & ceux qu'on appelle Philoſophes, n'ont fait effectivement que ſuivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché, ont conſidéré qu'il eſt néceſſaire que le bien univerſel, que tous les hommes deſirent, & où tous doivent avoir part, ne ſoit dans aucune des choſes particulieres, qui ne peuvent être poſſédées que par un ſeul, & qui, étant partagées, affligent plus leur poſſeſſeur, par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouiſſance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous puiſſent le poſſéder à la fois, ſans diminution & ſans envie, & que perſonne ne le pût perdre contre ſon gré. Ils l'ont compris, mais ils ne l'ont pu

trouver ; & au lieu d'un bien ſolide & effectif, ils n'ont embraſſé que l'image creuſe d'une vertu fantaſtique.

Notre inſtinct nous fait ſentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos paſſions nous pouſſent au-dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, & nous appellent quand même nous n'y penſons pas. Ainſi les Philoſophes ont beau dire : rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien ; on ne les croit pas, & ceux qui les croient, ſont les plus vuides & les plus ſots ; car qu'y a-t-il de plus ridicule & de plus vain que ce que propoſent les Stoïciens ; & de plus faux que tous leurs raiſonnements ?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut (*a*) quelquefois, & que puiſque le deſir de la gloire

(*a*) La morale des Stoïciens était fondée ſur la nature même, quoiqu'elle ſemble toujours la combattre. Ces Philoſophes avaient obſervé que les paſſions violentes, l'enthouſiaſme, la folie même, non-ſeulement, donnent à l'homme la force de ſupporter la douleur, mais l'y rendaient ſouvent inſenſible ; & comme il eſt une foule de douleurs, que notre prudence & nos lumieres ne peuvent ni prévenir ni ſoulager ; comme la crainte de la douleur eſt l'inſtrument avec lequel les tyrans dégradent l'homme & les rendent miſérable, les Stoïciens jugerent, avec raiſon, que l'on ne pourait oppoſer aux maux, où nous a ſoumis la nature, un remede à la fois plus utile & plus ſur que d'exciter dans notre ame un enthouſiaſme durable, qui, s'augmentant en même tems que la douleur, par nos efforts, pour nous roidir contr'elle, nous y rendit preſque inſenſibles ; cet enthouſiaſme avait, contre la douleur, la même force que le délire, & cependant laiſſait à l'ame le libre uſage

gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il posséde, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux que la santé ne peut imiter.

XVIII.

La guerre intérieure de la raison, contre les passions, a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix, se sont partagés en sectes. Les uns ont voulu renoncer aux deux passions, & devenir Dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raison, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres; & la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent: &

---

ge de toutes ses facultés. Ainsi, le Stoïcien dit: la douleur n'est point un mal, & il cessa presque de la sentir. Le même remede s'applique encore, avec plus de succès, aux maux de l'ame, plus cruels que ceux du corps. Celle du sage s'éleve si haut, que les opprobres, les injustices ne peuvent y atteindre. L'amour de l'ordre, porté jusqu'à l'enthousiasme, fut sa seule passion, & la rendit inaccessible à toute autre. Le bonheur du Stoïcien consistait dans le sentiment de la force & de la grandeur de son ame; la faiblesse & le crime étaient donc les seuls maux qui pussent le troubler; & occupé de se rapprocher des Dieux, en faisant du bien aux hommes, il savait mourir quand il ne lui en restait plus à faire.

Si donc, on peut regarder comme des enthousiastes, les sectateurs de cette morale, on ne peut se dispenser de reconnaître, dans son inventeur, un génie profond & une ame sublime. (*)

Auteur de l'éloge.

(*) *Il est vrai que c'est le sublime des petites maisons. Mais il est bien respectable.* Sec. Editeur.

les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même, & par ses propres efforts, à l'égard du vrai & du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que misere. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité & le bonheur, & sommes incapables, & de certitude, & de bonheur. Ce desir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés. (*)

(*) *Comment peut-on dire que le désir du bonheur, ce grand présent de Dieu, ce premier ressort du monde moral, n'est qu'un juste supplice! O éloquence fanatique.* Second Editeur.

ARTI-

ARTICLE V.

Que la raiſon ne nous donne aucune connaiſſance démonſtrative de l'exiſtence de Dieu, ni de la morale.

I.

IL faut avoir une penſée de derriere, & juger du tout par-là (*a*), en parlant cependant comme le peuple. (*)

(*a*) Sur un autre papier, Paſcal avait écrit : J'aurai auſſi mes penſées de derriere la tête.

(*) *L'auteur de l'éloge eſt bien diſcret, bien retenu, de garder le ſilence ſur ces penſées de derriere. Paſcal & Arnaud l'auraient-il gardé s'ils avaient trouvé cette maxime dans les papiers d'un Jéſuite?*

Second Editeur.





PARAGRAPHE I.

Sur l'existence de Dieu.

II.

NOUS connaissons l'existence & la nature du fini, parce que nous sommes finis & étendus comme lui.

Nous connaissons l'existence de l'infini, & ignorons sa nature, parce qu'il l'a étendue comme nous, mais non pas de bornes comme nous; mais nous ne connaissons, ni l'existence, ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue, ni bornes.

Mais par la foi, nous connaissons son existence; par la gloire, nous connaîtrons sa nature.

Or, on peut bien connaître l'existence d'une chose, sans connaître sa nature.

Parlons maintenant selon les lumieres naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous; nous sommes donc incapables de connaître, ni ce qu'il est, ni s'il est (*a*). Cela étant ainsi, qui osera entre-

(*a*) Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, & qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le Pere Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées. Pascal eût manifestement rejetté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En ef-

prendre de résoudre cette question ; ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

III.

Je n'entreprendrai pas de prouver, par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ni aucune des choses de cette nature ; non-seulement, parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jesus-Christ, est inutile & stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, & dépendantes d'une premiere vérité, en qui elles subsistent, & qu'on appelle Dieu ; je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut (*a*).

IV.

La plupart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, & ils y réussissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves, consacrées par l'Ecriture sainte : elles sont conformes à la raison, mais souvent elles ne sont pas assez conformes & assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

---

fet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas. *J'existe ; donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente : cependant comprenons-nous l'éternité.

(*a*) Encore une fois, est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu. *Par M. de V.*

Car il faut remarquer qu'on n'adreſſe pas le diſcours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, & qui voient incontinent, que tout ce qui eſt, n'eſt autre choſe que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'eſt à eux que toute la nature parle par ſon Auteur, & que les cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux, en qui cette lumiere eſt éteinte, & dans leſquels on a deſſein de la faire revivre, ces perſonnes deſtituées de foi & de charité, qui ne trouvent que ténebres & obſcurité dans toute la nature, il ſemble que ce ne ſoit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuve, de ce grand & important ſujet, que le cours de la lune, ou des planetes, ou des raiſonnements communs, & contre leſquels ils ſe ſont continuellement roidis. L'endurciſſement de leur eſprit les a rendus ſourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles ; & l'expérience fait voir que, bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'eſt plus capable, au contraire, de les rebuter & de leur ôter l'eſpérance de trouver la vérité, que de prétendre les convaincre ſeulement par ces ſortes de raiſonnements, & de leur dire, qu'ils y doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'eſt pas de cette ſorte que l'écriture, qui connaît mieux que nous, les choſes qui ſont de Dieu, en parle. (*)

V.

Les preuves de Dieu métaphyſiques ſont ſi éloignées du raiſonnement des hommes, & ſi

---

(*) *Et qu'eſt-ce donc que le* cœli enarrant gloriam Dei? Second Editeur.

impliquées qu'elles frappent peu; & quand cela serviraient à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais une heure après ils craignent de s'être trompés; *Quod curiositate cognoverint, superbia amiserunt.*

D'ailleurs ces sortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connaissance spéculative de Dieu; & ne le connaître que de cette sorte, c'est ne le connaître pas.

VI.

C'est une chose admirable que jamais Auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu; tous tendent à le faire, & jamais ils n'ont dit: Il n'y a point de vuide; donc il y a un Dieu. Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servi.

(*) *Cela est très considérable.*

Si c'est une marque de faiblesse de prouver Dieu par la nature, ne méprisez pas l'écriture.

VII.

Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. Or, la charité parfaite ne servirait qu'à l'esprit, & nuirait à la volonté.

(*) *Voila un plaisant argument, jamais la Bible n'a dit comme Descartes*, tout est plein donc il y a un Dieu. Second Editeur.



§. II.

Sur la morale.

VIII.

COMME la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice.

IX.

On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pole renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. Les loix fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une riviere ou une montagne borne ! vérités au-deçà des Pyrenées, erreur au-delà. (*)

X.

Pourquoi me tuez-vous ? eh, quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre

(*) *Il n'est point ridicule que les loix de la France & de l'Espagne different, mais il est très impertinent que ce qui est juste à Romorentin soit injuste à Corbeil ; qu'il y ait quatre cent jurisprudences diverses dans le même royaume, & sur-tout que dans un même Parlement on perde dans une chambre le procès qu'on gagne dans une autre chambre.* Second Editeur.

côté, je ſuis un brave, & cela eſt juſte.

XI.

Il n'y a qu'un point indiviſible qui ſoit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres ſont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perſpective l'aſſigne dans l'art de la peinture; mais dans la vérité & dans la morale, qui l'aſſignera?

XII.

Ceux qui ſont dans le déréglement, diſent à ceux qui ſont dans l'ordre, que ce ſont eux qui s'éloignent de la nature, & ils croient le ſuivre. Comme ceux qui ſont dans un vaiſſeau croient que ceux qui ſont au bord s'éloignent. Le langage eſt pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port régle ceux qui ſont dans un vaiſſeau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale (*a*)?

XIII.

Certainement l'homme ignore la juſtice; s'il la connaiſſait, il n'aurait pas établi cette maxime la plus générale de toutes celles qui ſont parmi les hommes, que chacun ſuive les mœurs de ſon pays; l'éclat de la véritable équité aurait aſſujetti tous les peuples, & les Légiſlateurs n'auraient pas pris pour modele, aulieu de cette juſtice conſtante, les fantaiſies & les caprices des Perſes & des Allemands, on la verrait plantée par tous les Etats du monde, & dans tous les tems.

Le larcin, l'inceſte, le meurtre des enfants &

(*a*) Dans cette ſeule maxime, reçue de toutes les nations: ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. *Par M. de V.*

des peres, tout a eu ſa place entre les actions vertueuſes; ſe peut-il rien de plus plaiſant (*) qu'un homme ait droit de me tuer, parce qu'il demeure au-delà de l'eau, & que ſon Prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui.

Il y a ſans doute des loix naturelles : mais cette belle raiſon corrompue a tout corrompu. *Nihil amplius noſtri eſt, quod noſtrum dicimus, artis eſt; ex Senatus conſultis & plebiſcitis crimina exercentur; ut olim vitiis, ſic nunc legibus noſtris laboramus.*

De cette confuſion, arrive que l'un dit : que l'eſſence de la juſtice eſt l'autorité du Légiſlateur, l'autre la commodité du Souverain, l'autre la coutume préſente, & c'eſt le plus ſûr; rien, ſuivant la ſeule raiſon, n'eſt juſte de ſoi, tout branle avec le tems. La coutume fait toute l'équité, par cette ſeule raiſon, qu'elle eſt reçue; c'eſt le fondement unique de ſon autorité qui l'a ramenée à ſon principe.

Rien n'eſt ſi fautif que ces loix qui redreſſent les fautes. Qui leur obéit, parce qu'elles ſont juſtes, obéit à la juſtice qu'il imagine, mais non pas à l'eſſence de la loi : elle eſt toute ramaſſée en ſoi; elle eſt loi, & rien davantage. Qui voudra en examiner le motif, le trouvera ſi faible & ſi léger, que, s'il n'eſt accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera que quelques ſiècles lui aient tant acquis de pompe & de révérence.

(*) Plaiſant *n'eſt pas le mot propre, il fallait* démence exécrable. Second Editeur.

XIV.

La juſtice eſt ce qui eſt établi, & ainſi toutes nos loix établies ſeront néceſſairement tenues pour juſtes ſans être examinées, puiſqu'elles ſont établies. (*)

X.V.

Les ſeules régles univerſelles ſont les loix du pays aux choſes ordinaires, & la pluralité aux autres. D'où vient cela, de la force qui y eſt?

Et de-là vient que les Rois, qui ont la force d'ailleurs, ne ſuivent pas la pluralité de leurs miniſtres.

XVI.

Sans doute que l'égalité des biens eſt juſte. Mais ne pouvant faire, (§) que l'homme ſoit forcé d'obéir à la juſtice, on l'a fait obéir à la force; ne pouvant fortifier la juſtice, on a juſtifié la force, afin que la juſtice & la force faſſent enſemble; & que la paix fût, car elle eſt le ſouverain bien.

Summum jus, ſumma injuria.

La pluralité eſt la meilleure voie, parce qu'elle

(*) *Un certain peuple a eu une loi par laquelle on feſait pendre un homme qui avait bû à la ſanté d'un certain Prince: il eut été juſte de ne point boire avec cet homme; mais il était un peu dur de le pendre: cela était établi; mais cela était abominable.* Second Editeur.

(§) *L'égalité des biens n'eſt pas juſte. Il n'eſt pas juſte que les parts étant faites, des étrangers mercenaires qui viennent m'aider à faire mes moiſſons en recueillent autant que moi.* Second Editeur.

eſt viſible, & qu'elle a la force pour ſe faire obéir ; cependant c'eſt l'avis des moins habiles.

Si on avoit pu, on aurait mis la force entre les mains de la juſtice ; mais comme la force ne ſe laiſſe pas manier comme on veut, parce que c'eſt une qualité palpable, au lieu que la juſtice eſt une qualité ſpirituelle, dont on diſpoſe comme on veut, on l'a miſe entre les mains de la force, & ainſi on appelle *Juſtice* ce qu'il eſt force d'obſerver.

XVII.

Il eſt juſte, que ce qui eſt juſte ſoit ſuivi. Il eſt néceſſaire que ce qui eſt le plus fort ſoit ſuivi. (*)

La juſtice, ſans la force, eſt impuiſſante ; la puiſſance, ſans la juſtice, eſt tyrannique.

La juſtice, ſans la force, eſt contredite, parce qu'il y a toujours des méchants ; la force, ſans la juſtice, eſt accuſée. Il faut donc mettre enſemble la juſtice & la force, & pour cela faire, que ce qui eſt juſte ſoit fort ; & que ce qui eſt fort, ſoit juſte.

La juſtice eſt ſujette à diſputes : la force eſt très reconnaiſſable, & ſans diſpute. Ainſi on n'a qu'à donner la force à la juſtice. Ne pouvant faire que ce qui eſt juſte fût fort, on a fait que ce qui eſt fort fût juſte. (*a*).

XVIII.

Il eſt dangereux de dire au peuple, que les loix

(*) *Maxime d'Hobbes.* Second Editeur.

(*a*) Paſcal ſemble ſe rapprocher ici des idées de Hobbes, & le plus dévot des philoſophes de ſon ſiécle, eſt ſur la nature du juſte & de l'injuſte, du même avis que le plus irréligieux. *Auteur de l'Eloge.*

ne sont pas justes ; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même tems qu'il y faut obéir, parce qu'elles sont loix, comme il faut obéir aux Supérieurs, non non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont Supérieurs (*a*). Par-là, toute sédition est prévenue, si on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice.

XIX.

Il serait bon qu'on obéît aux loix & coutumes, parce qu'elles sont loix ; & que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitterait jamais : au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse ; & voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

XX.

L'art de bouleverser les Etats, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusques dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'autorité & de justice. Il faut, dit-on recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Etat, qu'une coutume injuste a abolies : c'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces discours. Il secoue le joug dès qu'il le connaît, & les grands en profitent à sa ruine, & à celle de ces curieux

---

(*a*) Selon Platon, les bonnes loix sont celles que les citoyens aiment plus que leur vie ; l'art de faire aimer aux hommes les loix de leur patrie, était, selon lui, le grand art des Législateurs. Il y a loin d'un Philosophe d'Athènes à un Philosophe du fauxbourg Saint-Jacques. *Auteur de l'éloge.*

examinateurs de ces coutumes reçues : mais par un défaut contraire, les hommes croient pouvoir faire, avec justice, tout ce qui n'est pas sans exemple.

XXI.

Le plus sage des Législateurs, disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper, & un autre bon politique, *cum veritatem quâ liberetur ignoret, expedit quod fallatur.* Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation. Elle a été établie autrefois sans raison ; elle est devenue raisonnable. Il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, en cacher le commencement, si on ne veut qu'elle prenne bientôt fin (*a*).

(*a*) On ne manquera pas d'accuser l'Editeur, qui a rassemblé ces pensées éparses, d'être un athée, ennemi de toute morale ; mais je prie les auteurs de cette objection, de considérer que ces pensées sont de Pascal, & non pas de moi ; qu'il les a écrites en toutes lettres ; que si elles sont d'un athée, c'est Pascal qui était athée, & non pas moi ; qu'enfin, puisque Pascal est mort, ce serait peine perdue que de le calomnier.

Il est beau de voir dans cet article M. de V...., prendre, contre Pascal, la défense de l'existence de Dieu ; mais que diront ceux à qui il en coûte tant, pour convenir qu'un vivant puisse avoir raison contre un mort.

(*) *C'est apparemment dans le paragraphe premier ci-devant, où Mr. de V..... s'étonne avec juste raison qu'un homme tel que Pascal ait pu dire* nous sommes incapables de connaître si Dieu est. *Ce ne peut être qu'une inadvertence dans ce grand homme.* Second Editeur.

XXII.

Jamais on ne fait le mal si pleinement & si gaiement, que quand on le fait par un faux principe de conscience (*a*).

(*a*) Les crimes, regardés comme tels, font beaucoup moins de mal à l'humanité, que cette foule d'actions criminelles, qu'on commet sans remords, parce que l'habitude, ou une fausse conscience, nous les fait regarder comme indifférentes, ou même comme vertueuses.

1°. Combien, depuis Constantin, n'y a-t-il pas eu de Princes qui ont cru servir la Divinité en tourmentant, de supplices cruels, ceux de leurs sujets qui l'adoraient sous une forme différente.

Combien n'ont-ils pas cru être obligés de proscrire ceux qui osaient dire leur avis sur ces grands objets, qui intéressent tous les hommes, & dont chaque homme semble avoir le droit de décider pour lui-même.

Combien de Législateurs ont privé des droits de citoyen, quiconque n'était pas d'accord avec eux sur quelques points de leur croyance, & forcé des peres de choisir, entre le parjure & l'inquiétude cruelle de ne laisser à leurs enfants qu'une existence précaire. Et ces loix subsistent! Et les souverains ignorent que chaque mal qu'elles font est un crime pour le prince qui les ordonne, qui en permet l'exécution ou qui tarde de les détruire!

2°. En ordonnant la guerre, qui n'est pas nécessaire pour la sûreté de son peuple, un Prince se rend responsable de tous les maux qu'elle entraîne, & il est coupable d'autant de meurtres que la guerre fait de victimes. Combien cependant de guerres inutiles sont regardées comme justes, & entreprises sans remords, sur de frivoles motifs d'intérêt politique ou de dignité nationale.

3°. C'est un usage, reçu en Europe, qu'un gentilhomme vende, à une querelle étrangere, le sang qui appartient à sa patrie, qu'il s'engage à assassiner, en bataille rangée, qui il plaira au Prince qui le soudoie; & ce métier est regardé comme honorable.

4°. Tout Juge qui décerne une peine de mort, sans y

être condamné par une loi expresse, est un assassin. Ni une loi vague, qui permettrait de prononcer même *la mort, suivant l'échéance des cas*, ni ce qu'on appelle la jurisprudence des arrêts ne peuvent le justifier; car la permission de tuer un homme n'en donne pas le droit; & c'est mal se justifier d'un meurtre, que de dire qu'on est dans l'habitude d'en commettre.

Tout Juge qui décerne une peine capitale pour une action qui ne blesse aucune des loix de la nature; pour une action, ou indifférente, ou blâmable, mais qui n'est un crime qu'aux yeux des préjugés; pour une action imaginaire enfin, se rend coupable de meurtre. La loi l'oblige, dit-il, de prononcer ainsi; mais la loi ne l'oblige pas d'être Juge; & la nature lui défend d'être absurde & barbare. Il vaut mieux renoncer à la charge de Président à Mortier, qu'à la qualité d'homme.

Nous oserons demander si les Juges d'Anne du Bourg, de Dolet, de Morin, de Petit d'Herbé, des Bergers de Brie, de Moriceau, de la Chaux, de Lalli, de la Barre, &c. ont été fideles à ces régles, dictées par la nature & la raison qui sont plus anciennes & plus sacrées que les régistres *Olim*.

5°. Arracher des hommes de leur pays, par la trahison & par la violence, pour les exposer en vente dans des marchés publics, comme des bêtes de somme; s'accoutumer à ne mettre aucune différence entr'eux & les animaux; les contraindre au travail, à force de coups; les nourrir, non pour qu'ils vivent, mais pour qu'ils rapportent; les abandonner dans la vieillesse ou dans la maladie, lorsque l'on n'espere plus de regagner par leur travail ce qu'il coûterait pour les soigner; ne leur permettre d'être peres que pour donner le jour à des enfants, destinés aux mêmes miseres, devenus comme eux la propriété de leur maître, qui peut les leur arracher & les vendre; que pour voir leurs femmes & leurs filles exposées à toutes les insultes de ces hommes sans humanité, comme sans pudeur! Voilà comme nous traitons d'autres hommes; ce serait une horrible barbarie, si ces hommes étaient blancs, mais ils sont noirs, & cela change toutes nos idées. Le trafiquant en Amérique oublie que les Négres sont des hommes; il n'a avec eux aucune rélation morale; ils ne sont pour lui qu'un objet de profit; s'il

les

les plaint, s'il évite de leur faire souffrir des maux inutiles, son insolente pitié est celle que nous avons pour les animaux qui nous servent ; & tel est l'excès de son mépris stupide pour cette malheureuse espece, que, revenu en Europe, il s'indigne de les voir vêtus comme des hommes, & placés à côté de lui. Mais je n'ai pas tout dit : en vain les loix, en consacrant cet usage qu'aucune loi positive ne peut rendre légitime, parce qu'il viole les droits de la nature : envain les loix ont-elles voulu mettre une borne à la cruauté des maîtres, leur ingénieuse barbarie élude toutes les loix. Le Colon, renfermé dans sa plantation, seul avec quelques satellites, au milieu de ses noirs, est sûr de n'avoir que des témoins, dont la loi rejette le témoignage. Là Juge, à la fois, & partie, il prodigue en sûreté les tortures & les supplices ; le noir qu'il croit coupable est déchiré, tenaillé, jetté vivant dans des fours ardents aux yeux de ses tristes compagnons, qui tremblant d'être traités comme complices, n'osent même montrer une stérile pitié.

La jeune Américaine assiste à ces supplices ; elle y préside quelquefois ; on veut l'accoutumer de bonne heure à entendre, sans fremir, les hurlements des malheureux ; on semble craindre qu'un jour sa pitié ne tente de désarmer le cœur de son époux.

Ces crimes sont publics, la loi les tolere, l'opinion ne les flétrit pas. On ose même en faire l'apologie ; sans cela, dit-on, nous ne pourions avoir de sucre. Eh bien ! si on ne peut en avoir qu'à force de crimes, il faut savoir se passer de sucre, il faut renoncer à une denrée souillée du sang de nos freres. Mais qui a dit qu'on ne pouvait en avoir qu'à ce prix ? quelles tentatives a-t-on fait pour s'en procurer autrement ? Quoi, c'est sur la foi d'un préjugé, qu'on ne daigne pas même examiner, que la loi a autorisé cette horrible violation des droits de la nature, & qu'on exerce, ou qu'on tolere tranquillement ces barbaries. A peine quelques Philosophes ont-ils osé élever de loin à loin, en faveur de l'humanité, des cris que les gens en place n'ont point entendus, & qu'un monde frivole a bientôt oubliés.

Pourquoi ne pas faire cultiver nos colonies par des blancs ? La terre se plaît à être cultivée par des mains

libres ; & combien de malheureux en Europe, qui fatiguent en vain un sol stérile & épuisé, iraient chercher en Amérique, une terre féconde & nouvelle. Alors à ce petit nombre de Colons, corrompus & barbares, qui ne vivent dans nos colonies que pour avoir de l'or, parce qu'en Europe, la considération s'achete avec de l'or ; nous verrions succéder un peuple nombreux de citoyens laborieux & honnêtes, qui, regardant les colonies comme leur patrie, sauraient combattre pour les défendre.

Pourquoi ne pas remplir nos isles de ces galériens inutiles, des déserteurs, des voleurs domestiques, des faux-sauniers, qui ont vendu au peuple, à bas prix, une denrée nécessaire, des filles qui ont mieux aimé risquer leur vie que d'avouer leur honte : de tant d'autres condamnés à la mort par des loix, que l'excès de leur sévérité rend inutiles ? Ces hommes, à qui on distribuerait des terres, devenus cultivateurs & propriétaires, perdraient, avec les motifs du crime, la tentation de le commettre. Est-ce qu'en rendant aux Négres les droits de l'homme, ils ne pouraient pas cultiver, comme ouvriers, ou comme fermiers, les mêmes terres qu'ils cultivent comme esclaves ? Ils peupleraient alors, & l'on ne serait pas obligé, chaque année, d'aller chercher en Afrique de nouvelles victimes.

Et qu'on ne dise, pas, qu'en supprimant l'esclavage, le Gouvernement violerait la propriété des Colons. Comment l'usage, ou même une loi positive, pourait-elle jamais donner à un homme un véritable droit de propriété sur le travail, sur la liberté, sur l'être entier d'un autre homme innocent, & qui n'y a point consenti ? en déclarant les Négres libres, on n'ôterait pas au Colon sa propriété, on l'empêcherait de faire un crime, & l'argent qu'on a payé pour un crime, n'a jamais donné le droit de le commettre.

On dit que les Négres sont paresseux ; veut-on qu'ils trouvent du plaisir à travailler pour leurs tyrans ? Ils sont bas, fourbes, traîtres, sans mœurs ; eh bien, ils ont tous les vices des esclaves, & c'est la servitude qui les leur a donnés. Rendez les libres : & plus près que vous de la nature, ils vaudront beaucoup mieux que vous.

Ne pourait-on pas, si on n'osait être juste tout-à-fait ;

changer l'esclavage personnel des Négres, en un esclavage de la Glebe, tel que celui sous lequel gémissent encore les habitants d'une partie de l'Europe? L'exécution de ce projet serait plus aisée. Le sort des Négres deviendrait plus supportable; & cet ordre politique, une fois bien établi, serait aisément remplacé par une liberté entiere; il y aurait servi de degré, il adoucirait ce passage de la servitude à la liberté, qui, sans cela, serait peut-être trop brusque.

Sait-on si la Sardaigne, & sur-tout la Sicile, ne sont pas propres à la culture des cannes à sucre, & ne suffiraient point pour l'approvisionnement de l'Europe.

Et si au lieu d'apprendre aux Négres d'Afrique à vendre leur freres, nous leur avions appris à cultiver leur sol; si, au lieu de leur apporter nos liqueurs fortes, nos maladies & nos vices, nous leur avions porté nos lumieres, nos arts & notre industrie, croit-on que l'Afrique n'eut pas remplacé nos colonies? Compterait-on pour rien l'avantage d'arracher à la barbarie, & à la misere une des quatre parties du monde? Et quand même il n'y aurait pas à gagner pour tous les peuples, dans un tel changement, les nations ne devraient-elles pas se lasser de suivre, dans leur conduite, une morale, dont le particulier le plus vil rougirait d'adopter les principes.

6°. Personne n'a jamais douté que ce ne soit un délit grave de ravager un champ cultivé. Au dommage, fait au propriétaire, se joint la perte réelle d'une denrée nécessaire à la subsistance des hommes. Cependant il y a des pays où les Seigneurs ont le droit de faire manger, par des bêtes fauves, le bled que le paysan a semé; où celui qui tuerait l'animal, qui dévaste son champ, serait envoyé aux galeres, serait puni de mort; car on a vu des Princes faire moins de cas de la vie d'un homme, que du plaisir d'avoir un cerf de plus à faire déchirer par leurs chiens. Dans ces mêmes pays, il y a plus d'hommes employés à veiller à la sûreté du gibier, qu'à celle des hommes; souvent il arrive, que pour défendre des lievres, les Gardes tirent sur les paysans; & comme tous les Juges sont Seigneurs de fiefs, il n'y a point d'exemple qu'aucun de ces meurtres ait été puni. Là, des provinces entieres y sont réservées aux plaisirs du Souverain. Les propriétaires, de ces cantons, y sont privés

du droit de défendre leur champ par un enclos, ou de l'employer d'une maniere pour laquelle cette clôture serait nécessaire. Il faut que le cultivateur laisse l'herbe qu'il a semée pourrir sur terre, jusqu'à ce qu'un Garde-chasse ait déclaré que les œufs des perdrix n'ont plus rien à craindre, & qu'il lui est permis de faucher son herbe. Il y a longtems que ces loix subsistent; il est évident qu'elles sont un attentat contre la propriété, une insulte aux malheureux, qui meurent de faim au milieu d'une campagne que les sangliers & les cerfs ont ravagée. Cependant aucun Confesseur de Roi ne s'est encore avisé de faire naître à son pénitent le moindre scrupule sur cet objet.

7°. Les impôts sont une portion du revenu de chaque citoyen, destinée à l'utilité publique. Dans toute administration bien réglée, le nécessaire physique de chaque homme doit être exempt de tout impôt; mais au contraire, le crédit des riches a fait retomber ce fardeau sur les pauvres, dans presque tous les pays où le peuple n'a point de représentant. Ainsi toute portion de l'impôt, qui n'est point employée pour le public, doit être regardée comme un véritable vol, & comme un vol fait au pauvre. Ainsi, pour qu'un homme puisse croire avoir droit à cette portion, il faut qu'il puisse se rendre ce témoignage, qu'il fait à l'Etat un bien au moins équivalent à la somme qu'il reçoit pour salaire, ou plutôt au mal que cette partie de l'impôt fait souffrir au peuple sur qui elle se leve. Cela même ne suffit pas; car l'homme riche doit compte à la nation de l'emploi de son temps & de ses forces; ce n'est même qu'à ce prix qu'il peut lui être permis de jouir d'un superflu sans travail, tandis que d'autres hommes manquent souvent du nécessaire, malgré un travail opiniâtre. Il faut donc, pour avoir droit à une part sur le trésor public, que cette part soit employée par celui qui la reçoit d'une maniere utile à la nation. Si ce principe d'équité naturelle n'avait pas été étouffé par l'habitude, si l'opinion flétrissait celui qui s'en écarte, alors les impôts cesseraient d'être un fardeau pénible, le peuple respirerait, le prix de son travail lui appartiendrait tout entier; & l'on ne verrait plus les premiers hommes, de chaque pays, se dévouer uniquement

au métier de corrompre les Rois, pour s'enrichir de la subsistance du peuple.

8°. Le souverain n'a pas le droit de rien détourner du trésor public, pour satisfaire, ou ses fantaisies, ou son orgueil; ce trésor n'est pas à lui, il est au peuple. Une partie du superflu du riche, peut sans doute être employée à consoler le Chef d'une nation, des peines du Gouvernement; mais cet emploi du tribut devient criminel, du moment, où une partie de l'impôt se leve sur le peuple. Les courtisans parlent sans cesse des dépenses nécessaires à la Majesté du Trône. J'ignore toutefois si la vue d'un Prince, uniquement occupé du bonheur de ses peuples; menant une vie simple & frugale, sans gardes, sans appareil, sans courtisans, que quelques sages livrés aux mêmes soins que lui, j'ignore si un tel Prince n'offrirait point un spectacle plus attendrissant, plus imposant même que celui de la cour la plus brillante, & par conséquent la plus ruineuse pour la nation qui la paye; mais du moins faut-il avouer qu'il est plus nécessaire à un peuple d'avoir du pain, que d'éblouir les étrangers par la triste représentation d'une cour somptueuse. Cette morale devrait être celle de tous les Rois. Presqu'aucun cependant ne l'a connue; & ceux qui ont paru s'en souvenir quelquefois dans leurs discours, l'ont oubliée dans leur conduite.

9°. L'usage d'ouvrir les lettres des citoyens, de leur arracher les secrets qu'ils n'ont pas confiés, ne peut être regardé que comme une violation ouverte de la foi publique. Il est clair encore que cette infâmie n'a aucune autre utilité que de fournir un aliment à la curiosité du Prince, ou aux petites passions des Ministres, & de donner au chef des espions les moyens de nuire à qui il veut auprès du Gouvernement. Aucun secret important ne peut se connaître par cette voie, parce que cet espionnage est public; & que si l'on confie encore quelquefois à la poste des réflexions, ou des épigrammes, on n'y livre, ni ses projets, ni ses complots. Les espions, répandus dans les maisons particulieres, sont un autre ressort de la police moderne, aussi infâme & aussi inutile. On raconte qu'un Ministre de Charles II. d'Angleterre nommé Craigs, dédaigna de recourir à aucun de ces vils moyens, que jamais il n'intercepta une lettre, que jamais il n'employa un espion; mais

malheureusement, pour l'espece humaine, cet exemple est unique jusqu'ici, & l'usage contraire, proscrit par la raison, par l'équité, par l'honneur, subsiste presque partout; on l'exerce sans remords, & même sans honte. L'opinion flêtrit, à la vérité, les espions subalternes; mais elle s'arrête là, & elle ne dévoue pas à l'opprobre ceux qui les emploient, & qui, calomniant la nation auprès du Prince, osent lui faire accroire que ces infâmes abus du pouvoir, sont des précautions nécessaires.

J'ai choisi pour exemples des actions qui peuvent influer sur la prospérité publique; & je ne les ai choisies que dans nos mœurs. J'aurais pu étendre cette liste; & si j'avais parcouru l'histoire de toutes les nations, si j'avais voulu m'arrêter sur les actions particulieres, cette liste aurait été immense.

Cela prouve, selon moi, que pour donner aux hommes une morale bien sûre & bien utile, il faut leur inspirer une horreur, pour ainsi dire, machinale, de tout ce qui nuit à leurs semblables; former leur ame de maniere que le plaisir de faire du bien, soit le premier de tous leurs plaisirs; que le sentiment d'avoir fait leur devoir, soit un dédommagement suffisant de tout ce qui leur en a pu coûter pour le remplir. Il faut allumer, dans ceux que l'enthousiasme des passions peut égarer, un enthousiasme pour la vertu, capable de les défendre. Alors qu'on laisse à leur raison le soin de juger de ce qui est juste, & de ce qui est injuste, & que leur conscience ne se repose pas sur un certain nombre de maximes de morale, adoptées dans le pays où ils naissent, ou sur un code, dont une classe d'hommes jalouse de régner sur es esprits, se soit réservé l'interprétation (*).

(*) *On voit bien que cette terrible note est de l'auteur de l'éloge; & que le* louant *est plus véritablement philosophe que le* loué, *cet éditeur écrit comme le secretaire de Marc Aurèle & Pascal comme le secretaire de Port-Royal. L'un semble aimer la rectitude & l'honnêteté pour elles-mêmes,*

l'autre par esprit de parti. L'un est homme & veut rendre la nature humaine honorable, l'autre est chrétien, parce qu'il est Jansenisle. Tous deux ont de l'enthousiasme & embouchent la trompette; l'auteur des notes pour aggrandir notre espèce, & Pascal pour l'anéantir. Pascal a peur, & il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur. L'autre s'abandonne à son courage, & le communique. Que puis-je conclure! que Pascal se portait mal, & que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie. *Second Editeur.*



ARTICLE VI.

De la grandeur, de la vanité, de la faiblesse & de la misere des hommes.

I.

EN écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant (*a*).

(*a*) Les idées de Platon, sur la nature de l'homme, sont bien plus philosophiques que celles de Pascal. Platon regardait l'homme comme un être qui naît avec la faculté de recevoir des sensations, d'avoir des idées, de sentir du plaisir & de la douleur; les objets que le hasard lui présente, l'éducation, les loix, le gouvernement, la religion, agissent sur lui, & forment son intelligence, ses opinions, ses passions, ses vertus & ses vices. Il ne serait rien de ce que nous disons que la nature l'a fait, si tout cela avait été autrement. Soumettons-le à d'autres agents, & il deviendra ce que nous voudrons qu'il soit, ce qu'il faudrait qu'il fût pour son bonheur, & pour celui de ses semblables; qui osera fixer des termes à ce que l'homme pourait faire de grand & de beau? Mais ne négligeons rien. C'est l'homme tout entier qu'il faut former; & il ne faut abandonner au hasard, ni aucun instant de sa vie, ni l'effet d'aucun des objets qui peuvent agir sur lui. (*) *Note de l'auteur de l'éloge.*

(*) *Platon n'a point eu ces idées Monsieur, c'est vous qui les avez. Platon fit de nous des Androgynes à deux corps, donna des ailes à nos ames*

II.

Mon humeur ne dépend guere du temps. J'ai mon brouillard & mon beau temps au-dedans de moi. Le bien & le mal de mes affaires même y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune ; & la gloire de la dompter, me la fait dompter gaiement, au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent & le dégoûté dans la bonne fortune.

III.

Quelle chimere est-ce donc que l'homme ? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? Juge de toutes choses, imbécille, ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse, s'il s'abaisse, je le vante, & le contredis toujours, jusqu'à-ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. (*)

IV.

La premiere chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matiere qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, & tout ce qui est au-dessous ; afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entiere dans sa haute & pleine Majesté.

& les leur ôta. Platon rêva sublimement, comme je ne sçais quels autres écrivains ont rêvé bassement.

(*) *Vrai discours de malade.* Second Editeur.

Qu'il considére cette éclatante lumiere, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cette astre décrit (*a*). Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est une sphere infinie, dont le centre est par-tout (*), la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caracteres sensibles de la toute puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considére ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que dans ce que lui paraîtra ce petit chaos, où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce

(*a*) La superstition avait-elle dégradé Pascal, au point de n'oser penser que c'est la terre qui tourne, & d'en croire plutôt le jugement des Dominicains de Rome, que les preuves de Copernic, de Kepler, & de Galilée? *Auteur de l'éloge.*

(*) *Cette belle expression est de Timée de Locre: Pascal était digne de l'inventer, mais il faut rendre à chacun son bien.* Second Editeur.

monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, & soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? qui peut le comprendre? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche, dans ce qu'il connait, les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs. Que divisant encore ces dernieres choses, il épuise ses forces & ses conceptions; & que le dernier objet, où il puisse arriver, soit maintenant celui de notre discours. Il pensera, peut-être, que c'est-là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abyme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir, l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planetes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, & enfin, des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein de tout, soit maintenant un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la derniere petitesse où l'on ne peut arriver.

Qui ſe conſidérera de la ſorte, s'effrayera ſans doute, de ſe voir, comme ſuſpendu, dans la maſſe que la nature lui a donnée, entre ces deux abymes de l'infini & du néant, dont il eſt également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles, & je crois que ſa curioſité ſe changeant en admiration, il ſera plus diſpoſé à les contempler en ſilence, qu'à les rechercher avec préſomption.

Car enfin, qu'eſt-ce que l'homme dans la nature? un néant à l'égard de l'infini; un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il eſt infiniment éloigné des deux extrêmes, & ſon être n'eſt pas moins diſtant du néant d'où il eſt tiré, que de l'infini où il eſt englouti.

Son intelligence tient, dans l'ordre des choſes intelligibles, le même rang que ſon corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire, eſt d'appercevoir quelque apparence du milieu des choſes, dans un déſeſpoir éternel d'en connaître, ni les principes, ni la fin. Toutes choſes ſont ſorties du néant, & portées juſqu'à l'infini. Qui peut ſuivre ces étonnantes démarches? l'Auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, ſe trouve en toutes nos puiſſances.

Nos ſens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous aſſourdit, trop de lumiere nous éblouit, trop de diſtance & trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur & trop de brièveté obſcurciſſent un diſcours, trop de plaiſir incommode, trop de conſonnances déplaiſent. Nous ne ſentons, ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités exceſſives nous ſont en-

nemies, & non pas sensibles. Nous ne sentons plus, nous en souffrons : trop de jeunesse & trop de vieillesse empêchent l'esprit : trop & trop peu de nourriture troublent ses actions : trop & trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, & nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas ; incapables de savoir tout, & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains, & flottants entre l'ignorance & la connaissance ; & si nous pensons aller plus avant, notre objet branle & échappe nos prises, il se dérobe, & fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éleve jusqu'à l'infini ; mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abymes. (*)

V.

L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer ; mais

---

(*) *Cette éloquente tirade ne prouve autre chose sinon que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait parce que Dieu seul peut être parfait, ou pour mieux dire l'homme est borné & Dieu ne l'est pas.*

Second Editeur.

quand l'univers l'écraſerait, l'homme ſerait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt; & l'avantage que l'univers a ſur lui, l'univers n'en ſait rien (*a*).

Ainſi toute notre dignité conſiſte dans la penſée C'eſt de-là qu'il faut nous relever, non de l'eſpace & de la durée.

VI.

L'homme eſt ſi grand, que ſa grandeur paraît même en ce qu'il ſe connaît miſérable. Un arbre ne ſe connaît pas miſérable. Il eſt vrai que c'eſt être miſérable que de ſe connaître miſérable; mais c'eſt auſſi être grand que de connaître qu'on eſt miſérable. Ainſi toutes ces miſeres prouvent ſa grandeur. Ce ſont miſeres de grand ſeigneur, miſeres d'un Roi détrôné.

VII.

Nous avons une ſi grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons ſouffrir d'en être

---

(*a*) Que veut dire ce mot, *Noble?* Il eſt bien vrai que ma penſée eſt autre choſe, par exemple, que le globe du ſoleil: mais eſt-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques penſées, eſt plus noble que le ſoleil, qui anime tout ce que nous connaiſſons de la nature? Eſt-ce à l'homme a en décider? Il eſt juge & partie. On dit qu'un ouvrage eſt ſupérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, & qu'il eſt d'un uſage plus utile; mais en a-t-il moins couté au Créateur de faire le ſoleil, que de paîtrir un petit animal, haut d'environ cinq pieds, qui raiſonne bien ou mal? Qui des deux eſt le plus utile au monde, ou de cet animal, ou de l'aſtre qui éclaire tant de globes? Et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau, ſont-elles préférables à l'univers matériel? *Par M. de V.*

méprisés, de n'être pas dans l'estime d'une ame : & toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misere & de leur bassesse ; c'en est une aussi de leur excellence : car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait s'il n'est pas dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde, rien ne le peut détourner de ce desir, & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme ; jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, & se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment ; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

VIII.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, & notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres, d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet être imaginaire, & négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les dé-

tacherons plutôt de nous pour les y joindre, & nous ſerions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas ſatiſfait de l'un ſans l'autre, & de renoncer ſouvent à l'un pour l'autre! Car qui ne mourrait pour conſerver ſon honneur, celui-là ſerait infâme (*a*).

IX.

La douceur de la gloire eſt ſi grande, qu'à quelque choſe qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. X.

(*a*) On n'a point beſoin de toute cette métaphyſique pour expliquer les effets que produit l'amour de la gloire. Il eſt impoſſible à quelqu'un, qui vit dans une ſociété nombreuſe, & policée, de ne pas voir combien, dans la dépendance où il eſt ſans ceſſe des autres hommes, il lui eſt avantageux d'être l'objet de leur enthouſiaſme. *Mais on s'occupe plus de ce que la poſtérité dira de nous, que de ce qu'en diſent nos contemporains. Mais on ſacrifie ſa vie entiere à une gloire dont on ne jouira jamais, mais on court à une mort certaine.* Tel eſt l'effet du deſir ſi naturel d'être eſtimé des autres hommes, lorſque ce deſir eſt porté à l'enthouſiaſme. Il en eſt de même de l'amour phyſique, qui n'eſt que le deſir de jouir; laiſſez l'enthouſiaſme en faire une paſſion; alors on poignarde ſa maîtreſſe, on meurt pour elle. Le haſard peut amener des circonſtances, où un amant aimera mieux mourir, d'une mort cruelle, que de jouir de la femme qu'il adore.

Ne pourait-on pas dire que l'enthouſiaſme conſiſte à ſe préſenter vivement, à la fois, toutes les jouiſſances que notre paſſion peut répandre ſur un long eſpace de temps; alors on jouit comme ſi on les réuniſſait toutes; on craint, comme ſi un inſtant pouvait nous faire éprouver à la fois toutes les douleurs d'une longue vie; & lorſque ce ſentiment a épuiſé toute

la

X.

L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos miseres & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

XI.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme,

---

la force de nos organes, qu'il ne nous en reste plus pour raisonner, nous ne pouvons plus nous appercevoir si ces jouissances sont impossibles.

Cet état d'espérances enivrantes, est en lui-même un plaisir, & un plaisir assez grand pour préférer ces jouissances imaginaires, a des plaisirs réels, & présents. Car on se tromperait dans tous les raisonnements qu'on fait sur les passions, si on se bornait à ne compter que les plaisirs ou les peines des sens qu'elles font éprouver. Les différents sentiments de desir, de crainte, de ravissement, d'horreur, &c. qui naissent des passions, sont accompagnés de sensations physiques, agréables ou pénibles, délicieuses ou déchirantes. On rapporte ces sensations à la région de la poitrine; & il paraît que le diaphragme (*) en est l'organe. Le sentiment très vif de plaisir & de douleur, dont cette partie du corps est susceptible, dans les hommes passionnés, suffirait, peut-être, pour expliquer ce que les passions offrent, en apparence, de plus inexplicable. *Auteur de l'éloge.*

(*) *Il est vrai que dans les mouvements subits des grandes passions, on sent vers la poitrine des convulsions, des défaillances, des agonies, qui ont quelquefois causé la mort, & c'est ce qui fait que presque toute l'antiquité imagina une ame dans la poitrine. Les médecins placèrent les passions dans le foye. Les romanciers ont mis l'amour dans le cœur.* Second Editeur.

qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur, ſe vante, & veut avoir ſes admirateurs, & les Philoſophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le liſent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; & moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, & peut-être que ceux qui le liront, l'auront auſſi. (*)

XII.

Nous ſommes ſi préſomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même des gens qui viendront quand nous n'y ſerons plus; & nous ſommes ſi vains que l'eſtime de cinq ou ſix perſonnes, qui nous environnent, nous amuſe & nous contente.

XIII.

On ne ſe ſoucie pas d'être eſtimé dans les villes, où on ne fait que paſſer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en ſoucie. Combien de temps faut-il? un temps proportionné à notre durée vaine & chétive.

XIV.

Les belles actions cachées ſont les plus eſtimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'hiſtoire, elles me plaiſent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puiſqu'elles ont été

(*) *Oui vous couriez après la gloire de paſſer un jour pour le fléau des Jéſuites, le défenſeur de Port-royal, l'apôtre du Janſeniſme, le réformateur des chrétiens.* Second Editeur.

ſçues (*a*); ce peu, par où elles ont paru, en diminue le mérite; car c'eſt là le plus beau de les avoir voulu cacher (*b*).

X V.

Nous ne tenons jamais au préſent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, & comme pour le hâter, ou nous rappellons le paſſé pour l'arrêter comme trop prompt, ſi imprudents que nous errons dans les temps qui ne ſont pas à nous, & ne penſons pas au ſeul qui nous appartient: & ſi vains, que nous ſongeons à ceux qui ne ſont point, & laiſſons échapper ſans réflexion le ſeul qui ſubſiſte. C'eſt que le préſent, d'ordinaire nous bleſſe; nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige, & s'il nous eſt agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tachons de le ſoutenir par l'avenir & ne penſons à diſpoſer

---

(*a*) Voici une action, dont la mémoire mérite d'être conſervée, & à qui il ne me paraît pas poſſible qu'on puiſſe appliquer la réflexion de Paſcal.

Le vaiſſeau, que montait le Chevalier de Lordat, était prêt à couler à fond à la vue des côtes de France. Il ne ſavait pas nager; un ſoldat excellent nageur, lui dit de ſe jetter avec lui dans la mer, de le tenir par la jambe, & qu'il eſpere le ſauver par ce moyen. Après avoir longtemps nagé, les forces du ſoldat s'épuiſent, M. de Lordat s'en apperçoit, l'encourage; mais enfin le ſoldat lui déclare qu'ils vont périr tous deux; — & ſi tu étais ſeul? — peut-être pourrais-je encore me ſauver. Le Chevalier de Lordat lui lache la jambe, & tombe au fond de la mer.

(*b*) Le plus beau ſerait de ne ſonger, ni à les montrer, ni à les cacher. *Auteur de l'éloge.*

Et comment l'hiſtoire en a-t-elle pû parler ſi on ne les a pas ſçues? Second Editeur.

les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'y arriver.

Que chacun examine sa pensée; il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumiere pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé & le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet (*a*). Ainsi nous ne

---

(*a*) Il est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, & en faisant toutes les fonctions de la vie : nous pensons beaucoup aussi au futur. Remercions l'Auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme, est cette espérance qui adoucit nos chagrins, & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne semerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit, comme Pascal, pouvait-il donner dans un lieu commun comme celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent, en se nourrissant, en faisant des enfants, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser & de sentir; & qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misere aujourd'hui. Il n'y a que les enfants, & les imbécilles, qui ne pensent qu'au présent; faudra-t-il leur ressembler? *Par M. de V.*

On connaît ce vers de M. de V.

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

Et celui-ci de Manilius.

Victuri semper agimus nec vivimus unquam.

vivons jamais, mais nous espérons de vivre; & nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie, &c.

XVI.

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

XVII.

Cromwel allait ravager toute la chrétienté: la famille Royale était perdue, & la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretre. Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier, qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voila mort, sa famille abaissée & le Roi rétabli.

XVIII.

Si le nez de Cléopatre eut été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

XIX.

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre & tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, & encore intéressé; ce devrait être un tiers indifférent.

XX.

La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.

XXI.

L'esprit du plus grand homme du monde, n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamare qui se fait au-

tour de lui; il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes & les Royaumes.

XXII.

(*) Les inventions des hommmes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté & la malice du monde en général reste la même.

XXIII.

(§) La nature nous rendant toujours malheureux, en tous états, nos desirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes, les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas; & quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres desirs conformes à un nouvel état.

XXIV.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans

(*) *Je voudrais qu'on examinât quel siècle a été le plus fécond en crimes, & par conséquent en malheurs. L'auteur de la félicité publique a eu cet objet en vue, & a dit des choses bien vrayes & bien utiles.* Second Editeur.

(§) *La nature ne nous rend pas toujours malheureux. Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre.* Second Editeur.

les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent, voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant, les uns les autres, avec douleur & sans espérance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes (*a*).

XXV.

La nature de l'amour propre, & de ce moi humain, est de n'aimer que soi & de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime, ne soit plein de défauts & de misere. Il veut être grand & il se voit petit. Il veut être heureux, & il se voit misé-

(*a*) Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est, ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leur semblable, & pour mourir. On peut, dans une satyre, montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais, pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que, de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus longtemps, car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux, n'est qu'une fable: au lieu donc de nous étonner, & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner, & nous féliciter de notre bonheur, & de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre, que par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes. *Par M. de V.*

rable. Il veut être parfait & il se voit plein d'imperfections. Il veut être l'objet de l'amour & de l'estime des hommes, & il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion & leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste & la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer. Car il conçoit une haine immortelle contre cette vérité qui le reprend & qui le convainc de ses défauts. Il desirerait de l'anéantir, & ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit autant qu'il peut dans sa connaissance & dans celle des autres. C'est-à-dire, met tout son soin à couvrir ses défauts & aux autres & à soi même, & qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts, mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein, & de ne vouloir pas le reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent, nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent; il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions & que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections & des vices que nous avons en effet, il est visible, qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause, & qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections: nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent & qu'ils nous méprisent, étant juste, & qu'ils nous connaissent pour ce que nous

ſommes & qu'ils nous mépriſent ſi nous ſommes mépriſables.

Voilà les ſentiments qui naîtraient d'un cœur plein de juſtice & d'équité. Que devons nous dire du nôtre, en y voyant une diſpoſition toute contraire? Car, n'eſt-il pas vrai, que nous haïſſons la vérité & ceux qui nous la diſent, & que nous aimons qu'ils ſe trompent à notre avantage & que nous voulons être eſtimés d'eux, autres que nous ne ſommes en effet.

Il y a différents degrés dans cette averſion pour la vérité. Mais on peut dire qu'elle eſt dans tout en quelque degré, parce qu'elle eſt inſéparable de l'amour propre. C'eſt cette mauvaiſe délicateſſe, qui oblige ceux qui ſont dans la néceſſité de reprendre les autres, de choiſir tant de tours & de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils faſſent ſemblant de les excuſer, qu'ils y mêlent des louanges & des témoignages d'affection & d'eſtime; avec tout cela, cette médecine ne laiſſe pas d'être amere à l'amour propre. Il en prend le moins qu'il peut & toujours avec dégout, & ſouvent même avec un ſecret dépit contre ceux qui la lui préſentent.

Il arrive de-là, que ſi on a quelqu'intérêt d'être aimé de nous on s'éloigne de nous rendre un office qu'on ſait nous être déſagréable, on nous traite comme nous voulons être traités, nous haïſſons la vérité, on nous la cache, nous voulons être flattés, on nous flatte, nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'eſt ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous éleve dans le monde, nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on ap-

préhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile & l'aversion plus dangereuse.

Un Prince sera la fable de toute l'Europe, & lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas: dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les Princes, aiment mieux leurs intérêts, que celui du Prince qu'ils servent & ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes. Ce malheur est sans doute plus grand & plus ordinaire dans les plus grandes fortunes, mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelqu'intérêt à se faire aimer des hommes; ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. On ne fait que s'entretromper & s'entreflatter. Personne ne parle de nous en nôtre présence, comme il en parle en notre absence; l'union qui est entre les hommes, n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie, & peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il parle alors sincérement & sans passion. L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge, hypocrisie, & en soi-même & à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres, & toutes ces dispositions si éloignées de la Justice & de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

XXVI.

(*) Je mets en fait que si tous les hommes

(*) *Dans l'excellente comédie du* plain dealer, *l'homme au franc procédé*, (*excellente à la ma-*

savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela parait par les querelles que causent les rapports indécents qu'on en fait quelquefois.

XXVII.

Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misere des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

(*) L'ame est jettée dans le corps pour y faire un sejour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel & qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste, l'incommode si fort, & l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne son-

---

nière anglaise) le plain dealer dit à un personnage tu te prétends mon ami, voyons, comment le prouverais-tu? — ma bourse est à toi — & à la premiere fille venue. Bagatelle — je me battrais pour toi — & pour un démenti, ce n'est pas là un grand sacrifice, — je dirai du bien de toi à la face de ceux qui te donneront des ridicules, — oh si cela est, tu m'aimes. Second Editeur.

(*) *Pour dire* l'ame est jettée *il faudrait être sûr qu'elle est substance, & non qualité. C'est ce que presque personne n'a recherché & c'est par où il faudrait commencer, en métaphysique, en morale, &c.* Second Editeur.

ge qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligé de vivre avec soi & de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même & de laisser s'écouler ce temps si court & si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, & d'éviter en perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagnerait nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors & de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; & il suffit pour la rendre misérable de l'obliger de se voir & d'être avec soi.

On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur, & de leurs biens, & même du bien & de l'honneur de leurs parents & de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices & des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux, s'ils ne font en sorte par leur industrie & par leur soin, que leur fortune, leur honneur, & même la fortune, & l'honneur de leurs amis soient en bon état, & qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur

donne des charges & des affaires qui les font tracaſſer dès la pointe du jour. Voilà, direz vous, une étrange maniere de les rendre heureux. Que pourait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? demandez-vous ce qu'on pourait faire? il ne faudrait que leur ôter tous ces ſoins. Car alors ils ſe verraient & ils penſeraient à eux-mêmes, & c'eſt ce qui leur eſt inſupportable. Auſſi après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertiſſement qui les occupe tout entiers, & les dérobe à eux-mêmes.

C'eſt pourquoi quand je me ſuis mis à conſidérer les diverſes agitations des hommes, les périls, & les peines où ils s'expoſent à la Cour, à la guerre, dans la pourſuite de leurs prétentions ambitieuſes, d'où naiſſent tant de querelles, de paſſions, & d'entrepriſes périlleuſes & funeſtes; j'ai ſouvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne ſavoir pas ſe tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a aſſez de bien pour vivre, s'il ſavait demeurer chez ſoi n'en ſortirait pas pour aller ſur la mer, ou au ſiege d'une place, & ſi on ne cherchait ſimplement qu'à vivre, on aurait peu beſoin de ces occupations ſi dangereuſes.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes vient d'une cauſe bien effective; c'eſt à-dire, du malheur naturel de notre condition faible & mortelle & ſi miſérable, que rien ne nous peut conſoler, lorſque rien ne nous empêche d'y

penser, & que nous ne voyons que nous (a).

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux & dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de se considérer & de se voir sans être incontinent attaqués de chagrin & de tristesse. L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'etre seul avec soi. Il ne cherche rien que pour soi, & ne fuit rien tant que soi; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire, & qu'il trouve en soi-même un amas de mise-

(a) Ce mot, *ne voir que nous*, ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, & qui est supposé se contempler? Nonseulement je dis que cet homme serait un imbécille, inutile à la société; mais je dis que cet homme ne peut exister. Car cet homme que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exercant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déja venues, ou il en composera de nouvelles; or, il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé, ou de ses sens, ou de ses idées; le voilà donc hors de soi, ou imbécille. Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut, & la pierre en bas. N'être point occupé, & n'exister pas, c'est la même chose pour l'homme; toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit, *l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler*, mais l'oiseau en volant peut être pris au trébuchet.

res inévitables & un vuide de biens réels & solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans des vues affligeantes de l'avenir : & si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité Royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est? faudra-t-il encore le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux de le détourner de la vue de ses miseres domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un Roi? Et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur? Quel objet plus satisfaisant pourait-on donner à son esprit? Ne serait-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son ame à penser, à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une bale ; aulieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? qu'on en fasse l'épreuve: qu'on laisse un Roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, & l'on verra, qu'un Roi qui se voit, est un homme plein de miseres & qui les ressent com-

me un autre (*a*). Aussi on évite cela soigneusement & il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois, un grand nombre de gens, qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, & qui observent tout le tems de leur loisir pour leur fournir des plaisirs & des jeux, ensorte qu'il n'y ait point de vuide. C'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes, qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul, & en état de penser à soi; sachant qu'il sera malheureux tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez y garde. Qu'est-ce autre chose d'être Sur-Intendant, Chancelier, premier Président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrace, & qu'on les renvoye à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques, pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

De-

(*a*) Toujours le même sophisme. Un Roi qui se recueille pour penser, est alors très occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi, en disant à soi-même: *Je régne*, & rien de plus, il serait un idiot. *Par M. de V.*

De-là vient que tant de perſonnes ſe plaiſent au jeu, à la chaſſe, & aux autres divertiſſements qui occupent toute leur ame. Ce n'eſt pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraye béatitude ſoit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lievre que l'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'eſt pas cet uſage mol & paiſible, & qui nous laiſſe penſer à notre malheureuſe condition, qu'on recherche; mais c'eſt le tracas qui nous détourne d'y penſer.

De-là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde; que la priſon eſt un ſupplice ſi horrible; & qu'il y a ſi peu de perſonnes qui ſoient capables de ſouffrir la ſolitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour ſe rendre heureux. Et ceux qui s'amuſent ſimplement à montrer la vanité & la baſſeſſe des divertiſſements des hommes, connaiſſent bien, à la vérité, une partie de leurs miſeres; car c'en eſt une bien grande que de pouvoir prendre plaiſir à des choſes ſi baſſes & ſi mépriſables: mais ils n'en connaiſſent pas le fond qui leur rend ces miſeres mêmes néceſſaires, tant qu'ils ne ſont pas guéris de cette miſere intérieure & naturelle qui conſiſte à ne pouvoir ſouffrir la vue de ſoi-même. Ce lievre qu'ils auraient acheté ne les garantirait pas de cette vue: mais la chaſſe les en garantit. Ainſi quand on leur reproche, que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne ſaurait les ſatisfaire: qu'il n'y a rien de plus bas, & de plus vain, s'ils répondaient comme ils devraient le

faire; s'il y penſaient bien, ils en demeureraient d'accord: mais ils diraient en même temps, qu'ils ne cherchent en cela, qu'une occupation violente & impétueuſe qui les détourne de la vue d'eux-mèmes, & que c'eſt pour cela qu'ils ſe propoſent un objet attirant qui les charme & qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne ſe connaiſſent pas eux-mêmes. Un Gentilhomme croit ſincérement qu'il y a quelque choſe de grand & de noble à la chaſſe: il dira, que c'eſt un plaiſir Royal. Il en eſt de même des autres choſes, dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque choſe de réel & de ſolide dans les objets mêmes. On ſe perſuade que ſi l'on avait obtenu cette charge, on ſe repoſerait enſuite avec plaiſir: & l'on ne ſent pas la nature inſatiable de ſa cupidité. On croit chercher ſincérement le repos; & l'on ne cherche en effet que l'agitation

Les hommes ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiſſement & l'occupation au dehors, qui vient du reſſentiment de leur miſere continuelle. Et ils ont un autre inſtinct ſecret qui reſte de la grandeur de leur premiere nature, qui leur fait connaître, que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos (*a*). Et de ces deux inſ-

(*a*) Cet inſtinct ſecret étant le premier principe & le fondement néceſſaire de la ſociété, il vient plutôt de la bonté de *Dieu*, & il eſt plutôt l'inſtrument de notre bonheur, qu'il n'eſt le reſſentiment de notre miſere. Je ne ſais pas ce que nos premiers peres faiſaient dans le Paradis terreſtre; mais ſi chacun d'eux n'avait penſé qu'à ſoi, l'exiſtence du genre humain était bien

tincts contraires, il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue, dans le fond de leur ame; qui les porte à tendre au repos par l'agitation; & à se figurer toujours, que la satisfaction qu'ils n'ont point, leur arrivera; si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par-là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; & si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car ou l'on pense aux miseres qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, & de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos, avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnait un Conseil qui souffrait de grandes difficultés & qui n'était guére plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposait que l'homme se peut contenter de soi-même & de ses biens présents, sans remplir le vuide de son cœur

---

hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire, des instruments d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, & l'action un rabaissement de notre nature? *Par M. de V.*

d'espérances imaginaires : ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni avant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle, que lui conseillait son Ministre, était encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres & de tant de voyages qu'il méditait (*a*).

On doit donc reconnaître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause étrangere d'ennui, par le propre état de sa condition (*b*) naturelle, & il est avec cela si vain & si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte, qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles & si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses miseres effectives, & de ses divertissements qui sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

XXVIII.

Que pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit, & d'agitation de corps ? Celui de se vanter le lendemain, avec leurs amis, qu'ils ont

---

(*a*) L'exemple de *Cinéas* est bon dans les satyres de Despréaux ; mais non dans un livre philosophique. Un Roi sage peut être heureux chez lui ; & de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes. (*Par Mr. de V.*)

(*b*) Ne ferait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, & que nous avons tant d'obligation à l'Auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain, & à nous-mêmes ? *Par M. de V.*

mieux joué qu'un autre. Voilà la ſource de leur attachement. Ainſi les autres ſuent dans leurs cabinets, pour montrer aux Savants qu'ils ont réſolu une queſtion d'algèbre, qui ne l'avait pu être juſques-ici. Et tant d'autres s'expoſent aux plus grands périls, pour ſe vanter enſuite d'une place qu'ils auraient priſe auſſi ſottement à mon gré. Et enfin les autres ſe tuent pour remarquer toutes ces choſes; non pas pour en devenir plus ſages, mais ſeulement pour montrer qu'ils en connaiſſent la vanité: & ceux-là ſont les plus ſots de la bande, puiſqu'ils le ſont avec connaiſſance; aulieu qu'on peut penſer des autres qu'ils ne le feraient pas, s'ils avaient cette connaiſſance.

XXIX.

Tel homme paſſe ſa vie ſans ennui en jouant tous les jours peu de choſe, qu'on rendrait malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'eſt l'amuſement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain; mais qu'on le faſſe jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, & s'y ennuyera. Ce n'eſt donc pas l'amuſement ſeul qu'il cherche; un amuſement languiſſant & ſans paſſion l'ennuyera. Il faut donc qu'il s'y échauffe, & qu'il ſe pique lui-même, en s'imaginant qu'il ſerait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât, à condition de ne point jouer: & qu'il ſe forme un objet de paſſion, qui excite ſon deſir, ſa colere, ſa crainte, ſon eſpérance.

Ainſi les divertiſſements, qui font le bonheur des hommes, ne ſont pas ſeulement bas, ils ſont encore faux & trompeurs, c'eſt-à-dire, qu'ils

ont pour objet des fantômes & des illusions, qui feraient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avait perdu le sentiment & le goût du vrai bien, & s'il n'était rempli de bassesse, de vanité, de légéreté, d'orgueil, & d'une infinité d'autres vices, & ils ne nous soulagent dans nos miseres, qu'en nous causant une misere plus réelle & plus effective; car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui, & cet ennui nous porterait à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse & nous fait arriver insensiblement à la mort.

XXX.

Les hommes n'ayant pu guérir de la mort, de la misere, de l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps; & qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison, & que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remede à ses maux. Et l'un & l'autre est une preuve admirable de la misere & de la corruption de l'homme, & en même temps de

ſa grandeur; puiſque l'homme ne s'ennuie de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en ſoi, il le cherche inutilement dans les choſes extérieures, ſans ſe pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'eſt ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu ſeul.



ARTICLE VII.

DES PENSÉES DE PASCAL.

Préjugés juſtifiés par les principes des articles précédents.

I.

NOus allons montrer que toutes les opinions du peuple ſont très ſaines, que le peuple n'eſt pas ſi vain qu'on dit, & ainſi nous détruirons l'opinion qui détruiſait celle du peuple (*a*).

II.

Il eſt vrai en un ſens de dire que tout le monde eſt dans l'illuſion: car encore que les opinions du peuple ſoient ſaines, elles ne le ſont pas dans ſa tête, parce qu'il croit que la vérité eſt où elle n'eſt pas. La vérité eſt bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils ſe figurent.

(*a*) Paſcal prouve dans cet article que les préjugés du peuple ſont fondés ſur des raiſons, mais non pas que le peuple ait raiſon de les avoir adoptés.
Auteur de l'éloge.

III.

Le plus grand des maux eſt les guerres civiles. Elles ſont ſûres, ſi on veut récompenſer le mérite; (*) car tous diraient qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un ſot, qui ſuccéde par droit de naiſſance, n'eſt ni ſi grand ni ſi ſûr.

IV.

Pourquoi ſuit-on la pluralité? eſt-ce à cauſe qu'ils ont plus de raiſon? non, mais plus de force. Pourquoi ſuit-on les anciennes loix & les anciennes opinions? eſt-ce qu'elles ſont plus ſaines? non, mais elles ſont uniques, & nous ôtent la racine de diverſité. (§)

V.

L'empire, fondé ſur l'opinion & l'imagination, régne quelque temps, & cet empire eſt doux & volontaire. Celui de la force régne toujours; ainſi l'opinion eſt comme la reine du monde, mais la force en eſt le tyran.

VI.

La force eſt la reine du monde, & non pas l'opinion; mais l'opinion eſt celle qui uſe de la force. (†)

(*) *Cela mérite explication. Guerre civile, ſi le prince de Conti, dit j'ai autant de mérite que le grand Condé, ſi Rets dit je vaux mieux que Mazarin; ſi Beaufort dit, je l'emporte ſur Turenne; & s'il n'y a perſonne pour les mettre à leur place, Mais quand Louis XIV arrive, & dit je ne recompenſerai que le mérite; alors plus de guerre civile.* Second Editeur.

(§) *Cet article a beſoin encor plus d'explication; & ſemble n'en pas mériter.* Second Editeur.

(†) *Idem.* Second Editeur.

VII.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? qui cédera la place à l'autre? le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ai qu'un. Cela est visible. Il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder, (*) & je suis un sot si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen, ce qui est le plus grand des biens.

VIII.

La coutume de voir les Rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, & de toutes les choses qui plient la machine vers le respect & la terreur, font que leurs visages, quand il est quelquefois seul, & sans ces accompagnements, impriment dans leurs sujets le respect & la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Le monde ne sait pas que cet effet vient d'une force naturelle: & de-là vient ces mots: *Le caractere de la Divinité est empreint sur son visage, &c.*

La puissance des Rois est fondée sur la raison & sur la folie du peuple, & bien plus sur la folie. La plus grande & la plus importante chose du monde a pour fondement la faiblesse; & ce fondement là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera fai-

---

(*) *Non. Turenne avec un laquais sera respecté par un traitant qui en aura quatre.*

Second Editeur.

ble; ce qui est fondé sur la seule raison, est bien mal fondé comme l'estime de la sagesse. (*)

IX.

Nos Magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillotent en chats-fourrés, (§) les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était nécessaire; & si les Médecins n'avaient des soutanes & des mules, & que les Docteurs n'eussent des bonnets quarrés, & des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle. (†) Ils s'établissent par la force, les autres par grimaces.

C'est ainsi que nos Rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se font accompagner de gardes & de hallebardes, ces trognes armées, qui n'ont de mains & de force que pour eux; les trompettes & les tambours, qui marchent au-devant, & ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils

(*) *Trop mal énoncé.*

(§) *Les Sénateurs romains avaient le laticlave.*

(†) *Aujourd'hui c'est tout le contraire, on se moquerait d'un médecin qui viendrait tâter le poux & contempler votre chaise percée en soutane. Les officiers de guerre au contraire vont partout avec leurs uniformes & leurs épauletes.*

Second Editeur.

ont la force. Il faudrait avoir une raiſon bien épurée pour regarder, comme un autre homme, le grand Seigneur environné dans ſon ſuperbe ſerrail de 40000 Janiſſaires.

S'ils avaient la véritable juſtice, ſi les Médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets quarrés. La majeſté de ces ſciences ſerait aſſez véritable d'elle-même. Mais n'ayant que des ſciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains inſtruments qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire, & par-la en effet, ils s'attirent le reſpect.

Nous ne pouvons pas voir ſeulement un Avocat en ſoutane, & le bonnet en tête, ſans une opinion avantageuſe de ſa ſuffiſance.

Les Suiſſes s'offenſent d'être dits gentilshommes, & prouvent la roture de race, pour être jugés dignes de grands emplois. (*)

X.

On ne choiſit pas pour gouverner un vaiſſeau, celui des voyageurs qui eſt de meilleure maiſon.

Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, ſur mer, en bataille, &c. Mais tout

---

(*) *Paſcal était mal informé. Il y avait de ſon temps & il y a encore dans le Sénat de Berne des gentilshommes auſſi anciens que la maiſon d'Autriche. Ils ſont reſpectés, ils ſont dans les charges. Il eſt vrai qu'ils n'y ſont pas par droit de naiſſance, comme les nobles y ſont à Veniſe. Il faut même à Bâle renoncer à ſa nobleſſe pour entrer dans le Sénat.* Second Editeur.

le monde ne voit pas la regle des parties qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, & que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, & qui ne voient pas les causes, sont à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, & les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ce soit par l'esprit que ces effets là se voient, cet esprit est, à l'égard de l'esprit qui voit les choses, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit. (*)

X I.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colere.

Epictete demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons point, si on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal? Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas aussi assurés que nous choisissions le vrai. De sorte que n'en ayant d'assurance, qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue

---

(*) *Mal énoncé.* Second Editeur.

le contraire, cela nous met en suspens, & nous étonne, & encore plus quand milles autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

XII.

Le respect est, incommodez-vous: cela est vain en apparence, mais très-juste; car, c'est dire je m'incommoderais bien, si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve: outre que le respect est pour distinguer les grands. Or, si le respect était d'être dans un fauteuil, on respecterait tout le monde, & ainsi on ne distinguerait pas; mais étant incommodé, on distingue fort bien. (*)

XIII.

Etre brave (*a*) n'est pas trop vain; c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi, c'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet-de-chambre, un parfumeur, &c. par son rabat le fil & le passement, &c.

Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnois d'avoir plusieurs bras à son service. (§)

XIV.

Cela est admirable; on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle, & suivi de sept à huit laquais; eh! quoi il me fera donner les étrivieres si je ne le salue. Cet habit, c'est une

---

(*) *Mal énoncé.* Second Editeur.

(*a*) Bien mis.

(§) *Mal énoncé.* Second Editeur.

force ; il n'en eſt pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre. (*)

Montaigne eſt plaiſant de ne pas voir quelle différence il y a, d'admirer qu'on y en trouve, & d'en demander la raiſon.

XV.

C'eſt un grand avantage que la qualité, qui dès dix-huit à vingt ans, met un homme en paſſe, connu & reſpecté comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. Ce ſont trente ans gagnés ſans peine.

XVI.

Le peuple a les opinions très ſaines ; par exemple, d'avoir choiſi le divertiſſement & la chaſſe plutôt que la poéſie. Les demi-ſavants (*a*) s'en moquent, & triomphent à montrer là-deſſus la folie du monde ; mais, par une raiſon qu'ils ne pénétrent pas, on a raiſon d'avoir auſſi diſtingué les hommes par le dehors, comme par la naiſſance, ou le bien ; le monde triomphe encore à montrer combien cela eſt déraiſonnable : mais cela eſt très raiſonnable.

XVII.

Ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares : ceux qui n'inventent point ſont en plus grand nombre, &, par conſéquent, les plus forts ;

(*) *Bas & indigne de Paſcal.* Second Editeur.

(*a*) Il ſemble qu'on ait propoſé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non, mais ceux qui ont des organes groſſiers, cherchent des plaiſirs, où l'ame n'entre pour rien ; & ceux qui ont un ſentiment plus délicat, veulent des plaiſirs plus fins : il faut que tout le monde vive. *Par M. de V.*

& l'on voit, que pour l'ordinaire, ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir, & à traiter de mépris ceux qui n'inventent pas ; tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est ; & l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connaissent le prix.



ARTICLE VIII.

DES PENSÉES DE PASCAL.

Que l'homme est un être dégénéré ; & qu'il a besoin d'une religion (*a*).

I.

LA nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu ; & des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

(*a*) Pascal prouve très bien que l'homme est fort imparfait ; mais il ne prouve pas, du tout, que ce mélange de grandeur & de faiblesse ne soit pas une suite nécessaire, soit de la nature de l'homme, soit de la maniere, dont nos institutions le modifient. Cependant, avant de recourir à une cause surnaturelle, il faut non-seulement, avoir reconnu l'insuffisance des causes naturelles que l'on connaît ; mais encore s'être assuré que l'esprit humain ne le pourra jamais découvrir.

II.

Malgré la vue de toutes nos miseres qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct, que nous ne pouvons réprimer, qui nous éleve.

III.

Si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait de la vérité & de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée, ni de la vérité, ni de la béatitude (*a*). Mais, malheureux que nous som-

---

On doit ensuite observer que ce n'est pas assez qu'une cause explique en gros un systême de faits, pour conclure de l'existence des effets à celle de la cause; mais qu'il faut encore que cette explication soit précise, qu'elle soit, pour ainsi dire, calculée, c'est-à-dire, qu'il faut prouver que tout ce systême de faits, n'est formé que des modifications différentes de deux ou trois faits généraux, qu'on regarde alors comme une cause. Dans tout autre cas, il est nécessaire de demander encore *à priori* l'existence de la cause. *Auteur de l'éloge*

(*a*) Il est sûr, par la foi & par notre révélation, si au-dessus des lumieres des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison. Car je voudrais bien savoir si *Dieu*, ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; & ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est: l'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que Dieu vous en devait davantage? Qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances & plus de bonheur? Qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous, qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux. Vous vous plaignez d'une vie courte & si infortunée,

sommes, & plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, & ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, & ne possédons que le mensonge, incapables d'ignorer absolument, & de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection, dont nous sommes malheureusement tombés.

IV.

Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, si non un Roi dépossedé? Trouvait-on Paul-Emile malheureux de n'être plus Consul? Au contraire, tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'était pas de l'être toujours; mais on trouvait Persée si malheureux de n'être plus Roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche, & qui ne se trouve pas malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

V.

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paraissant incapable

---

née; remerciez Dieu, de ce qu'elle n'est pas plus courte & plus malheureuse. Quoi donc! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait que tous les hommes accusassent la providence, hors les Métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel, *Par M. de V.*

de telles & si soudaines variétés, d'une présomption démesurée, à un horrible abattement de cœur (*a*).

(*a*) Cette pensée est prise entiérement de Montaigne, ainsi que beaucoup d'autres. Elle se trouve au chapitre de l'inconstance de nos actions. Mais Montaigne s'explique en homme qui doute. Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, & l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ces organes, est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, & que l'animal ait de nouvelles pensées & de nouvelles volontés. Il est très vrai que nous sommes tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption, & cela doit être, quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal, que son maître caresse & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement, & avec adresse, pour en faire une dissection, éprouvent des sentimens bien contraires. Ainsi faisons-nous; & les différences, qui sont en nous, sont si peu contradictoires, qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous, qui ont dit que nous avions deux âmes, pouvaient, par la même raison, nous en donner trente & quarante. Car un homme, dans une grande passion, a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, & doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paraît sous différentes faces. Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique; j'aimerais autant dire: que le chien qui mord, & qui caresse, est double; que la poule, qui a tant de soin de ses petits, & qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double; que la glace, qui représente des objets différents, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi: & il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste. *Par M. de V.*

VI.

Tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout, & il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai, tout ensemble, qu'il se cache à ceux qui le tentent, & qu'il se découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, & capables de Dieu: indignes par leur corruption, capables par leur premiere nature.

VII.

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, & pourait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes de le connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois, & non toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours. Et ainsi on n'en peut pas conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes en sont indignes.

VIII.

S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point sa corruption. S'il n'y avait point de lumiere, l'homme n'espérerait point de remede. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, & découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misere, & de connaître sa misere sans connaître Dieu.

IX.

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misere de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

X.

Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misere. (*)

XI.

Nous naissons injustes; car chacun tend à soi: cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général, & la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, &c. (*a*).

(*) *Ces articles* 6, 7, 8, 9, 10, *me semblent de grands sophismes. Pourquoi imaginer toujours que Dieu en fesant l'homme s'est appliqué à exprimer grandeur & misère! quelle pitié!* scilicet is superis labor est!

(*a*) Cela est selon tout ordre; il est aussi impossible qu'une société puisse se former & subsister sans amour propre, qu'il serait impossible de faire des enfants sans concupiscence; de songer à se nourrir sans appetit. C'est l'amour de nous-mêmes, qui produit l'amour des autres; c'est par nos besoins utiles à nous-mêmes que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes; sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour propre, & la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement: n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, & faisons en l'usage qu'il commande. *Par M. de V.*

ARTICLE IX.

Preuves de la Religion chrétienne.



PARAGRAPHE I.

De la nature des preuves du Christianisme.

I.

S'IL ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion: car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles? Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout; car rien n'est certain; & il y a plus de certitude à la religion qu'à l'espérance que nous voyions le jour de demain. Car il n'est pas certain que nous voyions demain. Mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. (*) Il n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera

(*) *Vous avez épuisé vôtre esprit en arguments pour nous prouver que votre religion est certaine, & maintenant vous nous assurez qu'elle n'est pas certaine, & après vous être si étrangement contredit, vous revenez sur vos pas: vous dites qu'on ne peut avancer* qu'il soit possible que la religion chrétienne soit fausse. *Cependant c'est vous*

dire qu'il eſt certainement poſſible qu'elle ne ſoit pas. Or, quand on travaille pour demain & pour l'incertain, on agit avec raiſon.

II.

Les prophéties, les miracles mêmes, & les autres preuves de notre religion, ne ſont pas de telle ſorte qu'on puiſſe dire qu'elles ſont géométriquement convaincantes. Mais il me ſuffit préſentement que vous m'accordiez que ce n'eſt pas pécher contre la raiſon que de les croire. Elles ont de la clarté & de l'obſcurité pour éclairer les uns, & obſcurcir les autres. Mais la clarté eſt telle, qu'elle ſurpaſſe ou égale, pour le moins, ce qu'il y a de plus clair au contraire. De ſorte que ce n'eſt pas la raiſon qui puiſſe déterminer à ne la pas ſuivre, & ce ne peut être que la concupiſcence & la malice du cœur. Ainſi il y a aſſez de clarté pour condamner ceux qui refuſent de croire, & non aſſez pour les gagner; afin qu'il paraiſſe qu'en ceux qui la ſuivent, c'eſt la grace, & non la raiſon, qui la fait ſuivre; & qu'en ceux qui la fuient, c'eſt la concupiſcence, & non la raiſon qui la fait fuir.

III.

Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raiſon de leur créance, eux qui profeſſent une religion, dont ils ne peuvent rendre raiſon: ils déclarent & l'expoſent au peuple que c'eſt une ſottiſe, *ſtultitiam*, & puis vous vous

---

même qui venez de nous dire qu'il eſt poſſible qu'elle ſoit fauſſe, puiſque vous avez déclaré qu'elle eſt incertaine. Second Editeur.

plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ; s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole ; c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens.

IV.

Commencez par plaindre les incrédules ; ils sont assez malheureux par leur condition, ils ne les faudrait injurier qu'en cas que cela servît ; mais cela leur nuit. (*)

V.

A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison ; ensuite, qu'elle est vénérable, & en donner du respect, après la rendre aimable, & faire souhaiter qu'elle fût vraie ; & puis montrer, par des preuves incontestables, qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité & sa sainteté, par sa grandeur & son élévation ; & enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien. (§)

VI.

La raison agit avec lenteur, & avec tant de vues & de principes différents, qu'elle doit avoir

---

(*) *Et vous les avez injuriés sans cesse. Vous les avez traités comme des Jésuites ! & en leur disant tant d'injures, vous convenez que les vrais chrétiens ne peuvent rendre raison de leur religion, que s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole, que leur religion* est une sottise, & *que si elle est vraye, c'est* parce qu'elle est une sottise. *O profondeur d'absurdités !* Second Editeur.

(§) *Ne voyez vous pas ô Pascal que vous êtes un homme de parti qui cherchez à faire des recrues ?* Second Editeur.

toujours présent qu'à toute heure elle s'assoupit, où elle s'égare faute de les voir tout à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment. Il agit en un instant, & toujours est prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, & de mettre notre foi dans le sentiment du cœur; autrement elle sera toujours incertaine & chancelante.

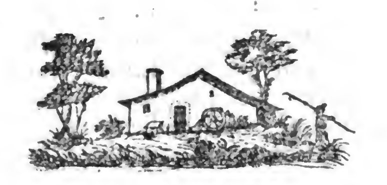
VII.

Il ne faut pas se méconnaître, nous sommes corps autant qu'esprit: & delà vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume (*) fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens qui entrainent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, & que nous mourrons, & qu'y a-t-il de plus universellement cru? C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui

---

(*) *Coutume n'est pas ici le mot propre. Ce n'est pas par coutume qu'on croit qu'il fera jour demain. C'est par une extrême probabilité. Ce n'est point par les sens, par le corps que nous nous attendons à mourir; mais notre raison sachant que tous les hommes sont morts nous convainc que nous mourrons aussi. L'éducation, la coutume, fait sans doute des musulmans & des chrétiens, comme le dit Pascal. Mais la coutume ne fait pas croire que nous mourrons, comme elle nous fait croire à Mahomet ou à Paul, selon que nous avons été élevés à Constantinople ou à Rome. Ce sont choses fort différentes.* Second Editeur.

ſait tant de turcs, & de payens, c'eſt elle qui fait les mètiers, les ſoldats, &c. Il eſt vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'eſprit a vu où eſt la vérité, afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en ſavoir toujours les preuves préſentes, c'eſt trop d'affaires. Il faut acquérir une créance plus facile, qui eſt celle de l'habitude, qui ſans violence, ſans art, ſans argument, nous fait croire les choſes & incline toutes nos puiſſances à cette créance, enſorte que notre ame y tombe naturellement. Ce n'eſt pas aſſez de ne croire que par la force de la conviction, ſi les ſens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pieces enſemble: l'eſprit par les raiſons qu'il ſuffit d'avoir vues une fois en ſa vie; & les ſens, par la coutume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.



§. II.

uns qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté & pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes. Et les autres qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur qui sont aussi naturels à l'homme.

XIV.

Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché, (*) n'est pas la véritable; & toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela.

XV.

Les grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même temps quelque grand principe de misere. Car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature, c'est-à-dire, qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand; & tout ce qu'elle a de misérable & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent (*a*).

(*) *Pourquoi vouloir toujours que Dieu soit caché? On aimerait mieux qu'il fut manifeste.*
Second Editeur.

(*a*) Cette maniere de raisonner paraît fausse & dangereuse: car la fable de Promethée & de Pandore, les Androgynes de Platon, les dogmes des anciens Egyptiens, & ceux de Zoroastre, rendraient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chré-

S'il y a un ſeul principe de tout, il faut que la vraie religion nous enſeigne à n'adorer que lui & à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuiſſance d'adorer ce que nous ne connaiſſons pas, & d'aimer autre choſe que nous, il faut que la religion inſtruiſe auſſi de cette impuiſſance & qu'elle nous apprenne les remedes.

Il faut, pour rendre l'homme heureux qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on eſt obligé de l'aimer, que notre véritable félicité eſt d'être à lui & notre unique mal d'être ſéparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous ſommes pleins de ténebres qui nous empêchent de le connaître & de l'aimer & qu'ainſi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, & notre concupiſcence nous en détournant, nous ſommes pleins d'injuſtice. Il faut qu'elle nous rende raiſon de l'oppoſition que nous avons à Dieu & à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enſeigne les remedes & les moyens d'obtenir ces remedes. Qu'on examine ſur cela toutes les religions du monde & qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y ſatisfaſſe. Sera-ce celle qu'enſeignerent les Philoſophes, qui (*a*) nous pro-

---

tienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces concluſions ingénieuſes, qui ne peuvent ſervir qu'à faire briller l'eſprit. Il eſt néceſſaire, pour qu'une religion ſoit vraie, qu'elle ſoit révélée, & point du tout, qu'elle rende raiſon de ces contrariétés prétendues; elle n'eſt pas plus faite pour vous enſeigner la Métaphyſique que l'Aſtronomie.

Par M. de V.

(*a*) Les Philoſophes n'ont point enſeigné de religion: ce n'eſt pas leur philoſophie qu'il s'agit de com-

posent, pour tout bien ; un bien qui est en nous ? Est-ce là le vrai bien ? ont ils trouvé le remede à nos maux ? est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu ? est-ce ceux qui nous ont égalé aux bêtes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien ? ont-ils apporté le remede à nos concupiscences ? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns ; voyez celui auquel vous ressemblez, & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables a lui ; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre. Et les autres disent : baissez vos yeux vers la terre, chétifs vers que vous êtes, & regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? sera-t-il égal à Dieu, ou aux bêtes ? quelle effroyable distance ? que ferons-nous donc ? quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, les remedes qui les peuvent guérir, & le moyen d'obtenir ces remedes ? Voyons ce que nous dit sur tout

---

battre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu ; car dès-lors il eût cessé d'être Philosophe, & il eût fait le Prophête. Il ne s'agit pas de savoir si Jesus-Christ doit l'emporter sur Aristote ; il s'agit de prouver que la religion de Jesus-Christ est la véritable, & que celles de Mahomet, de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, & toutes les autres sont fausses. Il n'est pas vrai que les Philosophes nous aient proposé, pour tout bien, un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurele, Epictete ; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité, dont nous sommes émanés. *Par M. de V.*

cela la ſageſſe de Dieu, qui nous parle dans la religion chrétienne.

C'eſt en vain! ô hommes, que vous cherchez dans vous mêmes le remede à vos miſeres : toutes vos lumieres ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'eſt point en vous que vous trouverez, ni la vérité, ni le bien. Les Philoſophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. Ils ne ſavent, ni quel eſt votre véritable bien, ni quel eſt votre véritable état. Comment auraient-ils donné des remedes à vos maux, puiſqu'ils ne les ont pas ſeulement connus? vos maladies principales ſont l'orgueil, qui vous ſouſtrait à Dieu, & la concupiſcence qui vous attache à la terre; & ils n'ont fait autre choſe qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penſer que vous lui êtes ſemblables par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jetté dans l'autre précipice, en vous faiſant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, & vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiſcences, qui ſont le partage des animaux. Ce n'eſt pas le moyen de vous inſtruire de vos injuſtices. N'attendez donc ni vérité, ni conſolation des hommes. Je ſuis celle qui vous ai formé, & qui puis ſeule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme ſaint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumieres & d'intelligence. Je (*) lui ai communi-

(*) *Ce furent les premiers bracmanes qui in-*

qué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la Majesté de Dieu. Il n'était pas dans les ténebres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité & dans les miseres qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire, sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, & indépendant de mon secours. Les sens indépendants de la raison, & souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures, ou l'affligent; ou le tentent, en dominant sur lui, ou en le soumettant par la force, ou le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible & plus impérieuse.

---

ventèrent le roman théologique de la chute de l'homme ou plutôt des anges; & cette cosmogonie aussi ingénieuse que fabuleuse a été la source de toutes les fables sacrées qui ont inondé la terre. Les sauvages de l'occident policés si tard & après tant de révolutions & après tant de barbaries n'ont pu en être instruits que dans nos derniers tems. Mais il faut remarquer que vingt nations de l'orient ont copié les anciens bracmanes avant qu'une de ces mauvaises copies, j'ose dire la plus mauvaise de toutes soit parvenue jusqu'à nous.



§. III.



§. III.

Des preuves historiques de la Religion.

X V I.

EN voyant l'aveuglement & la misere de l'homme, & ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, & regardant tout l'univers muet, & l'homme sans lumieres, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une isle déserte & effroyable, & qui s'éveillerait sans connaître où il est, & sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi; & ils me disent que non. Et sur cela ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux; & ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés, & s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideront pas à mourir: je mourrai seul: il faut donc faire comme si j'étais seul; or, si j'étais seul, je ne bâtirais pas des maisons, je ne m'embarrasserais point dans les occupations tumultuaires, je ne

chercherais l'estime de personne ; mais je tâcherais seulement à découvrir la vérité.

Ainsi considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'aurait point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matiere de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques du Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, & où j'ai souhaité cent fois, que si Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait; qu'elle dit tout, ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis, & ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde, & dans tous les temps. Mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, (*) ni

---

(*) *La morale est par tout la même, chez l'empereur Marc Aurele, chez l'empereur Julien, chez l'esclave Epictete que vous même admirés dans St. Louis & dans Bondo dar son vainqueur, chez l'empereur de la Chine Kienlong, & chez le roi de Maroc.* Second Editeur.

preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurais également refusé la religion de Mahomet, & celle de la Chine, & celle des anciens Romains, & celle des Egyptiens, par cette seule raison, que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pancher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconstante & bizarre variété de mœurs & de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde, un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, & dont les histoires précédent de plusieurs siècles, les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, qui adore un seul Dieu, & qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls au monde, auxquels Dieu a révélé ses mysteres, que tous les hommes sont corrompus, & dans la disgrace de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens & à leur propre esprit; & que de-là viennent les étranges égarements & les changements continuels qui arrivent entr'eux, & de religion, & de coutume; aulieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite: mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténébres; qu'il viendra (*) un libérateur pour tous;

(*) *Peut-on s'aveugler à ce point, & être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! grand Dieu! un reste d'arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux & usuriers seraient le dépositaire de tes secrets! cette horde barbare serait plus ancienne*

qu'ils ſont au monde pour l'annoncer ; qu'ils ſont formés exprès pour être les héros de ce grand avénement, & pour appeller tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, & me ſemble digne d'une extrême attention, par quantité de choſes admirables & ſingulieres qui y paraiſſent.

C'eſt un peuple tout compoſé de freres ; & au lieu que tous les autres ſont formés de l'aſſemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique ſi étrangément abondant, (*) eſt tout ſorti d'un ſeul homme : & étant ainſi une même chair,

---

que les ſages Chinois, que les bracmanes qui ont enſeigné la terre, que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monuments ! cette chétive nation ſerait digne de nos regards pour avoir conſervé quelques fables ridicules & atroces, quelques contes abſurdes infiniment au deſſous des fables indiennes & perſannes ! & c'eſt cette horde d'uſuriers fanatiques qui vous en impoſe ! ô Paſcal ! & vous donnez la torture à vôtre eſprit, vous falſifiez l'hiſtoire, vous faites dire à ce miſérable peuple tout le contraire de ce que ſes livres ont dit ! vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait ! & celà, pour plaire à quelques Janſéniſtes qui ont ſubjugué vôtre imagination ardente & perverti votre raiſon ſupérieure.

Second Editeur.

(*) *Il n'eſt point étrangément abondant. On a calculé qu'il n'exiſte pas aujourd'hui ſix cent mille individus Juifs.* Second Editeur.

& membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique !

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particuliere, (*) & principalement dans la recherche que nous faisons, puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine, jusqu'à maintenant. Car aulieu que les peuples de Grece, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, & les autres qui sont venus si longtemps après, ont fini il y a longtemps, ceux-ci subsistent toujours; & malgré les entreprises de tant de puissants Rois, qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les Historiens le témoignent, & comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils se sont toujours conservés, & s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire

---

(*) *Certes ils ne sont pas antérieurs aux Egyptiens, aux Caldéens, aux Perses leurs maîtres; aux Indiens inventeurs de la théogonie. On peut faire comme on veut sa généalogie; ces vanités impertinentes sont aussi méprisables que communes: mais un peuple ose-t-il se dire plus ancien que des peuples qui ont eu des villes & des temples plus de vingt siècles avant lui?*

enferme, dans sa durée, celle de toutes nos histoires.

La loi, par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble, la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que Philon, Juif, montre en divers lieux, & Josephe, admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après, ensorte qu'Homere, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Législateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere, en ont emprunté leurs principales loix; ce qui parait par celles qu'ils appellent des douze tables, & par les autres preuves que Josephe en donne (*a*).

(*a*) Il est très faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisqu'avant Moyse, leur Législateur, ils demeuraient en Egypte, le pays de la terre, le plus renommé par ses sages loix, selon lesquelles les Rois étaient jugés après la mort. Il est très faux que le nom de *Loi* n'ait été connu qu'après Homere; il parle des loix de Minos dans l'Odyssée. Le mot de loi est dans Hésiode; & quand le nom de loi ne se trouverait, ni dans Hésiode, ni dans Homere, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens Royaumes, des Rois & des Juges: donc il y avait des loix. Celles des Chinois sont bien antérieures à Moyse.

Il est encore très faux que les Grecs & les Romains

Mais cette loi est en même temps la plus sévere & la plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple, pour le tenir dans son devoir, à mille observations particulieres & pénibles, sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée, durant tant de siècles, parmi un peuple rebelle & impatient comme celui-ci; pendant que tous les autres Etats ont changé de temps en temps leurs loix, quoique tout autrement faciles à observer.

XVII.

Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moyse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort: mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a assez dit: qu'enfin Dieu s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre; que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux, qui n'étaient point leurs Dieux, il les irritera en appellant un peuple, qui n'était point son peuple. Cependant, ce livre qui les deshonore en tant de façons, ils le conservent aux dé-

---

aient pris des loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencements de leurs républiques; car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs. Ce ne peut être dans le temps de leur grandeur; car alors ils avaient, pour ces barbares, un mépris connu de toute la terre. Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem, par Pompée. Philon avoue, qu'avant la traduction imputée aux Septante, aucune nation n'a connu leurs livres. *Par M. de V.*

pens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature (*a*).

XVIII.

L'état où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la religion. Car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, & de le voir toujours misérable; étant nécessaire, pour la preuve de Jesus-Christ, qu'ils subsistent pour le prouver, & qu'ils soient misérables, puisqu'ils l'ont crucifié. Et quoiqu'il soit contraire d'être misérable & de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misere. (*Et nous aussi.*)

XIX.

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un Historien contem-

---

(*a*) Cette sincérité a par tout des exemples, & n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossiéreté, qui l'ont perdu; mais que c'est la colere de Dieu qui le punit: il pense avec satisfaction, qu'il a fallu des miracles pour l'abattre; & que sa nation est toujours la bien aimée du Dieu, qui la châtie. Qu'un Prédicateur monte en chaire, & dise aux Français: vous êtes des misérables, qui n'avez ni cœur, ni conduite; vous avez été battus à Hochstet & à Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous défendre: il se fera lapider. Mais s'il dit: » vous êtes des catholiques, chéris de » Dieu. Vos péchés infâmes avaient irrité l'Eternel, » qui vous livra aux hérétiques, à Hochstet & à Ra- » millies: & quand vous êtes revenus au Seigneur, » alors il a béni votre courage à Denain «. Ces paroles le feront aimer de l'auditoire *Par M. de V.*

porain (*), & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, & que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, & qu'on ne pût savoir que par-là.

X X.

Moyse était habile homme; cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il l'eût fait ensorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnaître l'imposture. (§)

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, & si peu de générations? il eût pu se cacher dans une multitude de générations: mais il ne pouvait en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations, qui rend les choses obscures.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir: la création, & le déluge, si proche qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il

---

(*) *Contemporain! ah!*

(§) *Oui, s'il avait écrit en effet ces fables dans un désert pour deux ou trois millions d'hommes qui eussent eu des bibliotheques. Mais si quelques Lévites avaient écrit ces fables plusieurs siècles après Moyse, comme cela est vraisemblable & vrai!*

De plus y a-t-il une nation chez laquelle on n'ait pas débité des fables? Second Editeur.

écrivait ces choses, la mémoire en devait encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs. (*)

XXI.

La longueur de la vie des Patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, servait, au contraire, à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guère vécu avec eux, & qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs peres; & ainsi ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, si non de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite en celle-là; & qu'ils n'avaient ni les sciences, ni les arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit, qu'en ce temps-là, les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

XXII.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remedes, qu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remedes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de

(*) *Les Egyptiens, Syriens, Caldéens, Indiens, n'ont-ils pas donné des siècles de vie à leurs héros avant que la petite horde juive leur imitatrice existât sur la terre?* Second Editeur.

faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pouraient donner, & encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remedes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là, parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables : le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels, d'entre ces effets particuliers, sont véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortileges, &c. que parce qu'il y en a de vrais; ni de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avait jamais rien eu de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, & qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes; cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi, aulieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux; il faut dire,

au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, qu'il n'y en a de faux, que, par cette raison, qu'il y en a de vrais; & qu'il n'y a de même de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme se trouvant plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par-là de toutes les faussetés (*a*).

XXIII.

Pour ne pas croire les Apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompés, ou trompeurs. L'un & l'autre est difficile: car, pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour être ressuscité; & pour l'autre, l'hy-

---

(*a*) La solution de ce problême est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune; & des sots crurent que la fievre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade, qui devait guérir, se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrévisses; & on conclut que les écrévisses purifiaient le sang, parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade, a cru, sans peine, le premier charlatan; personne n'a vu de loups-garoux, ni de sorciers, & beaucoup y ont cru: personne n'a vu de transmutation de métaux, & plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale; les Romains, les Grecs, les Payens ne croyaient-ils donc aux miracles, dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables. *Par M. de V.*

pothefe qu'ils aient été fourbes eft étrangement abfurde. Qu'on la fuive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes affemblés après la mort de Jefus-Chrift, faifant le complot de dire qu'il eft reffufcité. Ils attaquent par-là toutes les puiffances. Le cœur des hommes eft étrangement penchant à la légéreté, au changement, aux promeffes, aux biens. Si peu qu'un d'eux fe fût démenti par tous ces attraits; & qui plus eft, par les prifons, par les tortures & par la mort, ils étaient perdus.

XXIV.

Je crois volontiers les hiftoires, dont les témoins fe font égorger (*a*).

XXV.

Il eft impoffible d'envifager toutes les preuves de la religion chrétienne, ramaffées enfemble, fans en reffentir la force, à laquelle nul homme raifonnable ne peut réfifter.

Que l'on confidére fon établiffement : qu'une religion, fi contraire à la nature, foit établie par elle même, fi doucement, fans aucune force ni contrainte; & fi fortement néanmoins, qu'aucuns tourments n'ont pu empêcher les Martyrs de la

---

(*a*) La difficulté n'eft pas feulement de favoir fi on croira des témoins, qui meurent pour foutenir leur dépofition, comme ont fait tant de fanatiques; mais encore fi ces témoins font effectivement morts pour cela, fi on a confervé leurs dépofitions, s'il ont habité les pays où on dit qu'ils font morts; pourquoi Jofephe, né dans le temps de la mort du Chrift, Jofephe, ennemi d'Hérode, Jofephe, peu attaché au Judaïfme; n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que Pafcal eût débrouillé avec fuccès

Par M. de V.

confesser; & que tout cela se soit fait, non-seulement sans l'assistance d'aucun Prince, mais malgré tous les Princes de la terre qui l'ont combattue (*).

Que l'on considére la sainteté, la hauteur & l'humanité d'une ame chrétienne. Les Philosophes payens se sont quelquefois relevés au-dessus du reste des hommes, par une maniere de vivre plus réglée, & par des sentimens qui avaient quelque conformité avec ceux du christianisme; mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent *humilité* (§); & ils l'auraient même crue incompatible avec les autres dont ils faisaient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avaient paru jusques-là si opposées, & qui aient appris aux hommes, que bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices & des défauts.

Que l'on considére les merveilles de l'Ecriture sainte, qui sont infinies, la grandeur, la subli-

---

(*) *Heureusement il fut dans les décrets de la divine Providence que Dioclétien protégeât notre sainte religion pendant dix-huit années avant la persécution commencée par Galerius, & qu'ensuite Constancius le pâle, & enfin Constantin la missent sur le trône.* Second Editeur.

(§) *Cela s'appellait* tepeneia *chez les Grecs; Platon la recommande. Epictete encor davantage.* Second Editeur.

nité plus qu'humaine des choſes qu'elle contient, & la ſimplicité admirable de ſon ſtyle, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, & qui porte un caractere de vérité qu'on ne ſaurait déſavouer.

Que l'on conſidére la perſonne de Jeſus-Chriſt en particulier. Quelque ſentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas diſconvenir qu'il n'eût un eſprit très grand, & très relevé, dont il avait donné des marques dès ſon enfance, devant les Docteurs de la loi : & cependant au lieu de s'appliquer à cultiver ſes talens, par l'étude & la fréquentation des Savants, il paſſe trente ans de ſa vie dans le travail des mains, & dans une retraite entiere du monde; & cependant les trois années de ſa prédication, il appelle à ſa compagnie, & choiſit, pour ſes Apôtres, des gens ſans ſcience, ſans étude, ſans crédit; & il s'attire, pour ennemis, ceux qui paſſaient pour les plus ſavants & les plus ſages de ſon temps. C'eſt une étrange conduite pour un homme qui a deſſein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on conſidére en particulier ces Apôtres, choiſis par Jeſus-Chriſt, ces gens ſans lettres, ſans étude, & qui ſe trouvent tout d'un coup aſſez ſavants pour confondre les plus habiles Philoſophes, & aſſez forts pour réſiſter aux Rois & aux tyrans qui s'oppoſaient à l'établiſſement de la religion chrétienne qu'ils annonçaient.

Que l'on conſidére cette ſuite merveilleuſe de Prophêtes (*), qui ſe ſont ſuccédés les uns aux

---

(*) *Mais que l'on conſidere auſſi cette ſuite ridicule de prétendus prophêtes, qui tous annoncent*

autres, pendant deux mille ans, & qui ont tous prédit, en tant de manieres différentes, jusques aux moindres circonstances de la vie de Jesus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des Apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la conversion des nations, & de plusieurs autres choses qni concernent l'établissement de la religion chrétienne, & l'abolition du judaïsme.

Que l'on considére l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jesus-Christ, qu'il est impossible de ne le pas reconnaître, à moins de se vouloir aveugler soi-même.

Que l'on considére l'état du peuple Juif, & devant & après la venue de Jesus-Christ, son état florissant avant la venue du Sauveur, & son état plein de miseres depuis qu'ils l'ont rejetté; car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris & le rebut de toutes les nations.

Que l'on considére la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les Saints de l'ancien testament, qui ont vécu dans l'attente de Jesus-Christ, avant sa venue, soit dans ceux qui l'ont reçu, & qui ont cru en lui depuis sa venue, au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité,

---

le contraire de Jesus-Christ, selon ces Juifs, qui seuls entendent la langue de ces prophètes.

Second Editeur.

perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin que l'on considére la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison, jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, & toutes les autres choses singulieres, surnaturelles & divines qui y éclatent de toutes parts; & qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne ne soit la (*)

(*) *Lecteurs sages, remarquez que ce coriphée des Jansénistes, n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les Jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée & plus mâle. Port-royalistes & Ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes; tous ont crié, croiez aux livres juifs dictés par Dieu même, & détestez le judaïsme. Chantez les prieres juives que vous n'entendez point, & croiez que le Peuple de Dieu a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croiez que votre Dieu Juif, la seconde personne de Dieu, coéternel avec Dieu le père, est né d'une vierge juive, a été engendré par une troisiéme personne de Dieu, & qu'il a eu cependant des frères Juifs qui n'étaient que des hommes. Croiez qu'étant mort par le supplice le plus infâme, il a par ce suplice même ôté de dessus la terre tout péché & tout mal, quoique depuis lui & en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes & de malheurs que jamais.*

Les fanatiques de Port royal & les fanatiques Jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même entousiasme. Et en même temps ils se sont faits une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anatématisés avec fureur, jus-

ſeule véritable, & ſi jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

---

qu'à ce qu'une de ces deux factions de poſſedés ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, ſâges lecteurs, des temps mille fois plus horribles de ces énergumènes nommés Papiſtes & Calviniſtes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, & qui ſe pourſuivirent par le fer, par la flamme & par le poiſon pendant deux cent années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la Meſſe que l'on commit les maſſacres d'Irlande & de la Saint Barthelemi; que ce fut après la Meſſe & pour la Meſſe, qu'on égorgea tant d'innocents, tant de meres, tant d'enfants, dans la croiſade contre les Albigeois; que les aſſaſſins de tant de rois ne les ont aſſaſſinés que pour la Meſſe. Ne vous y trompez pas; les convulſionaires qui reſtent encore en feraient tout autant s'ils avaient pour apotres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de Damiens.

O Paſcal! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables ſur des dogmes, ſur des myſteres qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Paſcal a été Géomètre & éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philoſophie. L'auteur de l'Eloge indique avec adreſſe ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

Second Editeur.

ARTICLE X.

DES PENSÉES DE PASCAL

Sur Montaigne & Epictete.

Caractere & comparaiſ. d'Epictete & de Montaigne.

Caractere d'Epictete.

EPICTÈTE eſt un des hommes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choſes, qu'il regarde Dieu comme ſon principal objet, qu'il ſoit perſuadé qu'il fait tout avec juſtice, qu'il ſe ſoumette à lui de bon cœur, & qu'il le ſuive volontairement en tout, comme ne faiſant rien qu'avec une très grande ſageſſe : qu'ainſi cette diſpoſition arrêtera toutes les plaintes, tous les événements les plus fâcheux. „ Ne dites jamais, dit-il, j'ai „ perdu cela, dites plutôt, je l'ai rendu : mon „ fils eſt mort, je l'ai rendu. Ma femme eſt morte, „ je l'ai rendue. Ainſi des biens, & de tout le „ reſte. Mais celui qui me l'ôte eſt un méchant „ homme, direz-vous : pourquoi vous mettez-„ vous en peine, par qui celui qui vous l'a prêté „ vient le redemander ? Pendant qu'il vous en „ permet l'uſage, ayez-en ſoin comme d'un bien „ qui appartient à autrui, comme un voyageur „ fait dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, „ dit-il encore, deſirer que les choſes ſe faſſent „ comme vous le voulez ; mais vous devez vou-„ loir qu'elles ſe faſſent comme elles ſe font. „ Souvenez-vous, ajoute-t-il, que vous êtes ici

„ comme un Acteur, & que vous jouez votre „ personnage dans une comédie, tel qu'il plaît „ au maître de vous le donner. Soyez sur le „ théâtre autant de temps qu'il lui plaît, paraissez y riche ou pauvre, selon qu'il l'a ordonné. „ C'est votre fait de bien jouer le personnage „ qui vous est donné; mais de le choisir, c'est „ le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les „ yeux la mort, & les maux qui semblent les plus „ insupportables, & jamais vous ne penserez „ rien de bas, & ne desirerez rien avec excès ".

Il montre en mille manieres ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble (*) qu'il cache ses bonnes résolutions, sur-tout dans les commencemens, & qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude, & le devoir de l'homme, doit être de connaître la volonté de Dieu, & de la suivre.

Telles étaient les lumieres de ce grand esprit : heureux s'il avait aussi connu sa faiblesse! Après avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. „ Dieu, dit-il, a donné à tout homme les moyens „ de s'acquitter de toutes ses obligations; ces „ moyens sont toujours en sa puissance; il ne „ faut chercher la félicité que par les choses qui „ sont toujours en notre pouvoir, puisque Dieu „ nous les a données à cette fin : il faut voir „ ce qu'il y a en nous de libre : les biens, la

(*) *Si Epictete a voulu que l'homme fut humble, vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été recommandée que chez nous.* Second Editeur.

„ vie, l'eſtime ne ſont pas en notre puiſſance,
„ & ne menent pas à Dieu. Mais l'eſprit ne peut
„ être forcé de croire ce qu'il ſait être faux,
„ ni la volonté d'aimer ce qu'elle ſait qui la rend
„ malheureuſe; ces deux puiſſances ſont donc
„ pleinement libres; & par elles ſeules nous
„ pouvons nous rendre parfaits, connaître
„ Dieu parfaitement, l'aimer, lui obéir, lui
„ plaire, ſurmonter tous les vices, acquérir
„ toutes les vertus, & ainſi nous rendre
„ ſaints & compagnons de Dieu". Ces orgueilleux principes conduiſent Epictete à d'autres erreurs, comme que l'ame eſt une portion de la ſubſtance divine; que la douleur & la mort ne ſont pas des maux; qu'on peut ſe tuer quand on eſt ſi perſécuté; qu'on peut croire que Dieu nous appelle, &c.

Caractere de Montaigne.

Montaigne, né dans un état chrétien, fait profeſſion de la religion catholique (*a*) : mais comme il a voulu chercher une morale, fondée ſur la raiſon, ſans les lumieres de la foi : il prend ſes principes dans cette ſuppoſition & conſidére l'homme deſtitué de toute révélation. Il met donc toutes choſes dans un doute ſi univerſel & ſi général, que l'homme doutant même s'il doute, ſon incertitude roule ſur elle-même

(*a*) On vient de faire un livre pour prouver que Montaigne était bon chrétien. Selon nos zélés, tout grand homme des ſiècles paſſés, était croyant, tout grand homme vivant eſt incrédule. Leur premiere loi eſt de chercher à nuire; l'intérêt de leur cauſe ne marche qu'après. *Auteur de l'éloge.*

dans un cercle perpétuel & ſans repos, s'oppoſant également à ceux qui diſent que tout eſt incertain, & à ceux qui diſent que tout ne l'eſt pas, parce qu'il ne veut rien aſſurer. C'eſt dans ce doute, qui doute de ſoi, & dans cette ignorance, qui s'ignore, que conſiſte l'eſſence de ſon opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun terme poſitif : car s'il dit qu'il doute, il ſe trahit, en aſſurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre ſon intention, il eſt réduit à s'expliquer par interrogation, de ſorte que ne voulant pas dire, je ne ſais, il dit, que ſai-je? De quoi il a fait ſa deviſe en la mettant ſous les baſſins d'une balance, leſquels peſant les contradictoires, ſe trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il eſt pur Pyrrhonien. Tous ſes diſcours, tous ſes eſſais roulent ſur ce principe, & c'eſt la ſeule choſe qu'il prétend bien établir. Il détruit inſenſiblement tout ce qui paſſe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire, avec une certitude de laquelle ſeule il eſt ennemi; mais pour faire voir ſeulement que les apparences étant égales de part & d'autre, on ne ſait où aſſeoir ſa créance.

Dans cet eſprit il ſe moque de toutes les aſſurances; il combat, par exemple, ceux qui ont penſé établir un grand remede contre les procès, par la multitude & la prétendue juſteſſe des loix : comme ſi on pouvait couper la racine des doutes, d'où naiſſent les procès; comme s'il y avait des digues qui puſſent arrêter le torrent de l'incertitude, & captiver les conjectures. Il dit : à cette occaſion, *qu'il vaudrait autant ſoumettre ſa cauſe au premier paſſant, qu'à des Juges*

armés de ce nombre d'ordonnances. Il n'a pas l'ambition de changer l'ordre de l'Etat, il ne prétend pas que son avis soit meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut seulement prouver la vanité des opinions les plus reçues, montrant que l'exclusion de toutes loix diminuerait plutôt le nombre des différents, que cette multitude de loix qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les obscurités croissent à mesure qu'on espére les ôter; elles se multiplient par les commentaires, & le plus sûr moyen d'entendre le sens d'un discours, est de ne le pas examiner, de le prendre sur la premiere apparence; car si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dissipe : sur ce modele, il juge à l'avanture de toutes les actions des hommes & des points d'histoire; tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, suivant librement sa premiere vue, & sans contraindre sa pensée sous les régles de la raison, qui n'a, selon lui, que de fausses mesures. Ravi de montrer, par son exemple, les contrariétés d'un même esprit, dans ce génie tout libre, il lui est également bon de s'emporter ou non dans les disputes, ayant toujours, par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans le doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe & par sa défaite.

C'est dans cette assiette, toute flottante & toute chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible, & foudroye l'impiété horrible de ceux qui assurent que Dieu n'est point. Il les entreprend particuliérement dans l'apologie de Raimond de Sebonde; & les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, &

abandonnés à leur lumiere naturelle, tout fait mis à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Etre fouverain, qui eft infini par fa propre définition, eux qui ne connaiffent véritablement aucune des moindres chofes de la nature. Il leur demande fur quels principes ils s'appuient, & il les preffe de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, & il pénétre fi avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui paffent pour les plus éclairés & les plus fermes. Il demande fi l'ame connaît quelque chofe, fi elle fe connaît elle-même, fi elle eft fubftance ou accident, corps ou efprit, ce que c'eft que chacune de ces chofes, & s'il n'y a rien qui ne foit quelqu'un de ces ordres; fi elle connaît fon propre corps, fi elle fait ce que c'eft que matiere; comment elle peut raifonner, fi elle eft matérielle; & comment elle peut être unie à un corps particulier, & en reffentir les paffions, fi elle eft fpirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être? avec ou devant le corps? finit-elle avec lui, ou non? ne fe trompe-t-elle jamais? fait-elle quand elle erre? vu que l'effence de la méprife confifte à la méconnaître. Il demande encore fi les animaux raifonnent, penfent, parlent: qui peut décider ce que c'eft que le *temps*, *l'efpace*, *l'étendue*, le *mouvement*, *l'unité*, toutes chofes qui nous environnent, & entiérement inexplicables; ce que c'eft que *fanté*, *maladie*, *mort*, *vie*, *bien*, *mal*, *juftice*, *péché*, dont nous parlons à toute heure. Si nous avons en nous des principes du vrai, & fi ceux que nous croyons, & qu'on appelle axiomes, ou notions communes à tous les hommes, font conformes à la vé-

rité eſſentielle. Puiſque nous ne ſavons que par la ſeule foi qu'un Etre tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connaître la vérité? qui ſaura, ſans cette lumiere de la foi, ſi étant formées à l'avanture, nos notions ne ſont pas incertaines, ou ſi étant formées par un être faux, & méchant, il ne nous les a pas données fauſſes pour nous ſéduire? Montrant par-là, que Dieu & le vrai ſont inſéparables, & que ſi l'un eſt, ou n'eſt pas, s'il eſt certain, ou incertain, l'autre eſt néceſſairement de même. Qui ſait ſi le ſens commun, que nous prenons ordinairement pour juge du vrai, a été deſtiné à cette fonction par celui qui l'a créé? qui ſait ce que c'eſt que vérité; & comment on peut s'aſſurer de l'avoir ſans la connaître? qui ſait même ce que c'eſt qu'un être, puiſqu'il eſt impoſſible de le définir, qu'il n'y a rien de plus général, & qu'il faudrait, pour l'expliquer, ſe ſervir de l'Etre même, en diſant, c'eſt telle ou telle choſe. Puis donc que nous ne ſavons ce que c'eſt qu'*ame*, *corps*, *temps*, *eſpace*, *mouvement*, *vérité*, *bien*, ni même l'*être*, ni expliquer l'idée que nous nous en formons; comment nous aſſurerons-nous qu'elle eſt la même dans tous les hommes? nous n'en avons d'autres marques que l'uniformité des conſéquences, qui n'eſt pas toujours un ſigne de celle des principes; car ceux-ci peuvent bien être différents, & conduire néanmoins aux mêmes concluſions; chacun ſachant que le vrai ſe conclut ſouvent du faux.

Enfin Montaigne examine profondément les ſciences; la Géométrie dont il tâche de montrer l'incertitude dans ſes axiomes, & dans les

termes qu'elle ne définit point, comme d'*étendue*, le *mouvement*, &c.; la Physique & la Médecine qu'il déprime en une infinité de façons ; l'histoire, la politique, la morale, la jurisprudence & le reste ; de sorte que, sans la révélation, nous pourrions croire, selon lui, que la vie est un songe, dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, & pendant lequel nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement & si cruellement la raison dénuée de la foi, que lui faisant douter si elle est raisonnable, & si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins que l'homme, il l'a fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée & la met par grace en parallele avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son créateur même, de son rang qu'elle ignore, la menaçant si elle gronde, de la mettre au dessous de toutes, ce qui lui paraît aussi facile que le contraire, & ne lui donnant pouvoir d'agir cependant, que pour reconnaître sa faiblesse avec une humilité sincere, au lieu de s'élever par une sotte vanité. On ne peut voir, sans joie, dans cet Auteur, la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, & cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, laquelle de la société avec Dieu où il s'élevait par les maximes de sa faible raison, le précipite dans la condition des bêtes. Et on aimerait de tout son cœur le Ministre d'une si grande vengeance, si, en suivant les régles d'une bonne morale, il portait ces hommes qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes, celui qui peut seul les tirer

de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir ſeulement le connaître. C'eſt ici le faible de Montaigne : voyons ſa morale.

De ce principe, que hors de la foi tout eſt dans l'incertitude, & conſidérant combien il y a de temps qu'on cherche le vrai & le bien, ſans grand progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laiſſer le ſoin aux autres ; demeurer cependant en repos, coulant légérement ſur ces ſujets, de peur d'y enfoncer en appuyant ; prendre le vrai & le bien ſur la premiere apparence, ſans les preſſer, parce qu'ils ſont ſi peu ſolides, que quelque peu que l'on ſerre la main, ils s'échappent entre les doigts & la laiſſent vuide. Il ſuit donc le rapport des ſens & les notions communes, parce qu'il faudrait ſe faire violence pour les démentir, & qu'il ne ſait s'il y gagnerait, ignorant où eſt le vrai. Il fuit auſſi la douleur & la mort, parce que ſon inſtinct l'y pouſſe, & qu'il n'y veut pas réſiſter par la même raiſon : mais il ne ſe fie pas trop à ces mouvemens de crainte, & n'oſerait en conclure que ce ſoient de véritables maux : vu qu'on ſent auſſi des mouvemens de plaiſir qu'on accuſe d'être mauvais, quoique la nature, dit-il, parle au contraire. „ Ainſi, je n'ai rien d'ex-„ travagant dans ma conduite, pourſuit-il, j'agis „ comme les autres ; & tout ce qu'ils font dans „ la ſotte penſée qu'ils ſuivent le vrai bien, je „ le fais par un autre principe, qui eſt que les „ vraiſemblances étant pareilles de l'un & de „ l'autre côté, l'exemple & la commodité ſont „ les contrepoids qui m'entraînent. " Il ſuit les mœurs de ſon pays, parce que la coutume l'emporte ; il monte ſon cheval, parce que le che-

val le souffre, mais sans croire que ce soit de droit; au contraire, il ne sait pas si cet animal n'a pas celui de se servir de lui. Il se fait même quelque violence pour éviter certains vices; il garde la fidélité au mariage, à cause de la peine qui suit les désordres; la régle de ses actions étant en tout la commodité & la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévere, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé & en sueur; dans une posture pénible & tendue, loin des hommes, dans un morne silence, & seule sur la pointe d'un rocher; fantôme, dit Montaigne, capable d'effrayer les enfants & qui ne fait autre chose avec un travail continuel, que de chercher un repos où elle n'arrive jamais: au lieu que la sienne est naïve, familiere, plaisante, enjouée, &, pour ainsi dire, folâtre: elle suit ce qui la charme, & badine négligemment des accidents bons & mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes qui cherchent la félicité avec tant de peine, que c'est là seulement où elle repose, & que l'ignorance & l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même.

Comparaison d'Epictete & de Montaigne.

En lisant Montaigne & le comparant avec Epictete, on ne peut se dissimuler qu'ils étaient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde infidele, & qui sont les seules entre celles des hommes, destitués de la lumiere de la religion, qui soient en quelque sorte liées & conséquentes. En effet,

que peut-on faire ſans la révélation, que de ſuivre l'un ou l'autre de ces deux ſyſtêmes. Le premier. Il y a un Dieu, donc c'eſt lui qui a créé l'homme : il l'a fait pour lui-même, il l'a créé tel qu'il doit être pour être juſte & devenir heureux : donc l'homme peut connaître la vérité & il eſt à portée de s'élever par la ſageſſe juſqu'à Dieu qui eſt ſon ſouverain bien.

Second ſyſtême. L'homme ne peut s'élever juſqu'à Dieu, ſes inclinations contrediſent la loi; il eſt porté à chercher ſon bonheur dans les biens viſibles, & même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paraît donc incertain, & le vrai bien l'eſt auſſi : ce qui ſemble nous réduire à n'avoir ni régle fixe pour les mœurs, ni certitude pour les ſciences. Il y a un plaiſir extrême à remarquer dans ces divers raiſonnements en quoi les uns & les autres ont apperçu quelque choſe de la vérité qu'ils ont eſſayé de connaître. Car s'il eſt agréable d'obſerver dans la nature, le deſir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ſes ouvrages où l'on en voit quelque caracteres parce qu'ils en ſont les images, combien plus il eſt juſte de conſidérer dans les productions des eſprits, les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité, & de remarquer en quoi ils y arrivent & en quoi ils s'en égarent. C'eſt la principale utilité qu'on doit tirer de ſes lectures.

Il ſemble que la ſource des erreurs d'Epictete & des ſtoïciens d'une part, de Montaigne & des épicuriens de l'autre, eſt de n'avoir pas ſu que l'état de l'homme à préſent, différe de celui de ſa création. Les uns remarquant quelques traces de ſa premiere grandeur, & ignorant ſa corruption, ont traité la nature comme ſaine, & ſans beſoin de répara-

teur, ce qui les mene au comble de l'orgueil. Les autres éprouvant sa misere présente, & ignorant sa premiere dignité, traitent la nature comme nécessairement infirme & irréparable; ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, & delà, dans une extrême lâcheté. Ces deux états qu'il fallait connaître ensemble, pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices; à l'orgueil ou à la paresse, où sont infailliblement plongés tous les hommes destitués des lumieres de la révélation, puisque s'ils ne demeurent point dans leurs désordres par lâcheté, ils n'en sortent que par vanité & sont toujours esclaves.

C'est donc de ces lumieres imparfaites, qu'il arrive que les uns connaissant l'infirmité & non le devoir, ils s'abattent dans la lâcheté; les autres connaissant le devoir sans connaître leur infirmité, ils s'élevent dans leur orgueil. On s'imaginera peut-être qu'en les alliant on pourait former une morale parfaite : mais au lieu de cette paix, il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre & une destruction générale, car les uns établissant la certitude, & les autres le doute, les uns la grandeur de l'homme, les autres sa faiblesse, ils ne sauraient se réunir & se concilier; ils ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de la contrariété de leurs opinions.

Conciliation des deux systêmes.

Il faut qu'ils se brisent & s'anéantissent pour faire place à la vérité de la révélation : c'est elle qui accorde les contrariétés les plus formelles

par un art tout divin. Uniſſant tout ce qui eſt de vrai, chaſſant tout ce qu'il y a de faux, elle enſeigne avec une ſageſſe véritablement céleſte, le point où s'accordent les principes oppoſés qui paraiſſent incompatibles dans ces doctrines purement humaines. En voici la raiſon : les ſages du monde ont placé les contrariétés dans un même ſujet; l'un attribuait la force à la nature, l'autre la faibleſſe à cette même nature, ce qui ne peut ſubſiſter : au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des ſujets différents; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puiſſance au ſecours de Dieu. Voilà l'union étonnante & nouvelle que Dieu ſeul pouvait faire. C'eſt ainſi que la philoſophie conduit inſenſiblement à la théologie : & il eſt difficile de n'y pas entrer, quelque vérité que l'on traite, parce qu'elle eſt le centre de toutes les vérités : ce qui paraît ici parfaitement, puiſqu'elle renferme ſi viſiblement ce qu'il y a de vrai dans ces opinions contraires. Auſſi on ne voit pas comment aucun d'eux pourait refuſer de la ſuivre. S'ils ſont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne céde aux promeſſes de l'Evangile ? & s'ils ſe plaiſent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale point celle de la véritable faibleſſe du péché. Chaque parti y trouve plus qu'il ne deſire, & ce qui eſt admirable, y trouve une union ſolide, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur.

Concluſion.

On s'imagine que les Chrétiens ont peu de beſoin de ces lectures philoſophiques; on a tort,

ſur-tout dans un ſiècle comme le nôtre. Epictete a un art incomparable, pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choſes extérieures, & pour les forcer à connaître qu'ils ſont de véritables eſclaves & de miſérables aveugles; qu'il eſt impoſſible d'éviter l'erreur & la douleur qu'ils fuient, s'ils ne ſe donnent ſans réſerve à Dieu ſeul. Montaigne eſt incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui ſans la foi, ſe piquent d'une véritable juſtice, pour déſabuſer ceux qui s'attachent à leurs opinions, & qui croient, indépendamment de l'exiſtence & des perfections de Dieu, trouver dans les ſciences des vérités inébranlables; & pour convaincre ſi bien la raiſon de ſon peu de lumiere & de ſes égarements, qu'il eſt difficile après cela d'être tenté de rejetter les myſteres, parce qu'on croit y trouver des répugnances. Mais Epictete, en combattant la pareſſe, mène à l'orgueil, & pourait être nuiſible à ceux qui ne ſont pas perſuadés de la corruption de toute juſtice qui ne vient pas de la foi. Montaigne paraît auſſi pernicieux de ſon côté, à ceux qui ont quelque pente à l'impiété & aux vices. Ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de ſoin, de diſcrétion & d'égard à la condition & aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il ſemble qu'en les joignant elles ne peuvent que réuſſir, parce que l'une s'oppoſe au mal de l'autre. Il eſt vrai qu'elles ne peuvent donner la vertu, mais elles troublent dans les vices; l'homme ſe trouvant combattu par les contraires dont l'un chaſſe l'orgueil & l'autre la pareſſe.

ARTI-

ARTICLE XI.

Penſées détachées.

I.

QUI aurait eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne, & de la Reine de Suede, aurait-il cru manquer de retraite & d'aſyle au monde.

II.

Voulez-vous qu'on diſe du bien de vous? n'en dites jamais.

III.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

IV.

Une langue, à l'égard d'une autre, eſt un chiffre où les mots ſont changés, & non les lettres en lettres. Ainſi une langue inconnue eſt déchiffrable.

V.

Il y a des modeles d'agrément & de beauté, qui conſiſtent en un certain rapport entre notre nature faible ou forte, telle qu'elle eſt, & la choſe qui nous plaît. Tout ce qui eſt formé ſur ce modele nous agrée, maiſon, chanſon, diſcours, vers, proſe, femmes, oiſeaux, rivieres, chambres, habits. Tout ce qui n'eſt point ſur ce modele, déplaît à ceux qui ont le goût bon.

VI.

L'homme aime la malignité ; mais ce n'eſt pas contre les malheureux, & c'eſt ſe tromper que d'en juger autrement.

VII.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Ariſtote qu'avec de grandes robes, & comme des perſonnages toujours graves & ſérieux. C'étaient d'honnêtes gens (*a*) qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs loix, & leurs traités de politique, ç'a été en ſe jouant, & pour ſe divertir. C'était la partie la moins philoſophe & la moins ſérieuſe de leur vie. La plus philoſophe était de vivre ſimplement & tranquillement.

VIII.

César était trop vieux, ce me ſemble, pour s'aller amuſer à conquérir le monde. Cet amuſement était bon à Alexandre ; c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter ; mais Céſar devait être plus mûr (*b*).

(*a*) Cette expreſſion, *Honnêtes gens*, a ſignifié, dans l'origine, les hommes qui avaient de la probité. Du temps de Paſcal elle ſignifiait les gens de bonne compagnie ; & maintenant ceux qui ont de la naiſſance ou de l'argent. *Par l'Auteur de l'Eloge.*

Non Monſieur les honnêtes gens ſont ceux à la tête deſquels vous êtes. Second Editeur.

(*b*) L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre & Céſar ſont ſortis de chez eux dans le deſſein de conquérir la terre ; ce n'eſt point cela. Alexandre ſuccéda à Philippe dans le généralat de la Grece, & fut chargé de la juſte entrepriſe de venger les Grecs, des inju-

IX.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par régle, ſont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous ſommes ici. L'autre dit : il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre. Je dis à l'un : vous vous ennuyez; & à l'autre, le temps ne vous dure guere; car il y a une heure & demie, & je me moque de ceux qui diſent que le temps me dure à moi, & que j'en juge par fantaiſie; ils ne ſavent pas que j'en juge par ma montre (*a*).

X.

A meſure qu'on a plus d'eſprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du

res du Roi de Perſe; il battit l'ennemi commun, & continua ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, parce que le Royaume de Darius s'étendait juſqu'à l'Inde: de même que le Duc de Marlboroug ſerait venu juſqu'à Lyon, ſans le Maréchal de Villars. A l'égard de Céſar, il était un des premiers de la République: il ſe brouilla avec Pompée, comme les Janſéniſtes avec les Moliniſtes, & alors ce fut à qui s'exterminerait: une ſeule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reſte, la penſée de Paſcal eſt peut-être fauſſes en un ſens. Il fallait la maturité de Céſar, pour ſe démêler de tant d'intrigues; & il eſt peut-être étonnant qu'Alexandre, à ſon âge, ait renoncé au plaiſir pour faire une guerre ſi pénible.
Par M. de V.

(*a*) En ouvrage de goût, en muſique, en poéſie, en peinture, c'eſt le goût qui tient lieu de montre; & celui qui n'en juge que par régles, en juge mal.
Par M. de V.

commun ne trouvent pas de différence entre les hommes (*a*).

X I.

Il y a des gens qui voudraient qu'un Auteur ne pàrlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matieres qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un & l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens : comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente; aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

X I I.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, & qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit (*b*). Je ne m'y obstinerai

---

(*a*) Il y a très peu d'hommes vraiment originaux; presque tous se gouvernent, pensent, & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle; mais parmi cette foule d'hommes, qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines apperçoivent. *Par M. de V.*

(*b*) Ce n'est pas l'extrême esprit; c'est l'extrême vivacité & volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie; l'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse; l'extrême étendue opposée diamétralement à la folie. L'extrême défaut d'esprit est un manque de con-

pas; je consens qu'on m'y mette, & si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout; car je refuserais de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité, que de sortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine consiste à savoir s'y tenir; & tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

XIII.

Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourait faire si on était malade; & quand on l'est, on prend médecine gaiement; le mal y résout. On n'a plus les passions, & les desirs des divertissements & des promenades, que la santé donnait, & qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions, & des desirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, & non pas la nature qui nous trouble; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

XIV.

Diseurs de bons mots, mauvais caracteres.

---

ception, un vuide d'idées; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application & de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne; c'est l'éloignement des deux vices opposés; c'est ce qu'on appelle *juste milieu*, & non *médiocrité*. On ne fait cette remarque, & quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire. *Par M. de V.*

XV.

La vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

Les grands & les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries, & mêmes passions. Mais les uns sont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvements (*a*).

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

XVI.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents, que celui de son ivrognerie a faits d'intempérants. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vicieux que lui (*). On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des

---

(*a*) Il est faux que les petits soient moins agités que les grands. Au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres & ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, & à peine une de condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse & fausse. *Par M. de V.*

(*) *Il aurait fallu dire d'*être aussi vicieux que lui; *cet article est trop trivial & indigne de Pascal. Il est clair que si un homme est plus grand que les autres, ce n'est pas parce que ses pieds sont aussi bas, mais parce que sa tête est plus élevée.*
Second Editeur.

hommes par quelqu'endroit. Ils ne ſont pas ſuſpendus en l'air, & ſéparés de notre ſociété ; s'ils ſont plus grands que nous, c'eſt qu'ils ont les pieds auſſi bas que les nôtres. Ils ſont tous à même niveau, & s'appuient ſur la même terre, & par cette extrêmité, ils ſont auſſi abaiſſés que nous, que les enfants, que les bêtes.

XVII.

(*) J'ai craint que je n'euſſe mal écrit, me voyant condamné : mais l'exemple de tant de pieux écrits, me fait croire au contraire. Il n'eſt plus permis de bien écrire.

Toute l'Inquiſition eſt corrompue ou ignorante. Il eſt meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien, je n'eſpere rien, les Evêques ne ſont pas...... Ainſi le Port-Royal craint, & c'eſt une mauvaiſe politique de les ſéparer ; car quand ils ne craindront plus, ils ſe feront plus craindre.

XVIII.

L'Inquiſition & la Société ſont les deux fléaux de la vérité.

XIX.

Le ſilence eſt la plus grande perſécution. Jamais les Saints ne ſe ſont tus. Il eſt vrai qu'il faut vocation. Mais ce n'eſt pas des arrêts du

---

(*) *Dans ces quatre derniers articles on voit l'homme de parti eſt un peu emporté. Si quelque choſe peut juſtifier Louis XIV d'avoir perſecuté les Janſéniſtes, ce ſont aſſurément ces quatre derniers articles.* Second Editeur.

Conſeil qu'il faut apprendre ſi l'on eſt appellé, c'eſt de la néceſſité de parler.

XX.

Si mes lettres ſont condamnées à Rome (*) ce que j'y condamne, eſt condamné dans le Ciel.



ADDITION.

CEtte curioſité naturelle & ſi juſte que l'on ſent pour les moindres détails de la vie d'un grand homme, nous fait eſpérer que l'on nous pardonnera d'inſérer ici des morçeaux échappés à Paſcal, dans des genres bien différents. L'un eſt une amulette myſtique, les autres ſont des vers galants.

Après la mort de Paſcal on trouva un paquet couſu dans ſon pourpoint; ce paquet contenait l'écrit ſuivant, figuré comme on le voit ici: Paſcal avait écrit tout cela ſur du papier qu'il avait enveloppé dans du parchemin, ſur lequel ces mêmes mots ſe trouvaient encore.

Il y a loin de là au traité de la Roulette, & rien ne nous paraît plus propre à expliquer comment toutes ces penſées trouvées dans les papiers de Paſcal, ont pu ſortir d'une même tête.

L'Au-

(*) *Hélas le ciel composé d'étoiles & de planetes dont notre globe eſt une partie imperceptible, ne s'eſt jamais mêlé des querelles d'Arnaud avec la Sorbonne, & de Janſenius avec Molina.*

Second Editeur.



L'An de grace, 1654.
Lundy 23 Novembre jour de S. Clément,
Pape & M., & autres au Martyrologe Romain,
veille de St. Crysogone M. & autres, &c.
depuis environ dix heures & demie du soir
jusques environ minuit & demi.

FEU

Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob,
non des Philosophes & savants.
Joye.
Certitude, joye, certitude, sentiment, veuë.
DIEU DE JESUS-CHRIST.
Deum meum & Deum vestrum.
Joh. 20. 17.
Ton Dieu sera mon Dieu. *Ruth.*
Oubli du monde & de tout hormis DIEU.
Il ne se trouve que par les voyes enseignées
dans l'Evangile. GRANDEUR de l'ame humaine.
Pere juste, le monde ne t'a point
connu, mais je t'ay connu. *Joh.* 17.
Joye, joye, joye, & pleurs de joye. ——
Je m'en suis séparé. ——
Dereliquerunt me fontem. ——
Mon Dieu me quitterez-vous. ——
Que je n'en sois pas séparé éternellement. ——

Cette est la vie éternelle. Qu'ils te connoissent,
seul vrai Dieu & celui que tu as envoyé.
JESUS-CHRIST. ——
JESUS-CHRIST. ——
Je l'ai fui, renoncé, crucifié.
Je m'en suis séparé. ——
Que je n'en sois jamais séparé.
Il ne se conserve que par les voyes enseignées
dans l'Evangile.
RENONCIATION TOTALE ET DOUCE.
Soumission totale à Jésus-Christ & à mon Directeur.
Eternellement en joye pour un jour d'exercice sur la terre.

On n'a pu voir distinctément, que certains mots de ces deux lignes.

Non obliviscar sermones tuos. Amen.



L'Auteur de la Roulette en a fait quelques-unes, le reste est l'ouvrage de l'Auteur de l'amulette.

Me. du ***, donnait un azile dans son château de Fontenai-le-Comte, au Port-Royal fugitif & persécuté par les Jésuites. On a trouvé dans ce château, deux tableaux derriere lesquels étaient les vers suivants de la main même de Pascal.

Vers écrits derriere le premier tableau.

Les plaisirs innocents ont choisi pour asyle
Ce palais où l'art semble épuiser son pouvoir:
Si l'œil de tous côtés est charmé de le voir,
Le cœur à l'habiter goûte un bonheur tranquille.
On y voit dans mille canaux
Folâtrer de jeunes Nayades,
Les Dieux de la terre & des eaux,
Y choisissent leurs promenades:
Mais les maîtres de ces beaux lieux
Nous y font oublier & la terre & les cieux.

Vers écrits derriere le second tableau; ils paraissent être faits au nom du Peintre. Le vers * Mais pourquoi n'ai-je pu, &c. *fait allusion à quelques figures allégoriques qui sont peintes dans le ciel.*

De ces beaux lieux, jeune & charmante hôtesse,
Votre crayon m'a tracé le dessin,
J'aurais voulu suivre de votre main
La grace & la délicatesse:
* Mais pourquoi n'ai-je pu peignant ces Dieux dans l'air,
Pour rendre plus brillante une aimable Déesse,
Lui donner vos traits & votre air?

Nous n'assurerons point que ces vers soient de l'Auteur des Provinciales, quoiqu'ils répondent assez à l'idée qu'il s'était formé de la beauté poétique. (*Voyez l'Eloge de Pascal*, page 86. & 87. *premiere édition, & les pages correspondantes de cette édition nouvelle.*)



TABLE

Des Articles contenus dans ce volume.

FIN.





